

XIII

*Avenues anecdotiques, pittoresques
et historiques ;
vagabondages dans notre pays
et ailleurs*



Jean-Baptiste Dupraz, « Le repas valaisan » 1984

Jean-Marie Barras 2023-2024

Table des matières

LA LUTTE CONTRE L'ALCOOLISME	10
« Patate » pas prohibée !	10
Origine de cette marée de goutte !	10
2008 : RÉHABILITATION DES BRIGADISTES SUISSES	11
Brigadistes : pas des staliniens !	12
« Dommage qu'il ne soit plus là pour entendre ça »	13
VIEILLARD ET HERSE	13
VŒUX FIN D'ANNÉE 2023	14
HENRI PERROCHON (1899 – 1990), ÉCRIVAIN DE CHEZ NOUS...	15
APRÈS NOËL, LA SAINT-SYLVESTRE	16
VOUS SOUVENEZ-VOUS DU GÉNÉRAL HANS HERZOG ?	16
Préparation de l'accueil au Val de Travers	17
Personnalité de Herzog	17
Pauvres Bourbakis !	17
MEUBLES KOLLY : DORMEZ KOLLY SA !	18
Curriculum enfance et jeunesse	18
Au travail à son compte	19
Aujourd'hui	19
ELSA, ESTAVAYER	19
DE GAULLE, UN PERSONNAGE DÉROUTANT	20
DAGOBERT ZWIMPFER (1882-1959)	21
La simplicité de « Dago », avocat	21
Commerce et sociétés multiples	21
	2

LE CARDINAL CHARLES JOURNET	23
EXTRÊME DROITE, RETOMBÉES CHEZ NOUS	23
Charles Maurras	23
Maurice Barrès	24
Milice	24
Collaboration	24
A NE PAS CONFONDRE : DARNAND ET DARLAN	25
LE RÉGENT : ET PAN !	25
PAUL TOUVIER, COLLABO SOUTENU PAR LES CATHOLIQUES INTÉGRISTES	26
Crimes de Touvier et son arrestation	26
Touvier, collectionneur de documents	26
Survie de la famille	27
DEUX REBOUTEUX FRIBOURGEOIS	27
Gaston Huguet (1889-1967)	27
Rosa Chatton (1906-1983)	28
PRECISIONS SUR SEEDORF ET SON LAC	29
Les oiseaux fréquentant le lac	29
Des lacustres à Seedorf	29
Propriétaires des domaines de Seedorf	29
Le Dr Walter Michel (1899-1976)	30
ECÔNE, ABUS	31
COÏNCIDENCE ! DÉCÉDÉS LE MÊME JOUR : LE 8 NOVEMBRE 1945	31
Alexandre Cingria (1879-1945)	31
Marcel Torche (1928-1945)	31
LE VIADUC DE GRANDFEY	33

GERMANISMES	34
« LA BÉRÉZINA »	35
Deux mots sur la terrible « Bérézina »	35
Le « Chant de guerre »	36
PLUS DE DRAGONS DANS NOS VILLAGES !	37
Qu'était un escadron de cavalerie ?	37
« Fédéral », un compagnon	37
Le meilleur cavalier fribourgeois	38
UN PETIT DOMAINE DE JADIS	38
LA CROISADE DES PAUVRES	38
BELLECHASSE, UNE ENTREPRISE TRÈS SPACIEUSE	39
D'une région insalubre à la contrée du Grand-Marais	39
Bellechasse et ses occupants	40
Bellechasse, son domaine, ses ateliers et ses chalets	40
Détenus aux alpages	41
GARGANTUA, PATOIS – FRANÇAIS	41
COMMENT LIRE LE PATOIS?	42
DEUX ILLUSTRÉS FRIBOURGEOIS, FRÉDÉRIC BROILLET ET VINCENT GOTTOFREY	42
Carrière de Frédéric Broillet	43
Carrière de Vincent Gottofrey	44
HOMMAGE À GÉRARD CLERC (1917-1977), ANCIEN SYNDIC DE ROMONT	44
Bref curriculum	45
Son décès	45
Les louanges de la presse	45
DÈVAN KARÊMA	46

Avant Carême	47
HENRI GUILLEMIN (1903-1992)	47
DE BELLELAY À ROMONT	48
Collège, puis hôpital psychiatrique	48
Père Nicolas Lhoste, de Bellelay à Cugy puis à Romont	49
NEUCHÂTEL ET LA COUTUME DES TRIPES	49
KAPPEL, GUERRES DE RELIGION ENTRE SUISSES...	50
La seconde guerre	50
DÉCÈS TRAGIQUE D'UN BRILLANT MÉDECIN	52
Les témoignages journalistiques	52
Stages dans les Services de chirurgie, puis chirurgien-chef à Billens	53
« LA LIBERTÉ », SES RÉDACTEURS EN CHEF ; MAMERT SOUSSENS	53
LA BRIDE SUR LE COU	54
L'ÉCOLE DE JADIS ET SES MODES D'ENSEIGNEMENT	54
Le Père Girard	55
L'enseignement simultané	56
SE SOUVENIR : MISSAK MANOUCHIAN	56
Militant communiste	56
L'affiche rouge	57
LEYSIN ET L'HÉLIOTHÉRAPIE	57
LE PONT DE LA GLÂNE ET SON AUBERGE	58
L'ardent et remuant chanoine Schorderet y a travaillé	59
L'Auberge du Pont de la Glâne, lettre ouverte en 2009	60
FRANÇOIS DUMAS, DEVENU LE PÈRE LUC, O.P.	60
Le Père Luc, dominicain indépendant	61
	5

Le professeur	61
Romont et ses «nuages d’encens»	62
UN GRAND MUSICIEN, MARIUS PASQUIER	62
Activités du maestro	62
Humble et transmetteur éclairé	63
3 MARS 2024, TROISIÈME RENTE : UN SUCCÈS !	63
FRANÇOIS MANSARD, BREILLES ET CHEIRY	64
ILLUSIONS AVANT 39-45	65
RÉGENT PUIS PROFESSEUR, SÉRAPHIN WICHT (1889-1962)	66
VERSATILE, EUSÈBE PHILIPONA ?	68
Eusèbe Philipona le conservateur antisémite...	68
SONNENWYL ET SES PARTICULARITÉS, EN DESSUS DE PAROMAN-LE MOURET	69
La ferme-école	69
L’Institut	69
Le home	70
Le chalet de Sonnenwyl	71
ROMONT, LE PENSIONNAT SAINT-CHARLES	71
RESTAURATION ÉGLISE DE CHEIRY	72
L’ARTISTE ROBERT HÉRITIER	74
À Saillon, un parcours balisé de vitraux	74
À Cheiry	74
MATRAN ET LES D’ASTIER DE LA VIGERIE !	76
François d’Astier-de-La Vigerie (1886-1956)	76
Henri d’Astier de La Vigerie (1897-1952)	76
Emmanuel d’Astier de la Vigerie (1900-1969)	76

LA DICTÉE ET SES VARIANTES	77
Baisse actuelle de l'orthographe ? Revenons à de « vieux » exercices	77
LOUIS, HENRI ET AUGUSTIN MACHERET...	78
M. Joseph Aebischer	79
Louis Pidoud, de Montagny	80
L'abbé Joseph Bovet	80
QUAND UN MUSICIEN RENOMMÉ SE TUE AVEC SA FEMME	80
Extraits de l'hommage de Pierre Kaelin dans « La Liberté » du 24 octobre 1956	81
Bref curriculum	81
UN GRAND HOMME À RÉHABILITER : BERNARD BARBEY (1900-1970)	82
Aperçu du curriculum	82
Armée et Unesco	83
Décès accidentel	83
Maurice Zermatten	83
Pierre Béguin	83
Denis de Rougemont	83
AUGUSTE MARMIER, PERSONNALITÉ POLITIQUE RADICALE (1841-1894)	84
Jules Marmier (1874-1975)	84
MGR HENRI MARMIER (1905-1982)	85
FC FRIBOURG EN LIGUE NATIONALE A	86
AIGLE (VAUD), ANCIEN BAILLIAGE BERNOIS	86
Situation, historique, château	86
Vignoble.	87
Églises	87
Diversités	87
ALBERT ANKER ET LES AVIS D'UN GRAND ANALYSTE : HANS ARMIN LÜTHY (1932-2009)	88

L'œuvre d'Anker analysée par Hans Armin Lüthy	89
JEAN-LOU TINGUELY 1937-2002	89
LE « DICTATEUR » PORTUGAIS SALAZAR ET DE REYNOLD	90
Gonzague de Reynold et Salazar	90
Jean-Marie Musy et Salazar	91
Portugal, nouveau régime	91
C'ÉTAIT À VILLAZ-ST-PIERRE EN 1971	92
Les faits	92
Visiteurs, circonspection et croyances	92
Parapsychologie	92
Marie-José	93
TEXTE ÉCRIT LE 25 AVRIL 2024, UNE DATE MÉMORABLE !	93
La « Révolution des œillets »...	93
LA FIN DES RÉDEMPTEURISTES À MATRAN...	94
Le Père Joseph Isele	94
Le Père Bernard Rey-Mermet	95
Le Père Aloïs Schmid	95
Le Père Hugo Heule	95
Le Père Joseph Seiler,	95
LA LAITERIE-FROMAGERIE DE PORSEL-BOULOZ	97
Bref historique	97
Précisions au sujet du « patron » Anthony Pittet	97
LOUIS RUFFIEUX : ACCUSÉS BOOMERS, QUE DITES-VOUS ?	98
EN MARGE DES 70 ANS DE LÉON SAVARY	99
Maurice Zermatten, 1910-2001	99
Mgr Paul Vonderweid, 1898-1982	99

Léon Savary, 1895-1968	100
Pierre Jaccoud, 1905-1996	100
Chanoine Lucien Surdez 1907-1977	100
VIOLENCES À DROGNENS DE 1889 À 1963	101
GRANGE-LA-BATTIAZ, SITUATION ET PERSONNALITÉS	102
Mgr Eugène Dévaud	102
Alphonse et Léonard Dévaud, drivers célèbres	103
ON A RECOURU À LA « MÈDZE »	104
AU TEMPS DES OUVRIERS ITALIENS...	105

La lutte contre l'alcoolisme

Pierre Chenux, de Corjolens (1916-2011), se souvenait de la fabrication de l'alcool de pomme de terre à la Maison Rouge, appelée Distillerie agricole de Rosé à Corjolens. Il été probablement le dernier témoin qui ait pu se la rappeler. Étant enfant, à la fin des années 20, il conduisait avec son père des pommes de terre et des pommes à la distillerie.

« Patate » pas prohibée !

Si l'interdiction de l'absinthe est inscrite dans l'art. 32 ter de la Constitution, la fabrication de l'alcool de pomme de terre n'est pas prohibée formellement par la loi. Toutefois, la Régie fédérale des alcools n'accorde plus de concessions depuis 1914. Elle s'est ensuite fidèlement tenue à cette ligne de conduite, justifiée à l'origine en raison du rôle assigné à la pomme de terre qui est l'approvisionnement du pays. En raison de son prix dérisoire, inférieur à celui du lait, cette eau-de-vie était devenue à la fin du siècle passé une véritable plaie dont témoigne encore la littérature de l'époque. Jeremias Gotthelf s'en émeut et écrit dans un passage resté fameux : « Espérons que les bonnes gens se souviennent un jour qu'on peut faire avec de la pomme de terre autre chose que de l'alcool ou que l'alcool de pomme de terre peut être utilisé à d'autres fins que celle de s'enivrer. » « *La Liberté* », 13 janvier 1983

Un paysan aujourd'hui âgé, père de treize enfants, domicilié dans le district de la Singine, se souvient que la fabrication de l'alcool de pomme de terre représentait un appoint appréciable à ses maigres revenus pendant les années critiques de l'entre-deux-guerres. La pomme de terre était aussi une médecine très appréciée pour l'homme et pour les animaux. Je fais toujours attention de ne pas vendre ma "patate" à un alcoolique, déclare-t-il, se souvenant que par deux fois il fut arrêté et obligé de payer quatre amendes. J'ai toujours eu l'impression, ajoute-t-il, que la police ne sévit pas avec la même sévérité partout.

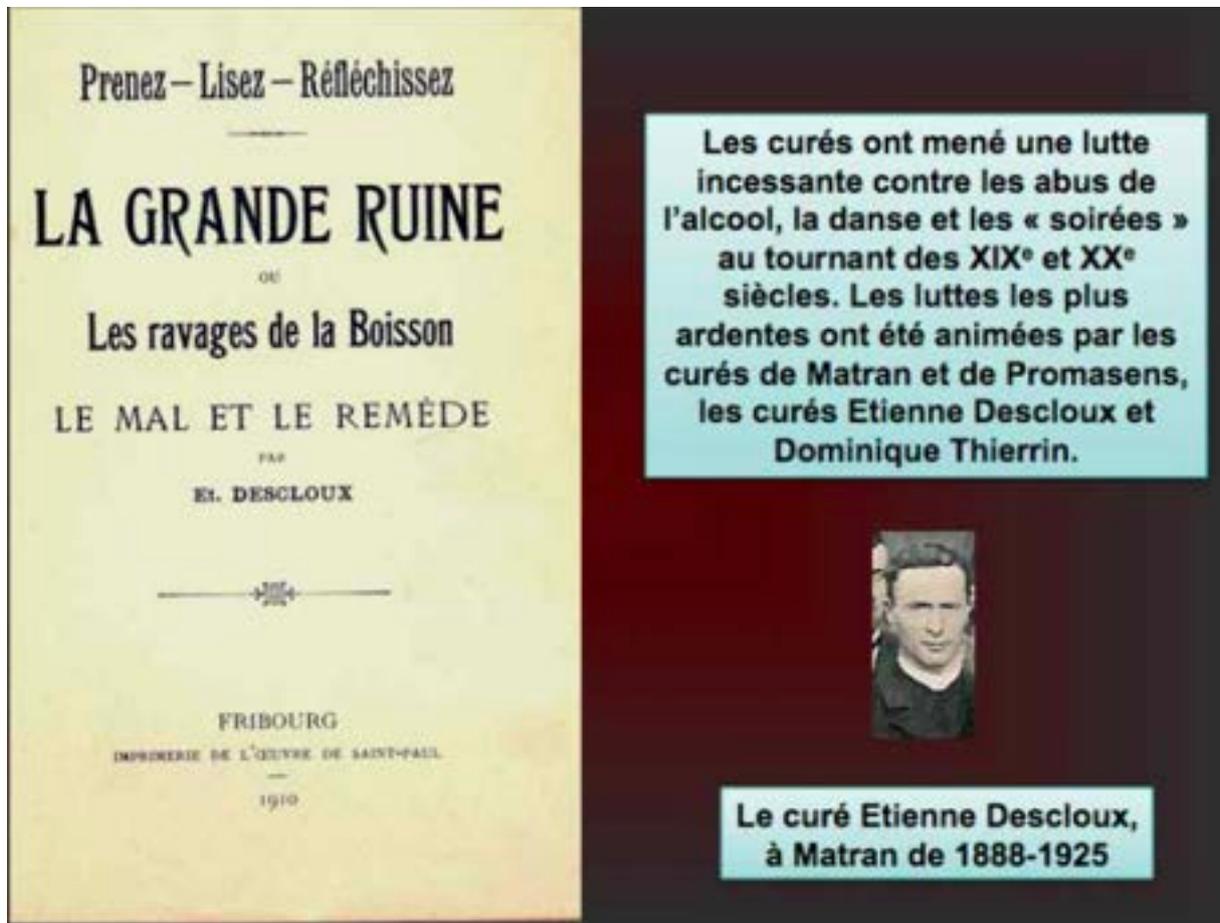
La consommation d'alcool se situait, en 2011, à 8,5 litres d'alcool pur par habitant tandis qu'en 1900, elle était de 17 litres ! Depuis la fin des années 2000, la consommation d'alcool en Suisse diminue légèrement chaque année et se situe actuellement en dessous de 8 litres d'alcool pur par an et par personne.

<https://www.ovs.ch/fr/indicateurs/id-1800-consommation-d-alcool/>

Origine de cette marée de goutte !

Breve explication sur l'origine de cette « marée de schnaps », expression figurant dans un article de Terre et Nature du 25 octobre 2012. Avant 1848, la plupart des cantons percevaient des taxes sur les boissons alcoolisées. Or, la constitution fédérale de 1874 a introduit la liberté de commerce et d'industrie et ces taxes ont été supprimées. Résultat : de nombreux débits d'alcool s'ouvrent ; l'augmentation de la consommation est considérable. L'eau-de-vie de pommes de terre, et même de betteraves, est produite en quantité. Le conseiller fédéral fribourgeois Jean-Marie Musy est à l'origine des mesures qui ont été prises à l'époque où il dirigeait le département fédéral des Finances et Douanes. Le 6 avril 1930, le peuple suisse approuve un arrêté fédéral qui porte sur la limitation du nombre de distilleries, la réintroduction de l'impôt sur les eaux-de-vie, l'obligation faite à la Confédération d'acheter l'eau-de-vie des fruits à pépins, l'encouragement à la consommation des fruits et des pommes de terre sans distillation.

L'Assemblée fédérale approuve la loi sur l'alcool - dite loi Musy - le 21 juin 1932. La Confédération a le monopole sur toutes les boissons distillées. Elle encourage l'abattage de millions d'arbres fruitiers à hautes tiges, elle rachète des milliers d'alambics... (Avryzoom, JMB)



2008 : réhabilitation des brigadistes suisses

L'année 2008 a marqué la réhabilitation des volontaires suisses - venus des milieux les plus divers - qui ont lutté contre le franquisme aux côtés des Républicains durant la guerre civile espagnole entre 1936 et 1938. Les Brigades internationales - formées de volontaires étrangers à l'Espagne - sont appelées espagnol *Brigadas Internacionales*. Elles se sont battues au côté des républicains contre les rebelles nationalistes dirigés par Franco. Les brigades étaient composées de volontaires antifascistes venus de 53 pays différents. On estime que durant la totalité de la guerre, entre 32 000 et 35 000 volontaires ont servi dans les Brigades internationales, et 15 000 sont morts au combat.

Le gouvernement suisse a donné son aval au projet de réhabilitation des brigadistes suisses. Il n'a été contesté que par l'UDC. Les Chambres fédérales se sont prononcées sur les 650 Suisses engagés en Espagne. Un quart d'entre eux sont morts au combat. Les autres ont dû affronter la justice militaire à leur retour en Suisse, car la loi helvétique interdit le service dans

une armée étrangère. Ils ont subi des peines de prison d'une durée très variable, allant de quelques semaines à plusieurs années. Dans 60% des cas, ils ont en outre été privés de leurs droits civiques pendant une durée de 1 à 5 ans.

Brigadistes : pas des staliniens !

Non, les Suisses partis combattre la poussée de Franco, en Espagne, n'étaient pas les émissaires du stalinisme. Les arguments avancés par l'UDC pour empêcher la réhabilitation de ces 650 brigadistes n'ont de loin pas convaincu le Conseil national. Avec 130 voix pour, 32 contre et 13 abstentions, la Chambre a clairement reconnu leur bravoure et la nécessité de leur engagement.



Cette célèbre photo de Robert Capa, prise durant la Guerre civile espagnole, a fait le tour du monde.

Les parlementaires ont choisi la lecture de l'histoire qu'ils souhaitent inscrire dans la législation : une lecture qui honore l'engagement « pour la liberté et la démocratie », comme l'a expliqué Carlo Sommaruga, rapporteur de la commission juridique.

Sans appel, la décision s'est toutefois imposée au terme d'un débat aux accents d'un autre temps. Avec, à droite, l'UDC se posant en pourfendeuse de communistes, rappelant la menace que représentaient alors les totalitarismes de gauche. Et en face, une forte majorité pour qui la priorité ne pouvait, à cette époque, qu'être le combat contre les régimes fascistes. Septante ans après les faits, la réhabilitation des brigadistes a donc été acquise par les Chambres. Ces brigadistes qui, à la fin des années 1930, lors de leur retour au pays, avaient été massivement jetés en prison pour 15 jours ou pour quatre ans.

« *Domage qu'il ne soit plus là pour entendre ça* »

« Je suis sûr que mon père serait content. Domage qu'il ne soit plus là pour entendre ça », sourit Markus Hutter. Conseiller national radical, il est aussi le fils de l'un de ces Suisses partis faire la Guerre d'Espagne. « Il est allé là-bas en 1936, pour réparer des camions. Et puis, il est resté jusqu'à la fin, pour faire tous les combats. Mais il n'y avait pas d'idéologie politique dans sa démarche. D'ailleurs, il n'était membre d'aucun parti. Je crois qu'il voulait juste aider la population », poursuit le Zurichois. « Quoi qu'il en soit, je suis étonné de voir à quel point, aujourd'hui encore, le débat sur ces hommes reste polarisé... Presque autant qu'entre les fascistes et les communistes, il y a 70 ans. » LBT

Voir : « La Liberté » 3 décembre 2008, Linda Bourguet ; « La Liberté » 27 novembre 2008, Christiane Imsand

Vieillard et herse



Usage resté courant depuis le Moyen Âge : une pierre est placée sur la herse afin que celle-ci ameublisse la terre. Je me suis laissé dire qu'il a existé un paysan qui plaçait le grand-père sur la herse, au lieu d'une pierre, car c'était l'unique utilité du vieillard...

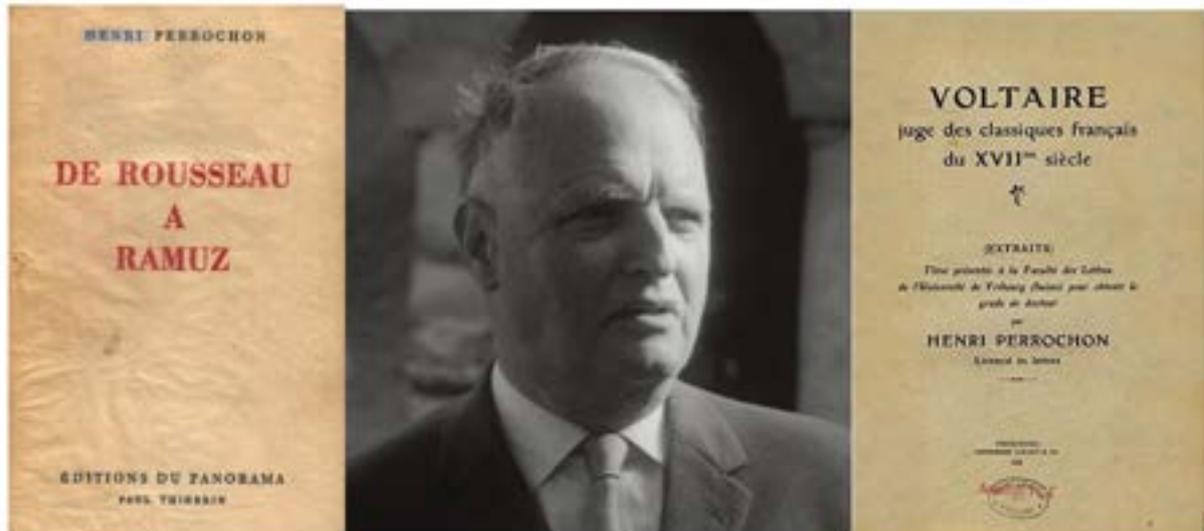
Vœux de fin d'année 2023



*Par le truchement de cette création de Colette, acceptez toutes et tous nos vœux chaleureux.
Joyeux Noël et une année 2024 pleine de satisfactions !
Colette et Jean-Marie Barras*

Henri Perrochon (1899 – 1990), écrivain de chez nous...

Né à Provence, au pied du Jura, Henri Perrochon a vécu son enfance et sa jeunesse à Corcelles-près-Payerne, où son père était pasteur. Élève du Collège de Payerne, puis du gymnase classique de Lausanne, il a poursuivi ses études à l'Université de Fribourg. Il a soutenu brillamment, en 1925, une thèse de doctorat sur « Voltaire, juge des classiques français du XVII^e siècle ».



Passionné de littérature dès son plus jeune âge, il a cumulé les titres de notoriété : écrivain connu, critique littéraire écouté, ardent défenseur des lettres romandes et des pays francophones.

Il a fait connaître les écrivains de chez nous non seulement dans nos cantons, mais aussi à l'étranger, notamment en France, en Belgique, en Italie. Plusieurs académies l'ont reçu en leur sein et de nombreux prix et distinctions ont honoré ses travaux : il a été couronné six fois par l'Académie française et une fois par celle de Bordeaux.

Le Gouvernement français lui a décerné le ruban rouge de la Légion d'honneur en 1959 et lui a accordé les Palmes académiques en 1972. Les communes de Provence et de Payerne lui ont octroyé la bourgeoisie d'honneur. Il a été nommé président d'honneur de l'Association vaudoise des écrivains.

Resté alerte très longtemps, Henri Perrochon a poursuivi sa collaboration littéraire très prisée du public dans de nombreux journaux. En tant qu'écrivain, il a publié plus de douze volumes. Ils prouvent sa parfaite connaissance de l'histoire littéraire du XVIII^e siècle et du passé vaudois.

Indéfectiblement dévoué à la cause des lettres romandes, il est, malgré sa notoriété, resté fidèlement attaché à la cité de la reine Berthe et du général Jomini.

Trois sources parmi d'autres : « La Liberté » 4 octobre 1974, « La Liberté » 7 octobre 1999

<https://www.e-periodica.ch/cntmng?pid=rhv-001%3A1990%3A98%3A%3A235>

Après Noël, la Saint-Sylvestre

Pour les Fribourgeois, Saint-Sylvestre a divers sens : 1) la fête de fin d'année 2) le village singinois de Sankt Silvester (Saint-Sylvestre) limitrophe de Giffers (Chevrilles), Le Mouret, Plasselb et Tentlingen (Tinterin) 3) la fête patronale à Cheiry et jadis à Rueyres-les-Prés, et probablement ailleurs encore 4) le premier saint non martyr, le pape Sylvestre 1^{er}, pape de 314 à 335.

Arrêtons-nous un instant à lui. Le pape Sylvestre 1^{er} a beau avoir marqué son temps et être encore célébré le dernier jour de l'an, il est peu représenté dans l'iconographie religieuse. La seule effigie dont on dispose, datant du XV^e siècle, est un vitrail provenant de l'église qui lui était anciennement dédiée, à Rueyres-les-Prés (FR). Il montre Sylvestre terrassant un dragon, épisode comptant parmi les nombreuses légendes entourant sa personne, comme celle d'avoir baptisé l'empereur Constantin en vue de le guérir de la lèpre, précise Élise Meyer dans « Terre et Nature ». Historiquement, c'est sous le pontificat de Sylvestre 1^{er} que la date de Pâques a été fixée au dimanche suivant la première pleine lune du printemps, et celle de la Nativité au 25 décembre.

A Cheiry, un vitrail de Robert Héritier présente « Le baptême de l'empereur Constantin par Sylvestre ». L'empereur a le visage marqué par la lèpre.

Une des sources : « Terre et Nature », du 21 décembre 2023

Vous souvenez-vous du général Hans Herzog ?

On cite rarement le nom du général suisse Hans Herzog, actif lors de la guerre de 1870 avec l'accueil des Bourbakis. Les noms de Dufour, guerre du Sonderbund, et Guisan, guerre 1939-1945, sont plus courants. Celui du pro-allemand Ulrich Wille - guerre de 14-18 - ne soulève guère d'enthousiasme...

Hans Herzog, évoqué pour son caractère pacifique et ses réformes, est né le 28 octobre 1819 à Aarau (AG) où il est mort le 2 février 1894. En 1860, il abandonne le monde des affaires pour se consacrer à la carrière militaire, devenant colonel, puis inspecteur-général de l'artillerie suisse. En 1870, il est élu général par l'assemblée fédérale, commandant en chef de l'armée chargée de garder les frontières du pays lors de la guerre de 1870. En cette qualité, il a signé avec le général français Justin Clinchant la convention d'internement des troupes françaises en Suisse. La convention prévoit le désarmement et l'internement de l'armée de Bourbaki qui a trouvé ainsi refuge en Suisse.

Le rapport que le général Herzog a adressé au Conseil fédéral après la démobilisation faisait état de nombreux défauts dans l'organisation militaire et la formation des troupes. Ce rapport est à la base de la nouvelle organisation militaire de 1874, qui a créé une véritable armée fédérale, alors qu'auparavant, c'étaient les cantons qui étaient chargés de constituer les forces militaires.

Préparation de l'accueil au Val de Travers

Bien avant l'arrivée des Bourbakis, des dames avaient préparé des quantités de vêtements chauds, des lainages, des remèdes, de la « charpie » - on en faisait alors -, des lits bien chauds, chez les particuliers, dans les écoles et les temples, car on ne pouvait pas loger tous ces éclopés, incapables de continuer la route. Ces comités actifs et généreux avaient préparé dans la campagne des quantités de bois pour les feux auxquels ces blessés et ces enfiévrés pouvaient réchauffer leurs membres engourdis ou sanguinolants. Tout ce monde du Val de Travers avait entendu parler de ce flot de misères et de la sévérité du terrible feld-maréchal prussien Hans Edwin von Manteuffel, qui avait promis de raser Pontarlier si l'armée française ne l'évacuait pas immédiatement. (L'Impartial du 29 octobre 1969)



Personnalité de Herzog

C'est vers le matin du 1^{er} février 1871 que le général Hans Herzog, arrivé en toute hâte aux Verrières, signait avec le général Clinchant la convention de passage et d'internement. Un des membres d'une famille a bien voulu nous faire visiter la chambre mise à la disposition du pacifique général Herzog. La doyenne de la famille a montré la Bible qu'elle avait déposée sur la table de la chambre du général et qu'elle a retrouvée, après son départ, ouverte au Psaume 121 : « Je lève les yeux vers les montagnes ; d'où me viendra le secours ? Mon secours vient de l'Éternel qui a fait les cieux et la terre... » « La Liberté » du 14 février 1959

Pauvres Bourbakis !

Pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, ce fleuve de soldats désarmés, usés, éreintés, blessés, ne cessa de déferler sur les villages du Val-de-Travers pour arriver à Colombier. Sa caserne fut un précieux abri, comme aussi les villages hospitaliers du vignoble et des autres cantons, Fribourg, Berne et Vaud en particulier. Une partie des 85 000 hommes s'est déversée par Vallorbe sur la Suisse. Colombier était encombré de canons, de fusils, de chars militaires, de caissons et de cantines d'armée et surtout de chevaux. Ces pauvres chevaux mouraient de faim ; quelques-uns tombaient et mangeaient les écorces des arbres de la belle allée de Longueville.

Meubles Kolly : Dormez Kolly SA !

<https://www.meubles-kolly.ch>

On connaît le slogan, issu d'un jeu de mots avec Kolly... Je connais le fondateur de cette entreprise qui s'est développée avec un succès qui n'a rien d'étonnant lorsqu'on a découvert le dynamisme et le sens des affaires de Michel Kolly.

Fils de paysan, Michel est fier de ses racines. Il a d'ailleurs conservé avec plaisir sa connaissance et sa pratique du patois.



Michel, à l'occasion de la remise de son entreprise à ses fils Steve et Frédéric, a présidé à la publication d'une BD - épuisée - , dans un langage simple, avec des mots parfois issus de la campagne – tché don ! Le contenu qui suit s'inspire des textes de cette BD intitulée « Kolly, ils font partie des meubles ».

Difficile de résumer le parcours de Michel Kolly, tant il est diversifié dans ses domiciles et sa profession. Essayons !

Curriculum enfance et jeunesse

Michel est le sixième des huit enfants d'Albert et d'Edith Kolly. Il est né à la Montagne de Lussy le 7 mai 1960 où se trouvait le domaine familial. « On n'allait pas encore à l'école qu'on savait déjà traire à la main. », fait remarquer Michel. Il découvrait avec joie à Lussy les travaux de la campagne et les progrès de l'agriculture. Hélas !, dans les années 60, le grand-père a vendu le domaine à l'armée, malgré sa promesse de le céder à son fils. Déménagement en 1970. Une aventure vécue intensément. Une jolie ferme « bien plus moderne que l'autre où on s'est bien plu » est découverte à Bionnens, un petit village glânois. Messe à Ursy, aller et retour à pied... Il a fallu trouver un autre domaine, l'armée étant aux avant-postes. Recherches jusque dans le Jura pour trouver enfin à Corjolens le domaine propriété du notaire Gumy. Les vingt génisses n'ont pas d'abreuvoir. Une quantité de bidons d'eau portés à la main. « On a des cloques partout ! »

De Corjolens, il se rend à l'école à Onnens. Michel a seize ans. Fanfare, chœur mixte. Michel est un ténor apprécié qui sera engagé dans diverses formations. C'est le moment de choisir une profession. Essai à Grangeneuve interrompu par un mal de dos. De manutentionnaire à la Crema, Michel – sur conseil d'un orienteur – se trouve au Centre de formation de Courtepin où il va devenir tapissier-décorateur, avec un CFC en 1982. Rencontre avec sa future femme Brigitte Maradan, née en 1961, bonne musicienne. Comme épouse, dès 1982, elle secondera Michel à merveille et lui donnera deux fils : Steve en 1983 et Frédéric en 1985. N'ayant aucun

successeur dans sa famille, le papa de Michel a fait procéder à la mise de tous les biens de la ferme avant de s'établir à Vuisternens-en-Ogoz.

Au travail à son compte

Voici Michel en place de travail à Marly, Route du Moulin 1, chez M. Marmy. Après un certain temps, il va reprendre la « boîte ». Les débuts s'avèrent délicats. Michel fait tout, y compris les livraisons. Grâce à sa force de travail appariée à la qualité, grâce aussi à une annonce dans les journaux, il devient l'un des principaux revendeurs de Swissflex. En 1986, l'entreprise Kolly est dans ses murs à Marly, Route de Bourguillon ! Elle va évoluer : engagement d'une femme de ménage, CFC de tapissier-décorateur obtenu par Jean-Marie, beau-frère de Michel, qui va diriger une succursale à Romont dès 1991, premières vacances, cours de poseurs de sols à Lausanne, une succursale à Payerne en 1997 qui va connaître un développement réjouissant, pub « vivante » dans la presse avec le slogan « Dormez Kolly ». Du personnel qualifié - apparenté - vient sérieusement renforcer la « Maison ». Des noms à citer : Jean-Marie, Damien, Eloïse, Véronique. Bulle, Payerne, Romont, Marly exigent un endroit plus central, notamment pour le dépôt : ce sera Rossens. Après la fermeture de Marly et de Romont – 2017-2018 - tous les secteurs d'activité ont été concentrés à Rossens.

Aujourd'hui

L'entreprise compte aujourd'hui 48 collaborateurs. Meubles Kolly : une énergie exemplaire dotée de vivantes perspectives au service d'une fidèle et future clientèle. En 2017, Michel est entré au Conseil de Fondation PROF-in à Courtepin - l'ancien Foyer Saint-joseph CFPS - où il avait effectué son apprentissage. À partir du 1^{er} juillet 2022, lui a été confiée la présidence de cette fondation apte à donner de l'espoir aux jeunes en formation : <https://www.prof-in-courtepin.ch/>

ELSA, Estavayer

« La Broye », 21 décembre 2023



DMK ARCHITECTURE PHOTOGRAPHY / Adrien Barakat

Partenaire incontournable de l'ultrafrais, ELSA (Estavayer Lait SA) fournit des produits laitiers pour la Migros en particulier. Plus grande laiterie de Suisse réunie sur un seul site, ELSA est née en 1955 sous l'impulsion de Gottlieb Duttweiler. ELSA transforme environ 270 millions de kg de lait par an et offre un assortiment de plus de 600 références (yogourts, crèmes, lait, séré, cottage cheese, desserts, drinks, etc.

De Gaulle, un personnage déroutant

«C'était de Gaulle». L'ouvrage qu'Alain Peyrefitte, l'ancien ministre du général de Gaulle a publié, est un livre qui fait vibrer la statue du grand homme.

In Magazine de « La Liberté » du 20 novembre 1994, signé Patrice Borcard

Surprise, cette lecture est une douche froide. Le « de Gaulle » proposé par Peyrefitte tient du volcan en constante éruption. Il y a, dans ce vieil homme épris de sa patrie - lorsque, en 1958, le général sort de l'histoire pour entrer en politique, il approche la septantaine - de ces excès propres à la passion. Et c'est ce caractère inscrit hors des normes qui frappe. Peyrefitte écrit : « Il fut lui-même, avec ses qualités, ses défauts, son immensité, son étrangeté. » Ce dernier terme est-il à rapprocher de l'affirmation de Pompidou : « Le Général est spécial » ?



Député gaulliste à 33 ans et titulaire de plusieurs grands ministères, porte-parole du général de Gaulle pendant quelque quatre ans, Alain Peyrefitte a eu avec celui-ci, entre 1959 et 1969, trois centaines d'entretiens en tête à tête. Sans compter autant de Conseils des ministres, des dizaines de Conseils restreints, des rencontres avec des chefs d'État ou de gouvernement étrangers.

Il a estimé qu'il était de son devoir de prendre note au jour le jour des propos tenus par le fondateur de la V^e République, pour les soustraire à l'oubli, en respectant non seulement leur teneur, mais aussi leur style et le ton des dialogues. Il s'était interdit jusqu'à présent de les publier.

La transcription fidèle de ces notes produit un effet saisissant.

« Je crois que Pompidou disait d'une façon drôle- écrit Peyrefitte - ce que je dis de manière plus sérieuse en parlant d'étrangeté. C'était un personnage extraordinaire comme on n'en rencontre pas. J'ai bien connu le personnel politique depuis la quatrième République et jamais je n'ai rencontré quelqu'un d'aussi impressionnant et d'aussi déroutant. Déroutant déjà par sa capacité de prévoir l'avenir. On aurait dit qu'il lisait dans une boule de cristal. Quand il affirmait qu'il ne faut pas "laisser mijoter les Chinois dans leur jus", il le disait en 1962, dix-sept ans avant que les Américains ne se décident à les reconnaître. De même lorsqu'il dit que "la Russie boira le communisme comme le papier buvard boit l'encre", il prévoit ce qui s'est passé en 1989-1990. »

« La Liberté » du 9 novembre 1995 », opinion de François Gross : « Après l'avoir observé et lu, tous les autres hommes politiques français m'ont paru fades. De Gaulle avait une extraordinaire vision du monde. Il faisait également preuve d'une grande intégrité personnelle, qualité rare en politique. C'était un homme d'État qui pouvait être impitoyable quand il faisait fusiller des gens ayant œuvré contre la France, mais qui avait une immense tendresse envers sa fille handicapée. Bien sûr, c'était un homme de son époque, notamment dans le domaine social : on ne pourrait faire aujourd'hui du de Gaulle avec plus de trois millions de chômeurs.»

Dagobert Zwimpfer (1882-1959)

Dans mon enfance et ma jeunesse, le nom de Zwimpfer était courant dans mon village d'Onnens. Pour deux raisons. 1) Le commerce Bregger-Zwimpfer et son large assortiment d'articles de ménage et d'outillage était très fréquenté à Fribourg, à la rue des Épouses ; Dagobert était vice-président de son Conseil d'Administration ; 2) Mme Laure Zwimpfer - épouse de Dagobert - était propriétaire à Onnens du château d'en haut entre 1931 et 1950. À cette date, le château a été vendu au Cercle scolaire d'Onnens.

La simplicité de « Dago », avocat

Demeuré toujours simple et modeste, celui que ses familiers appelaient Dago ne faisait état de ses nombreux titres que pour mieux rendre service. Si bien que, parmi ceux qui le côtoyaient dans les affaires ou dans la vie de tous les jours, beaucoup ignoraient sa valeur réelle et les nombreuses distinctions dont il fut l'objet.

Fils d'un inspecteur scolaire du district de Sursee, Joseph-Dagobert Zwimpfer naquit le 11 juin 1882. Ce fut au collège abbatial d'Einsiedeln qu'il a brillamment obtenu sa maturité. Puis il a commencé ses études de droit à l'Université de Fribourg-en-Brisgau. Il les a couronnées à notre Alma Mater par une licence en droit, avant de passer à Lucerne, après le stage prévu, l'examen d'État lui conférant le titre d'avocat.

Commerce et sociétés multiples

Il avait gardé avec Fribourg d'intimes attaches. Il était une personnalité extrêmement connue et populaire. Au temps de ses études à notre Université, alors qu'il faisait partie du Chœur mixte de Saint-Nicolas, il avait fait la connaissance de Laure Schmid dont le père exploitait,

avec M. Baur, le commerce de fer Schmid, Baur et Cie. Laure est devenue son épouse. La mort du père de Laure, en 1920, a décidé le couple Zwimpfer à s'établir à Fribourg. Le jeune avocat a assuré, avec l'appui de M. Jean Bregger, la continuité de la maison qui a porté la raison sociale Bregger, Zwimpfer et Cie SA. Ajoutons encore que la mort de son épouse, en été 1950, fut une cruelle épreuve, car Dagobert avait toujours trouvé en elle réconfort et compréhension.

Homme actif et sociable, il ne pouvait se désintéresser de la vie communautaire. L'honorariat l'a récompensé de sa fidélité aux nombreuses sociétés auxquelles il s'est consacré. La Société des Étudiants suisses à laquelle il est resté attaché durant 50 ans a occupé dans sa vie une place de choix. Il a assumé d'importantes fonctions dans plusieurs sociétés estudiantines.

Il a développé son amour du tir dans la Société de la ville de Fribourg dont il était membre d'honneur et dans la présidence de la Société suisse des tireurs vétérans. Capitaine d'infanterie, il a servi durant toute la mobilisation de 1914-1918. Il avait gardé une prédilection pour le Contingent des Grenadiers.

Sa riche personnalité lui a inculqué sa force d'âme et son enthousiasme que les ans n'ont pas diminués, ainsi que sa bonté et sa simplicité ouverte aux misères humaines. *Source principale : « La Liberté » du 30 janvier 1959*



Le cardinal Charles Journet

Le cardinal Gabriel-Marie Garrone se demandait : « A-t-on, aussi bien hors de Suisse qu'en Suisse même, conscience de la valeur exceptionnelle de cet homme qui a fui, en véritable ascète, toute publicité ? A-t-on une idée suffisante de l'ampleur de ses intérêts théologiques, philosophiques, littéraires, de la qualité de ses ouvrages ? »



Parmi les personnalités figurant sur la photo : Mgr Charrière et Mgr Mamie, entre les deux le juge Louis Bourqknecht. Tout à gauche les conseillers d'État Paul Torche et Georges Ducotterd.

Un ancien élève du séminaire diocésain précise sur les cours de Journet : « L'abbé Journet a été mon professeur. Il était là et à la fois pas là. Il entendait mal. C'est une raison pour laquelle il quitta prématurément le concile. Quand il nous demandait : « Est-ce explicite ou implicite ?... » On lui répondait « .plicite », qui était suivi d'un « C'est très bien ».

Extrême droite, retombées chez nous

Maurras et Barrès étaient les inspirateurs d'un bon nombre de nos curés et de nos hommes politiques conservateurs d'avant la guerre 1939-1945 et même après...

Charles Maurras

Charles Maurras, 1868-1952, est un journaliste, essayiste, homme politique et poète français. Il dirige le journal « L'Action française », d'inspiration royaliste, nationaliste et contre-révolutionnaire. C'est le principal mouvement intellectuel et politique d'extrême droite sous la Troisième République, régime républicain en vigueur en France de septembre 1870 à juillet 1940, soit pendant presque 70 ans. La doctrine de Maurras prône une monarchie héréditaire, antiprotestante, antimaçonnique et xénophobe. Bien qu'antigermanique, Maurras soutient le régime de Vichy, l'instauration d'une législation antisémite et la création de la milice. Poursuivant la publication de « L'Action française » sous l'occupation allemande, il réclame l'exécution de résistants. Arrêté à la Libération, il est condamné à la réclusion criminelle à perpétuité et à la dégradation nationale en raison de ses articles. Il est gracié pour raisons de santé en mars 1952.

Maurice Barrès

Maurice Barrès, 1862-1923, est une figure de proue du nationalisme français. Il a vécu « l’Affaire Dreyfus, capitaine juif victime d’un faux jugement », comme une menace de désintégration de la communauté nationale. Cette « affaire » l’incita d’emblée à se placer dans le camp des antidreyfusards dont il devint l’un des chefs de file. Les trois volumes du « Roman de l’énergie nationale » : « Les Déracinés » (1897), « L’Appel au soldat » (1900) et « Leurs figures »(1902), témoignent de l’évolution de Barrès vers le nationalisme républicain et le traditionalisme, l’attachement aux racines, à la famille, à l’armée et à la terre natale. Il est l’un des écrivains les plus influents dans la France de la Belle Époque, soit de la fin du XIX^e siècle au début de la Première Guerre mondiale en 1914. Barrès est l’un des maîtres à penser de la droite nationaliste durant l’entre-deux-guerres.



Maurras et Barrès

Organismes d’extrême droite

Camelots du roi : Groupe structuré, ayant notamment assuré le service d’ordre de l’Action française pendant la première moitié du XX^e siècle, jusqu’à sa dissolution en 1936.

Croix de feu : Les Croix-de-Feu regroupent des anciens combattants français décorés de la Croix de Guerre 1914-1918 pour leur bravoure. Ils tirent leur nom de la croix de guerre. Ils se transforment en organisation politique nationaliste : exaltation du sentiment national ; attachement passionné à la nation.

Cagoule : Elle est d’extrême droite, anticommuniste, antisémite, antirépublicaine et proche du fascisme. Elle commet plusieurs crimes de droit commun : assassinats, attentat à la bombe, sabotages et trafics d’armes.

Milice : Organisation paramilitaire, groupement de personnes détenant ou ayant accès à des armes, doté d’une organisation hiérarchisée et susceptible de troubler l’ordre public.

Collaboration : La collaboration en France est, entre 1940 et 1944, l’action et le travail commun, menés de façon choisie par le régime de Vichy dirigé par Philippe Pétain et notamment mis en œuvre par Pierre Laval, avec l’Allemagne nazie occupant le territoire français.

A ne pas confondre : Darnand et Darlan

Joseph Darnand, né le 19 mars 1897 à Coligny et mort fusillé le 10 octobre 1945 est un militaire et homme politique français. Il est, sous l'Occupation, une figure majeure de la collaboration française.

François Darlan, né à Nérac en 1881, (Lot-et-Garonne) et mort assassiné le 24 décembre 1942 à Alger, est un amiral et un homme d'état français, grand-croix de la Légion d'honneur et médaillé militaire. Il est le chef du gouvernement vichyste où il s'investit dans la politique de collaboration du maréchal Pétain avec l'Allemagne nazie. Remplacé par Pierre Laval en avril 1942, Darlan reste commandant en chef des forces de Vichy. Présent à Alger lors du débarquement allié en Afrique du Nord en novembre 1942, il se rallie avec réticences et hésitations aux Alliés.



Le régent : et pan !

Ce régent s'appelait Jules Bersier. « La Liberté » a exprimé ses mérites le 4 janvier 1981 dans un article nécrologique : « Très ouvert à ses élèves, son premier souci était de leur donner le maximum de connaissances, d'en faire de bons chrétiens et des citoyens avertis. Âgé de 50 ans, il a suivi des cours à l'Université de Fribourg en vue de l'obtention du diplôme secondaire. Dès lors, ce furent les élèves de l'École secondaire d'Estavayer qui ont bénéficié de ses grandes qualités pédagogiques. » Ouais...

Or, je peux affirmer que ce collègue n'était guère apprécié à Estavayer ! Et, à Tornay, sa carrière qui est décrite dans un travail de maturité au Collège St-Michel en 2020, fait état des gifles qui abondaient... Trois exemples cités par une grand-maman qui fut élève dans la classe de Jules Bersier. 1) Quand nous apprenions à lire dans le syllabaire, nous allions autour de son pupitre, entassés les uns sur les autres. Lui était assis, il nous faisait lire et dès que celui qui lisait faisait

une faute, il recevait une gifle. 2) Nous faisons deux dictées par semaine. Le régent basculait



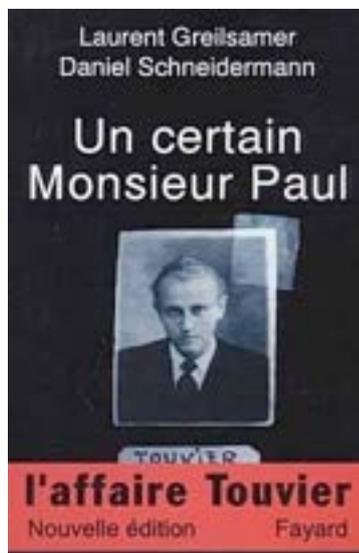
le tableau dans le sens contraire et envoyait écrire la dictée au tableau à un élève peu doué. La dictée finie, le tableau était retourné et avait lieu la correction. Une fois, un élève avait commis 33 fautes. Et, 33 fois le maître a saisi la tête de l'élève et l'a envoyée « panf » contre le tableau. 3) Quand nous étions à l'église, nous n'avions pas le droit de « bouger un œil ». Ma sœur Solange avait parlé avec une copine. Le régent Bersier, bien que l'église fût pleine, est descendu de la tribune où il dirigeait le chant. Il a fait signe au curé qui a stoppé les vêpres. Le régent a saisi Solange et sa copine par les cheveux et les

a mises à genoux devant la statue de la Sainte-Vierge jusqu'à la fin des vêpres.

Les années 1960 ont contribué à la suppression - voire à la diminution drastique - des mauvais traitements et à la « conversion » des régents. Mais, il y en a eu de tout temps de bienveillants !

Paul Touvier, collabo soutenu par les catholiques intégristes

Paul Touvier, né en 1915 et décédé en 1996 à la prison de Fresnes, est un ancien fonctionnaire antisémite et collaborationniste du régime de Vichy. Il était chef du 2^{ème} service de la Milice de Lyon. Condamné à mort en 1946 et en 1947, il a été gracié par le président Pompidou.



Crimes de Touvier et son arrestation

Paul Touvier infiltrait la Résistance, interrogeait des prisonniers, dirigeait des rafles, pillait des biens et a vengé l'exécution de Philippe Henriot (une des figures de la collaboration avec les nazis) en faisant fusiller à Rillieux-la-Pape le 29 juin 1944 sept Juifs qu'il a personnellement choisis sur une liste de détenus. Ce crime lui a valu sa condamnation pour complicité de crimes contre l'humanité. L'arrestation de Paul Touvier - en cavale depuis des années notamment avec la complicité d'amis religieux- a soulevé la polémique en France au sujet de l'attitude de l'Église catholique ou du moins de certains secteurs de celle-ci à l'égard de l'occupant et des Vichystes. En ce mois de mai 1989, la nouvelle de son arrestation est tombée comme un coup de théâtre. La gendarmerie l'a arrêté dans un couvent intégriste du Vieux-Nice, le prieuré Saint-François proche de Mgr Lefebvre.

Touvier, collectionneur de documents

Dans le petit bureau du juge Jean-Pierre Getti, les gendarmes ont déposé une masse impressionnante de documents, trouvés au cours de leurs perquisitions successives de monastère en couvent, refuges de Paul Touvier et de sa famille. Une malle de cuir dissimulée dans une soupente, au milieu d'autres bagages, dans le monastère de Saint-Michel-en-Brenne (Indre), a constitué la prise la plus importante. Siège des Sœurs de la Fraternité Saint-Pie X,

l'abbaye de Saint-Michel-en-Brenne est réputée proche de la mouvance catholique traditionaliste. Pas de doute, les gendarmes ont déniché des archives de la Milice emportées par Touvier après la Libération, soigneusement classées, selon ses habitudes d'ancien responsable du renseignement. Les photos qui accompagnent ces documents concernent certaines personnalités régionales, et même nationales. Le contenu « explosif » de la malle incite les enquêteurs à la placer aussitôt sous scellés. Deux autres valises contiennent des cahiers et divers documents, datant de l'après-guerre, témoignant de la longue cavale de Paul Touvier. L'homme qui, semble-t-il, ne jetait rien, a conservé scrupuleusement de multiples documents, même des billets de train. Paul Touvier a ainsi voyagé sous différentes identités, en Suisse, en Italie, en Algérie et a même séjourné, comme l'atteste un document, au Vatican, dans les années 70. Mgr Duquaire, son protecteur, occupait les fonctions de secrétaire-chauffeur du cardinal Villot, secrétaire d'État auprès du pape.

Survie de la famille

Comment la famille Touvier survivait-elle ? A part les soutiens réguliers d'institutions ecclésiastiques, un compte en banque était régulièrement alimenté par les petits versements de quelques prêtres, mais aussi, et surtout, par ceux de plusieurs dizaines de particuliers, parmi lesquels des représentants des grandes familles chambériennes ! Autre surprise pour les enquêteurs : l'apparition, au nombre des généreux donateurs - pour de petites sommes -, de l'association locale Emmaüs, longtemps dirigée par le prêtre de l'église du Sacré-Cœur qui avait eu Paul Touvier comme paroissien.

Laurent Greilsamer et Daniel Schneidermann, « Un certain Monsieur Paul », 274 pages, paru en 1992

Deux rebouteux fribourgeois

Magali Jenny est ethnologue et passionnée par les médecines traditionnelles. En 2013, elle a obtenu son doctorat en anthropologie des religions à l'Université de Fribourg et de Rome. Ses excellents ouvrages sur les guérisseurs, rebouteux et faiseurs de secret ont rencontré un large succès.

Sont évoqués ci-après deux guérisseurs que j'ai connus. Ce sont Gaston Huguet de Prez-vers-Noréaz et Rosa Chatton, de Villeneuve.

Gaston Huguet (1889-1967)

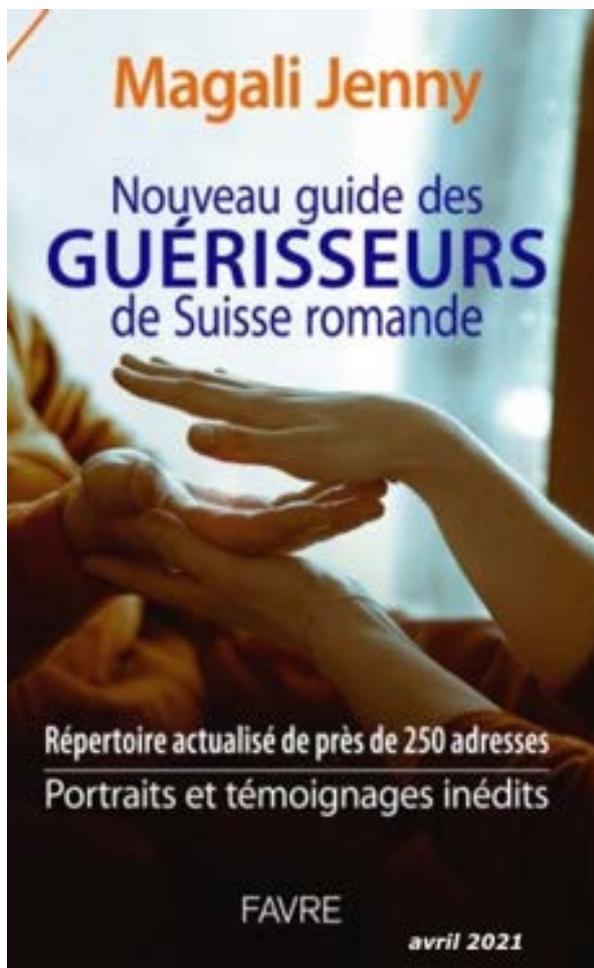
Gaston Huguet est décédé le 8 février 1967, âgé de 78 ans. Né à Morens, sa commune d'origine, Gaston Huguet y passe son enfance et sa jeunesse comme jeune agriculteur attaché à la terre familiale. Il épouse une jeune fille de la région qui lui donnera une belle famille de cinq filles et deux garçons . Il a acquis le beau domaine d'Escheseby à Noréaz qu'il laissera plus tard à son fils aîné. En 1931, il devient propriétaire d'une vaste et coquette ferme à Prez-vers-Noréaz. C'est là qu'il va déployer une intense activité ! Tant à Noréaz qu'à Prez, il a siégé au sein de l'autorité communale et de la Commission scolaire. Les sociétés paroissiales de chant, de musique le comptaient aussi parmi leurs fidèles soutiens.

Mais, surtout, Gaston Huguet fut apprécié d'un vaste public pour ses talents de rebouteux. Il recevait tout son monde avec le sourire, avec un bon mot. Presque « magiquement », d'un coup de pouce, d'un tour de main, le blessé était soulagé. Caporal-infirmier, puis sergent, il suivait les conseils de son ami le médecin Camille Maendly, chirurgien-chef de l'Hôpital des Bourgeois. « Huguet » - comme on se contentait de l'appeler - riche d'un don naturel exceptionnel, a été le rebouteur consciencieux, généreux, toujours prêt à secourir avec un rare bonheur. Son talent a été mis largement à contribution jusqu'aux derniers mois de sa vie. Pendant de longues années, il a « opéré » soit à Payerne, soit à Fribourg, puis enfin seulement chez lui, ou chez les patients.

Cf. notamment « La Liberté » du 16 février 1967

Rosa Chatton (1906-1983)

« Madame Chatton » - on l'appelait ainsi - était imposante par sa stature, sa générosité, son plaisir à fréquenter les bons restaurants. Rosa Chatton-Stauffacher, de Villeneuve dans



l'enclave de Surpierre, était une rhabilleuse universellement connue. Georges Simenon avait dit « que ses mains étaient faites pour soulager les misères humaines » .

Née le 30 août 1906 à Sankt Anton (Saint-Antoine en Singine) d'une famille paysanne, elle avait suivi ses parents à Villeneuve en 1923. En 1926, elle avait épousé Aloys Chatton, entrepreneur et garde-chasse, qu'elle eut la douleur de perdre en 1960.

Petit à petit, ce qui constituait un dérivatif aux soins du ménage devint une profession. Son entregent, son esprit de service et ses compétences inspiraient confiance. On revenait chez elle. Elle soignait gens et bêtes à Villeneuve ou au domicile des éclopés. Sa renommée a dépassé largement les frontières du pays. Parmi les gens célèbres venus à Villeneuve, à part Georges Simenon, citons le général Guisan accouru pour faire soigner son cheval. Sœur Léonie, maîtresse de travaux à l'aiguille dans l'enclave de Surpierre, l'a aperçu et a fait le signe de la croix en le voyant...

Les prêtres et les groupements locaux ont bénéficié de sa générosité. Des sociétés de musique, de tir, de jeunesse et de chant ont participé aux obsèques de leur marraine ou membre d'honneur. Parmi les assistants, on reconnaissait notamment maints professeurs de l'École secondaire de la Broye que dirigeait Joseph Chatton, fils de la défunte.

Cf. notamment « La Liberté » du 7 septembre 1983

Précisions sur Seedorf et son lac

Tous les alentours du lac de Seedorf n'étaient jadis qu'un vaste marécage. En 1925, Fritz Wenger a acquis le grand domaine de la Maison Rouge. Son fils - qui s'appelle aussi Fritz - a rappelé le temps où son oncle, un travailleur infatigable, s'efforçait d'améliorer les terrains marécageux situés entre la Maison Rouge et le lac de Seedorf en les drainant. Avant les drains en terre cuite, il en existait en bois.

Un lac d'importance nationale

Le lac et son pourtour font partie d'un inventaire fédéral. Les agriculteurs ont des contrats pour créer des zones tampons. Ce sont des espaces protégés qui assurent la retenue de contaminants d'origine agricole vers les milieux aquatiques. Le lac de Seedorf est donc d'importance nationale, explique Grégoire Schaub, biologiste.

https://bureaudecologie.ch/media/lac_de_seedorf_la_liberte_16-07.2020.pdf

Les oiseaux fréquentant le lac

Michel Beaud, se basant sur diverses études, établit la liste des oiseaux observés au lac de Seedorf et à la Goillette. Bornons-nous à citer quelques oiseaux aux noms les plus courants : la perdrix grise, la caille des blés, la poule d'eau, le pigeon ramier, la chouette effraie, le hibou moyen-duc, le pic épeiche, l'alouette des champs, l'hirondelle de cheminée, l'hirondelle de fenêtre, la bergeronnette grise, le troglodyte mignon, le rouge-gorge familier, le rouge-queue noir, le merle noir, la grive musicienne, la fauvette grisette, la fauvette à tête noire, la mésange bleue, la mésange charbonnière, la corneille noire, l'étourneau sansonnet, le moineau domestique, le moineau friquet, le pinson des arbres, le verdier d'Europe...

Des lacustres à Seedorf

Une découverte est qualifiée de sensationnelle dans « La Liberté » du 1^{er} décembre 1971. Fritz et Ernest Küpfer, de Prez, en cherchant des conduites de drainages dans le Marais de Noréaz, sont tombés sur les restes d'un habitat néolithique à une centaine de mètres du lac. Appelée sur les lieux, Hanni Schwab, archéologue cantonale, a découvert les restes d'un habitat lacustre : des pilotis, des poutres couchées, des plaques de pierre faisant partie d'un foyer, de la poterie cassée, des ossements d'animaux, du charbon de bois. La céramique recueillie a permis une datation assez précise, entre 3000 et 2500 av. J.-C.

Propriétaires des domaines de Seedorf

Deux mots sur le « grand domaine de Seedorf » qui englobait les trois domaines actuels avec le lac. Les acquéreurs ont été durant longtemps des de Diesbach. Eugène de Diesbach est mort en 1947. Son fils Serge, en 1967, a vendu le domaine du château (No 1) à la famille du Dr Walter Michel, de Fribourg.

En 1996, ce domaine est devenu la propriété de Simon Schmitter, propriétaire actuel qui précise que le lac - encore privé - fait partie de son domaine. La famille de Weck a cédé Piamont (No 2) à la Bourgeoisie de Fribourg, domaine qui a été acheté par Jean-Pierre et Michel Mauron en 1987. Quant au troisième domaine (No 3), dit de la Sonnaz, les fermiers Wenger l'ont acquis de Léontine de Boccard, née de Reynold, en 1935.

Le Dr Walter Michel (1899-1976)

Possédant le domaine No 1, le Dr Michel jouissait aussi de la maisonnette avoisinant le lac. À partir de 1956, soit pendant vingt ans, son activité s'est déployée au sein de la clinique du Dr Paul Niehans, à Clarens. La clinique « La Prairie » était rendue célèbre par l'application d'un traitement de rajeunissement, à base de cellules prélevées sur des agneaux mort-nés.

Au décès du Dr Niehans, le Dr Michel a assumé la direction comme médecin-chef, dès 1969. Il a traité d'illustres patients, comme Pauline Carton, Arletty, Michel Simon, Marlène Dietrich, et même Fidel Castro, pour lequel il se rendit à Cuba.

Ombre au tableau : il a milité dans la politique d'extrême droite. On lit dans les « Annales fribourgeoises », vol. 71, 2009, p.152 : Le peintre Gaston Thévoz s'est engagé dans la galère du MNS, Mouvement national suisse. Ses deux mentors : un idéologue, Gonzague de Reynold, chantre de l'Ordre Nouveau au moment des victoires nazies, bien introduit dans les milieux dirigeants du pays, et un exécutant zélé, le Dr Walter Michel, médecin à Genève. Le premier sera épargné par la justice, le second fera de la prison à Bellechasse.



1 L'artiste Yoki avait son atelier de peinture à l'ancien moulin de la Sonnaz, non loin du lac de Seedorf qu'il s'est plu à peindre aux divers moments de l'année.

2 Cette photo expose à droite l'institut de Seedorf, au centre le lac, avec au-dessus le village de Noréaz.

3. Cette carte présente le lac et ses environs, dont la Goillette et le Marais, site de découvertes palafittiques.

Ecône, abus



Les violences sexuelles, psychologiques et physiques ont eu lieu non seulement à Ecône, mais aussi aux quatre coins de l'Europe et du monde, depuis la fondation - ou à peu près - de la fraternité et jusqu'en 2020. Un collectif d'aide aux victimes estime le nombre de « prêtres problématiques » au sein de cette communauté religieuse dissidente de Rome à une soixantaine, soit près de 10% des effectifs.

Extrait d'un article de « La Liberté » du 15 janvier 2024. Séminaire d'Ecône, commune de Riddes, district de Martigny

Coïncidence ! Décédés le même jour : le 8 novembre 1945

Alexandre Cingria (1879-1945)

Le grand peintre et maître du vitrail a commencé sa carrière en publiant « Décadence de l'Art Sacré », préfacée par Paul Claudel. Il y flagelle un universel appétit de laideur dont il rend responsable la tiédeur et la paresse des artistes. Cingria devient tout naturellement l'animateur d'un groupe d'artistes qui décident de fonder la Société de Saint-Luc, d'où sortiront les œuvres qui marqueront fortement en Suisse l'art sacré des années vingt à quarante. Les artistes du Groupe St-Luc sont bien décidés à déranger les habitudes d'un clergé et de fidèles installés dans un art d'église bien-pensant et académique. Ils se savent encouragés dans leurs efforts par un évêque éclairé et ami des arts, Mgr Marius Besson. Son patronage permettra la création d'œuvres rompant délibérément avec la tradition. On découvre chez Cingria le peintre, le maître du vitrail et l'écrivain, le génial et somptueux décorateur de théâtre et le chrétien à la profonde spiritualité.

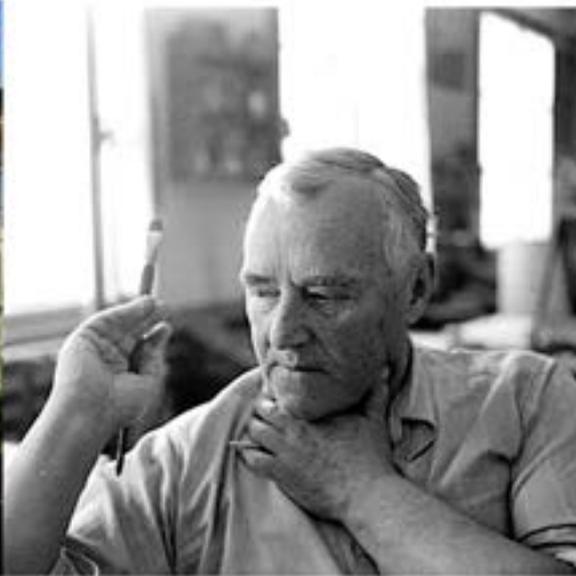
Une suite impressionnante de réalisations notamment à Genève, Semsales, Lausanne, Finhaut, Tavannes, Lutry, Colombier, Épendes, Autigny, Siviriez, Sorens, Orsonnens, Broc, Romont, Attalens et Saint-Maurice d'Agaune lui permettent de parer la terre romande de toutes les couleurs du spectre. Ombre au tableau : ses idées de droite. Catholique convaincu, il avait une dent contre les protestants. Fervent partisan de Charles Maurras (1868-1952), il a partagé son antisémitisme. De 1911 à 1914, Cingria fut le rédacteur en chef d'une revue, « Les Idées de demain ». Cingria y publia un manifeste contenant entre autre « la lutte contre les Juifs » ainsi que plusieurs articles antijuifs.

Marcel Torche (1928-1945)

Dimanche 11 novembre 1945, la paroisse de Font tout entière était réunie dans son église pour les obsèques d'un étudiant de Châbles, Marcel Torche, décédé tragiquement à l'École normale des suites d'un accident. La mort est survenue pendant le temps joyeux de la récréation. S'étant penché par-dessus la barrière du balcon, il a perdu l'équilibre et il est venu s'effondrer sur la terrasse du rez-de-chaussée. Relevé avec une fracture du crâne, il a vécu encore trois jours.

Professeurs et condisciples de l'École normale de Fribourg étaient tous présents à ses obsèques. Parmi la foule qui assistait aux funérailles, on notait la présence du conseiller d'État Joseph Piller, directeur de l'Instruction publique, qui avait tenu à s'associer personnellement au chagrin de la famille d'Émile Torche-Roggo, de Châbles. Marcel avait cinq frères et sœurs.

Marcel Torche faisait partie de la première volée de l'École normale réouverte à la rue de Morat à Fribourg en 1943, après la fermeture d'Hauterive. Son intelligence éveillée, son esprit d'initiative, sa bonne humeur constante faisaient de lui un camarade agréable et un élève très aimé de ses maîtres. Son décès accidentel a profondément marqué les étudiants de l'École normale, pendant de nombreuses années.



La façade de la villa Diesbach, qui était en 1943 le bâtiment principal de l'École normale.

Photo d'Alexandre Cingria-L'église de Sorens est l'une des conceptions de l'architecte Fernand Dumas. Elle a été consacrée en 1935. Cingria est l'auteur des vitraux. Sa rosace illustre des scènes de la vie de Sainte Cécile.

Le viaduc de Grandfey

Au milieu du XIX^e siècle, la diligence, attelée à deux ou quatre chevaux s'avançant sur des chemins sommairement empierrés, fut supplantée par le chemin de fer qui roulait jusqu'à dix fois plus vite sur des rails en acier. En 1856, la compagnie de chemin de fer Lausanne-Fribourg-Berne charge l'ingénieur Leopold Blotnitzki de l'étude du projet de construction de cet ouvrage complexe. Ce fut une véritable révolution. Aux ponts suspendus habilement bricolés, ont succédé les ponts rigides exactement calculés, grâce au développement du calcul différentiel et intégral et de la statique des constructions. Le coût total du pont fut à l'époque de 2 425 120 francs.



- Grandfey, l'ancien pont vers 1880
- Les deux culées (sculptures en acier) sont une œuvre de l'artiste minimaliste américain Richard Serra, réalisée en 1988
- Grandfey à l'époque moderne



A Grandfey, le pont actuel présente une particularité rare. Lors de sa construction entre 1859 et 1862, il a été réalisé en fer, y compris ses 6 piliers, sauf leurs bases, de pierre. Par la suite, en raison de l'augmentation constante des charges des nouveaux trains électriques dès 1917, de la vitesse et du trafic, son maintien n'était plus possible. L'ancien pont métallique originel a été coulé dans le béton entre 1925 et 1927. En 2 mois environ, on réalisa les 6 piliers et le tablier d'une portée de 334 m de longueur. L'ancien pont a servi d'armature à l'actuel. Avec l'ingénieur Robert Maillart comme conseiller, on y coula du béton en réutilisant les assises et une part des superstructures, conservant de la sorte l'ensemble de l'ancien profil général, cheminement piétonnier d'origine y compris.

Sa célébrité fut prétexte à des légendes dont la plus tenace rapporte « qu'il fut construit par Gustave Eiffel », alors que ce dernier développera son art bien plus tard. Sa Tour fut édiflée en 1889 pour le centenaire de la Révolution française.

Les deux culées - sculptures en acier - servent de cadre à une œuvre d'art de l'artiste minimaliste Richard Serra. Né en 1938 à San Francisco, cet artiste d'art contemporain américain est connu pour ses sculptures en métal. Il vit et travaille à New York et en Nouvelle-Écosse. Les artistes minimalistes utilisent des structures élémentaires, réalisées dans des matériaux simples et souvent laissés bruts. La présence de ces deux équerres de fer est expliquée sur une plaquette de dédicace selon laquelle « la transformation en un pont en béton armé est due à Robert Maillard (1872-1940) ». Légère erreur : le célèbre ingénieur, dont le style est tout différent, n'est intervenu que marginalement comme expert. Maillard était ingénieur en génie civil ; il a révolutionné les constructions en béton armé. Dès l'origine, les piétons pouvaient emprunter un passage qui leur était réservé exclusivement, dans une galerie placée sous les voies. Ce cheminement a été maintenu à travers les structures en béton armé d'aujourd'hui.

Sources : Ulteia N° 60. L'auteur Pierre Zwick est ingénieur, spécialiste des constructions anciennes en génie civile et président honoraire de l'Institut fribourgeois d'héraldique et de généalogie.

<https://www.eichinger.ch/eichifamilyhom/Reisen/Jakobsweg/Schweiz/FR/Fribourg-ponts.htm>

<https://www.laliberte.ch/news/regions/canton/apres-schiffenen-la-fin-du-parcours-258603>

Germanismes

L'expression « attendre sur quelqu'un ». On dit attendre sur une chaise, sur le quai, mais on dit, en français « attendre quelqu'un » ou « quelque chose ».

De même en est-il de l'expression horrible en français « qu'est-ce que c'est pour un ? » que l'on ne comprend même pas en France, tant elle est erronée. On dit en effet en français « qui est-ce » ? Mais l'allemand dialectal, tout comme l'allemand littéraire, ont la tournure « was ist das für ein » ? F.X B.

« La Bérézina »

L'expression fait référence à la déroute de l'armée napoléonienne en 1812. À cette date, Napoléon a mené ses troupes face aux Russes, à Moscou. L'empereur a commis une grossière erreur : il s'est trouvé bloqué devant la rivière, nommée Bérézina, qui était infranchissable. Son armée a subi de grosses pertes, à cause du froid et de la famine. Entre 1805 et 1815, 1364 Fribourgeois étaient enrôlés sous Napoléon.



Deux mots sur la terrible « Bérézina »

Le 27 novembre 1812, les quelque 1000 Suisses qui avaient survécu à la campagne de Russie couvrent le passage de l'armée napoléonienne sur la Bérézina. Après un terrible combat au corps à corps, seuls 300 répondent à l'appel. Les « soldats rouges », de la couleur des uniformes des régiments suisses, ont la mission de couvrir la retraite des troupes de Napoléon. Après une nuit par -30 degrés sans feu et sans nourriture, les Suisses engagent la bataille. Bientôt à court de munitions, ils chargent à la baïonnette contre les unités russes et défendent vaillamment la tête de pont sur la rive droite. À la fin de l'affrontement, seuls 300 Suisses répondent à l'appel, dont 100 sont blessés. « *Le Temps* » 20 avril 2012.

Sur ce dessin de Teddy Aeby, en 1984, les Grenadiers fribourgeois sont aux portes de Moscou. En fait, les Suisses n'ont jamais atteint la capitale. (coll. A.J.Tornare)

Napoléon préférait placer les Suisses à l'arrière, pour se couvrir. Ils se sont arrêtés à Polotsk, en Biélorussie, où ils ont pris part à deux batailles importantes... et ils ne sont jamais arrivés jusqu'à Moscou. Le dessin de Teddy Aeby, avec les Grenadiers de Fribourg devant le Kremlin en flammes, est donc une jolie fantasmagorie... (« *La Liberté* » 14 avril 2012, A.J. Tornare)

Le « Chant de guerre »

La musique est de Georges Aeby - le père de Teddy Aeby – et les paroles du poète inspecteur scolaire Jean Risse. Georges Aeby et Jean Risse : deux Fribourgeois remarquables !

Le « Chant de guerre » évoque la Bérézina.

Toute copie ou reproduction par un moyen quelconque sans, selon la loi, rigoureusement poursuivie

CHANT DE GUERRE

CHOEUR MIXTE
N° 4 des "Chansons de guerre gruéniennes"
dédiées à la "Mélodie pastorale" de Gruyères.

Texte de J. RISSE †Musique de G. AEBY.

Interprétation selon le sens des strophes.

1. Les qui sont partis pour la guer-re loin du pa-ys, Au deuil des parents et des
2. Et quand s'approchait le ba-tail-le Au point du jour A'eut l'appel de la mi-
3. Jamais ces fiars coureurs de gâti-re N'ont re-cu-le Et quand les clairons des vic-

(dolce) e piu lento

1. frè-res Et des a-mis, N'ou-blièrent pas la vieille ter-re Et
2. Crail-le Et du tambour, Ils bécotaient une humble mé-dail-le A-
3. Cox-res A-vaient sonné, Nos beaux soldats sous la nuit noi-re E-

(dolce) e piu lento

rit. *tempo di marcia*
P(f)

1. les va--nils, et les va--nils.
2. rec a--mour, a-rec a--mour. Dans les rangs,
3. taient cou--chés, é-taient cou--chés.

rit.

L'Empereur passait en redou-go-le gri-se Et sans un mot les soldats suiss-ses ^{marchaient} _{lucifèrent} ^{lucifèrent} _{lucifèrent}.

rit.

^{Les} _{Les} ^{suisses} _{suisses} ^{de} _{de} ^{quintes} _{quintes} ^{sont} _{sont} ^{voulues.} _{voulues.}

A. Macheret, éditeur Fribourg.Tous les droits sans exception réservés.

Plus de dragons dans nos villages !

Malgré un vaste soutien populaire – une pétition a recueilli plus de 400 000 signatures – le 5 décembre 1972, le Parlement fédéral a décidé la suppression de la cavalerie. Tout était dit ! L'équitation militaire avait vécu. Les dragons sont reconvertis en tant que grenadiers de chars. Ils acceptent mal leur affectation dans les troupes mécanisées. La Suisse était alors le dernier pays d'Europe à entretenir des régiments de dragons.



Défilé de dragons à Aarau en 1971

Le sgtm Henri Chammartin

Par le colonel divisionnaire Denis Borel, consultez :

<https://www.e-periodica.ch/cntmng?pid=rms-001%3A1973%3A118%3A%3A682>

Voir aussi :

<https://www.gilbertedecourgenay.ch/2019/07/13/la-cavalerie-une-troupe-combattante-montee-sa-suppression-en-1972/>

L'armée fédérale a été fondée en 1874. Le contingent des dragons et des guides ayant été fixé à 3500 hommes, pour atteindre 6600 hommes jusqu'en 1924. Par la suite, cet effectif a été réduit. De 1962 jusqu'à l'abolition, on comptait 3400 hommes.

Qu'était un escadron de cavalerie ?

La cavalerie était une troupe dont l'unité s'appelait escadron et correspondait à une compagnie ou une batterie dans les autres troupes. Un escadron comprenait en 1972 : 6 officiers, 26 sous-officiers, 128 dragons armés de fusils d'assaut/pistolet, 153 chevaux de selle, 11 chevaux de bât, 4 mitrailleuses 51, 6 tubes roquettes.

« Fédéral », un compagnon

A la fin de l'école de recrue, chaque dragon misait un cheval de la Confédération appelé un « Fédéral », qu'il entretenait, soignait et entraînait afin d'être prêt à tout engagement militaire. Et le prix ? Le dragon déboursait la moitié de l'estimation du cheval, soit entre 1200.- et 1400.- fr. Le marquage – la croix suisse et l'année de son incorporation dans l'armée – se faisait au fer sur l'encolure du cheval.

Le cheval de dragon était un compagnon de tous les jours. Le « Fédéral » faisait partie de la famille. Il participait aux travaux des champs, aux festivités, aux exercices d'une société de cavalerie, à des concours de saut, de dressage ou des courses et aussi à promener son propriétaire.

Le meilleur cavalier fribourgeois

Aux Jeux olympiques de Tokyo en 1964, le Fribourgeois Henri Chammartin, avec son cheval Wörmann, obtient la médaille d'or pour le dressage individuel. Henri Chammartin est né le 30 juillet 1918 à Chavannes-sous-Orsonnens et il est décédé le 30 mai 2011 à Berne. Il était sergent-major au Dépôt fédéral des chevaux de l'armée. Il a démontré qu'il était l'un des meilleurs cavaliers de dressage. Quintuple champion d'Europe entre 1955 et 65, il est plusieurs fois médaillé olympique en dressage par équipes et... médaille d'or à Tokyo !

Un petit domaine de jadis



Cette petite ferme de Netton Bosson - avec sa borne et son couvercle - me paraît indiquée pour illustrer ce texte sur le petit paysan d'autrefois. Rosa Zbinden, de Noréaz - décédée à plus de 90 ans - m'a parlé de cet autrefois vécu sur son petit domaine de Noréaz :

« C'est vrai qu'on "voyait plus de pays". Pas question de voyages, le "pays" signifiant la vie dure. Sept poses de terre, deux ou trois poses de « communs » loués, trois vaches qui donnaient non seulement leur lait, mais leur force pour tirer les chars, deux cochons, des poules et des lapins, un jardin et un plantage. À part le sucre, le sel, le café qu'on devait acheter, on se suffisait à nous-mêmes. On avait un four pour faire le pain. Quand on en achetait à la boulangerie, ce qu'on le trouvait bon ! »

La Croisade des pauvres

À Clermont-Ferrand, le pape Urbain II est venu parler au peuple - formé de pauvres gens - et aux seigneurs en 1095. « Il s'agit, dit-il, de délivrer les lieux-saints (Galilée notamment), occupés par des musulmans. » La foule a crié : « Partons ! Dieu le veut ! » La plupart suivent un apôtre d'Amiens charismatique et quelque peu fanatique, Pierre l'Ermitte, qui dit avoir reçu du Christ la mission de reconquérir les Lieux Saints. Ils s'attachent sur l'épaule une croix d'étoffe rouge : on les appelle croisés et la guerre est une Croisade. Ils attellent leurs chariots et emmènent avec eux femmes et enfants en 1096. Beaucoup mourront de fatigue et de faim et les autres seront massacrés par les Turcs. (*Bernard et Redon, « Notre premier livre d'histoire », cours élémentaire, Nathan 1951*)



Bellechasse, une entreprise très spacieuse

Dans mon village d'Onnens, on caractérisait l'internement d'une personne au pénitencier de Bellechasse par l'expression « il est en bas ». Et, à Marsens, qui accueillait les dérangés psychiquement, on disait qu'ils étaient « en haut ».

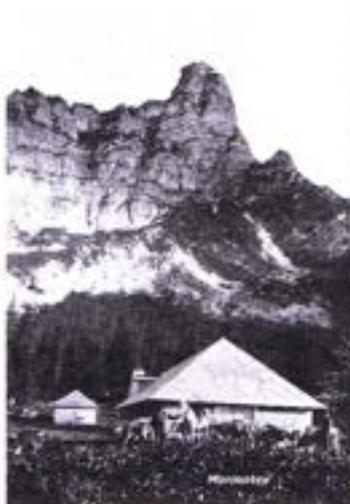
D'une région insalubre à la contrée du Grand-Marais

Situé dans le district du Lac à Sugiez, l'EDFR - l'Établissement de Détention Fribourgeois - le site de Bellechasse a vu le jour en 1898, avec une première entité servant de « Colonie pénitentiaire ». Elle était de type exploitation agricole, sur le même principe que l'établissement de Witzwil ouvert par les Bernois quelques années auparavant. Le grand domaine d'aujourd'hui était jadis une vaste plaine morne. Elle était coupée de fondrières et d'étangs, éventrée de borbiers, de flaques d'eau croupissante et de tourbières abandonnées. La région était peu salubre et déserte. Le silence y régnait, à peine troublé par le coassement des grenouilles et les cris de la faune aquatique. Cinquante ans d'efforts tenaces ont rendu méconnaissable la contrée du Grand-Marais. La correction des eaux du Jura a permis de rendre toutes ces terres à la culture et d'en faire l'exubérant jardin qu'on admire maintenant.

Bellechasse et ses occupants

Aujourd'hui, Bellechasse est destiné à l'exécution des peines privatives de liberté et des mesures prononcées en vertu du code pénal. Intégré dans le concordat latin sur la détention pénale des adultes, il accueille essentiellement des personnes détenues en régime ouvert ou semi-ouvert, en exécution de jugements prononcés par les autorités judiciaires des cantons romands et du Tessin. L'établissement reçoit également, au foyer La Sapinière, des personnes toxico-dépendantes aux opiacés.

L'histoire de Bellechasse comporte de multiples facettes, tant positives que négatives : extensions du site, création de nouveaux ateliers, évasions, suicides, grèves, visites diverses... Transformations et adaptations ont permis une occupation actuelle de 200 places de travail à Bellechasse et 100 sur le site jumelé de la Prison Centrale à Fribourg. Le nombre d'agents de détention, sans les postes administratifs, sociaux, médicaux, placement, formation, criminologie s'élève, à la Prison Centrale, à 34 équivalents plein-temps, y compris 4 agents de détention, cuisiniers et artisans ; à Bellechasse, à 106 équivalents plein-temps (EPT), y compris agents de détention, agriculteurs, artisans, etc. Agents de détention uniquement cellulaire : 38



Colonie alpestre et chalet de la Paluz (1913 m.).



Trois chalets propriétés de Bellechasse et, en 2000, visite du Club agricole du Grand Conseil aux chalets d'alpage de Bellechasse

Bellechasse, son domaine, ses ateliers et ses chalets

Avec plus de 700 ha - deuxième domaine de Suisse en surface, y compris les alpages - l'exploitation agricole constitue un élément clé du site. Elle englobe la production animale, végétale et maraîchère. Les personnes détenues qui ne peuvent pas travailler

dans l'agriculture sont occupées dans les ateliers en milieu fermé ou ouvert, selon leur profil. Liste d'ateliers de travail à Bellechasse : entretien intérieur, cuisine, menuiserie-bois, agriculture, étable, porcherie, boucherie, lingerie, maçonnerie, sanitaires, jardin, électricité, peinture, serrurerie, moulin, chevaux...

En plus du domaine du Grand-Marais, les Établissements de Bellechasse sont propriétaires de huit chalets avec 350 hectares de pâturages en Veveysse. Ce vaste complexe englobe huit alpages avec chalets exploités ensemble, sis à une altitude variant entre 946 et 1900 mètres. Ce sont Le Praz de la Chaux, La Pudze, le Chalet Incrotâ, La Chaux, Le Villard-Dessus, faisant partie de la commune de Châtel-St-Denis, Le Villard-Dessous, Mormotey et Trémattaz sur le territoire de la commune de Semsales. Le troupeau est réparti sur les différents échelons selon la saison.

Détenus aux alpages

Cf. « La Gruyère » du 25 juin 2009, interview de Philippe Tharin, directeur de Bellechasse de 2003 à 2012.

Des détenus montaient sporadiquement, accompagnés de gardiens, pour entretenir les alpages et donner un coup de main. Ils vivaient dans les chalets. Depuis vingt-neuf ans - soit depuis 1980 - à cause d'un problème, des détenus accompagnent des gardiens pour divers travaux d'entretien dans les alpages, mais ils rentrent le soir à Bellechasse.

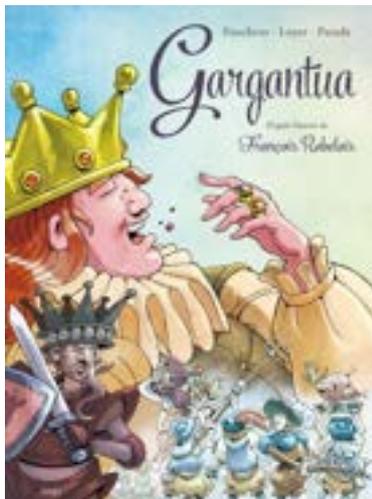
Consulter entre autres :

https://fr.wikipedia.org/wiki/Établissements_de_Bellechasse

<https://thata.ch/wordpress/wp-content/uploads/2016/05/bellechasse-1898-1948-fr.pdf>

« Les Établissements de Bellechasse 1898-1948, PDF »

Gargantua, patois – français



On yâdzo, din nouthron bi payi, vanglâvè on monchtramin grô l'omo k'irè a non Gargantua. L'avè ouna grôcha è pouta titha. Chè nari è chè j'oroyè iran kemin di grôchè è chonbrè kavèrnè. L'avè lè pi tan lârdzo è tan pèjan, k'akouèthrâvè totè lè dzà è ti lè tsalè rinkontrâ chu chon pachâdzo. Kan i chumiyivè, chè ronhyèmin, fajan a frebiyi la têra è lou rèfrenâyè kôjâvan prà chovin di lèvantsè dè pèrè. On dzoua ke chôrkèyivè pè le bala kotse dè Tsarmê, l'a j'ou l'invide d'alâ gugâ dè l'ôtra pâ di montanyè. Chin brontchi, d'ouna vayinta tsathanye, l'a pèrhyi lè rotsè chètsârdè di Gachtiyè po fére le pachâdzo ke l'è a non, «Lè Pouârtè dè Chavinyi». On ôtro kou, l'a tinprâ chè grô pi mônè din le lé d'Omèna. Le grô mangounèri l'a tan kontchi l'ivouè dè chi piti lé, ke chtiche l'è adi nê ou dzoua d'ora.

Dans le vieux temps, dans notre beau pays, rôdait un énorme et grand homme qui s'appelait Gargantua. Il avait une grosse et vilaine tête. Ses narines et ses oreilles étaient comme de grosses et sombres cavernes. Il avait les pieds si larges et si lourds qu'ils écrasaient toutes les forêts et tous les chalets rencontrés sur son passage. Quand il sommeillait, ses ronflements faisaient trembler la terre et leurs vibrations causaient souvent des avalanches de pierres. Un jour qu'il traînait ses galoches dans la belle région de Charmey, il eut envie d'aller guigner de l'autre côté des montagnes. Sans broncher, d'un vaillant coup de poing, il a percé les roches maigres et sèches des Gastlosen, pour faire le passage appelé «Les Portes de Savigny». Une autre fois, il a trempé ses grands pieds sales, dans le lac d'Omène. Le gros malpropre a tant sali ce petit lac que celui-ci est encore Noir aujourd'hui. (tiré de « Patois », Bernard Chaney, dans « La Gruyère »)

Comment lire le patois?

Beaucoup disent aimer lire le patois à haute voix pour mieux le comprendre. Certains ne savent pas trop où placer les accents. Rien n'est faux en patois, mais c'est vrai qu'aujourd'hui, il y a une orthographe un peu plus simple pour tout le monde. Une fois qu'on sait quelques bases, on peut déjà bien se débrouiller. Alors voilà ces bases :

Trois sortes de «a»: le «a» (le tsa - la fitha) (le chat – la fête) se prononce comme dans «véranda» en français. Le «à» (le chèlà - pourra) (le soleil – peureux) comme dans «grâce». Le «â» (amâ - l'âno) (aimer – l'âne) comme dans «or».

Quatre sortes de «e»: le «e» (la demindze - la vela) (dimanche – la ville) comme dans «chemin». Le «é» (le bré - galé) (le bras - joli) comme dans «café». Le «è» (l'èchkabi - tokelè) (l'escabeau - sot) comme dans «marais». Le «ê» (l'evê – le tsê) (l'hiver – le char) comme dans «chêne». On retrouve ces quatre sortes de «e» dans le mot «dèvêlené» (le soir).

Autrement, il y a aussi le «th» (la fitha - dèthorbâ) (la fête - déranger) qui se dit comme un «h aspiré» ou bien une sorte de «S» comme le «the» en anglais. Le « h » (la hyà - hyori) (la fleur/la crème - fleurir) un seul mot patois pour la fleur et la crème.

Il y a aussi le «o» (velâdzo - ora) (village - maintenant) comme dans «homme». Le «ô» (tsavô - kôkon) (cheval, quelqu'un) comme dans «marteau».

Et pour finir, quand il y a deux «n» à suivre après un «a» (la chenanna - Varvalanna) (la semaine - Varvalanna) on prononce «an + n». *Romain Pittet*

Deux illustres Fribourgeois, Frédéric Broillet et Vincent Gottofrey

Pourquoi mettre en parallèle ces deux célèbres Fribourgeois : Frédéric Broillet, architecte, 1861-1927, et Vincent Gottofrey, juge fédéral, 1862-1919 ? Nés à une année d'intervalle, leur curriculum vitae est exemplaire par leur riche carrière, précédée d'études élargies à des horizons dépassant les limites fribourgeoises.

Frédéric Broillet, à part le polytechnicum de Zurich où il a acquis sa formation d'architecte, a fréquenté les Beaux-Arts à Paris entre 1884 et 1886. Vincent Gottofrey a étudié au Collège St-Michel et à celui des Jésuites à Feldkirch, en Autriche. Il a étudié le droit à Fribourg, Paris et Berlin.



La Maison Gottofrey, donnée aux Dominicaines puis propriété de la famille Sauterel, le juge fédéral Vincent Gottofrey et, à droite, l'architecte Frédéric Broillet

Carrière de Frédéric Broillet

Frédéric Broillet, originaire de Belfaux, Ponthaux et Fribourg, est né en 1861 à Givisiez et il est décédé en 1927 à Lugano. Son diplôme d'architecte obtenu, il a travaillé à Zurich, St-Gall, Lucerne et Berne. Il a ensuite entrepris un voyage d'études en Italie, puis à Vienne et à Budapest. Durant les séjours successifs passés dans ces pays, il a fait une ample moisson d'idées et de modèles. Il a ouvert son propre bureau à Fribourg. Il s'est associé à Charles Wulffleff, diplômé et lauréat des Beaux-Arts de Paris. Ensemble, ils exécutent de nombreux travaux, les plus importants étant l'imprimerie St-Paul, le convict Albert-le-Grand, le pensionnat de la Chassotte, le convict Salesianum, le groupe de la Villa-St-Jean, l'église de Cugy, les villas du pensionnat Jeanne d'Arc, etc. (Certains de ces édifices ont été supprimés ou transformés.) Ils participent également à des concours d'architecture et obtiennent les premiers prix pour divers projets. En 1910, la construction subissant un fort ralentissement à Fribourg, Wulffleff va s'établir à Paris.

Frédéric Broillet s'associe, en 1922, à Augustin Genoud diplômé et lauréat de l'École des Beaux-Arts de Paris. Les deux architectes collaborent aux plans des ponts de Pérolles et de Zaehringen ; ils établissent ceux des bains de la Mottaz, de l'église de Tavel, de l'institut de Pensier, du temple allemand de Morat... Dans les concours, Broillet et Genoud obtiennent des premiers prix pour leurs projets de l'église de Semsales, de l'école de Guin et pour l'agrandissement de l'église de Bulle.

Frédéric Broillet dirige, avec la collaboration de son ami le professeur Albert Naef, président de la Commission fédérale des monuments historiques, la restauration de l'église et du cloître d'Hauterive, des châteaux de Surpierre et de Vaulruz. Broillet faisait partie du comité central

de la Société suisse des ingénieurs et des architectes. Il était membre - entre autres - de la Commission fédérale des monuments historiques, de la Commission technique de la restauration de la cathédrale de Lausanne, de la Commission cantonale du feu, de la Commission de surveillance du Technicum. « *La Liberté* », 1^{er} avril 1927, NEF 1928

Carrière de Vincent Gottofrey

Son père était le docteur Casimir Gottofrey, à Échallens, qui fut l'un des médecins les plus populaires qu'ait connus le Gros de Vaud entre 1852 et 1876. Né en 1862 à Estavayer-le-Lac où existe encore aujourd'hui la maison appelée la maison Gottofrey, Vincent Gottofrey a suivi les cours de droit de l'Université de Fribourg. Il les a complétés à Paris, puis à Berlin pendant six semestres. En 1887, il s'est retrouvé à Fribourg où il n'a pas tardé à appartenir au corps enseignant de l'Université, en qualité de professeur de droit. Son enseignement a rapidement été apprécié par les élèves de plus en plus nombreux qui assistaient à ses cours.

Nommé en 1888 juge cantonal, à plusieurs reprises président de ce tribunal, il a aussi représenté le district de la Broye au Grand Conseil. En 1898, il est devenu conseiller national. Il a joué à Berne un rôle important dans la Commission pour le Code civil suisse. Eugen Huber - chargé par le Conseil fédéral d'élaborer un avant-projet de Code civil - a qualifié Vincent Gottofrey de collaborateur précieux.

Sa situation comme juriste, professeur et magistrat était telle et l'estime dont on l'entourait à Fribourg était si grande qu'il a beaucoup hésité avant d'accepter la charge de juge fédéral. Dans la carrière militaire, Gottofrey a débuté comme lieutenant d'artillerie. Capitaine, il est entré plus tard à l'État major général, qu'il a quitté avec le grade de major. Il a rejoint l'infanterie où il a commandé le bataillon 14. Il est passé en landwehr avec le grade de lieutenant-colonel dès 1902. Il était au nombre des officiers chargés par le Conseil fédéral d'accompagner Guillaume II - dernier empereur allemand - en visite en Suisse. Extrait de « L'Ami du peuple valaisan » du 6 mai 1893 : “- « Une affluence énorme d'étrangers et de Suisses s'est rencontrée à Lucerne le 2 mai pour assister à la réception du plus puissant souverain de la Triple-Alliance par le plus paisible et le plus républicain de tous les peuples. (...) Les délégués du Conseil fédéral, avec les officiers qui les accompagnaient, le général Herzog, le colonel Feiss, le capitaine d'État major général Gottofrey, se trouvaient sur le quai, avec quatre huissiers en manteau.”- »

Vincent Gottofrey était un causeur captivant, d'une courtoisie et d'une amabilité reconnues. Il possédait le talent de se mettre à la portée de son interlocuteur. NEF 1920

Homage à Gérard Clerc (1917-1977), ancien syndic de Romont

J'ai connu Gérard Clerc... de loin, lorsque j'étais au Pensionnat-St Charles à Romont, entre 1945 et 1947. En promenade, lorsqu'il y avait un match de football, on s'arrêtait au bord de la grand-route à partir de laquelle on voyait le terrain de foot. Le FC Romont comptait Gérard Clerc parmi ses bons joueurs. Sa fille Alexandra vient de me préciser - 50 ans plus tard ! - que son papa était ailier gauche et qu'il pouvait jouer des deux pieds... Notre surveillant, le

chanoine Jean Vermot, lui-même passionné de foot, nous recommandait de regarder jouer le « grand Clerc » !

Bref curriculum

Originaire de Rossens, Gérard Clerc est né le 14 avril 1917 à Lugnorre (Vully) où son père était laitier-fromager. Il a suivi ses classes primaires et secondaires à Romont et il a obtenu son baccalauréat au collège Saint-Michel. Licencié en droit de l'Université de Fribourg, il a complété sa formation à Saint-Gall, à l'École des hautes études commerciales. Greffier du tribunal de la Glâne, il a repris en 1951 l'étude notariale de M^e Théodore Ayer, élu conseiller d'État. À l'armée, il a acquis le grade de capitaine. Gérard Clerc, en notaire intègre et intelligent, s'est montré compétent et expéditif. Devenu conseiller communal en 1954, il était nommé syndic en 1956. Administrateur efficace et respecté durant 20 ans, à son décès subit, les Romontois ont été atterrés.

Son décès

Gérard Clerc est décédé subitement alors qu'il effectuait une course en montagne dans le massif du Grand Muveran. Il s'était rendu en compagnie de son épouse à Plan- Névé, au-dessus de Bex. Son intention était de monter jusqu'à la cabane du même nom, à un peu plus de 2000 mètres d'altitude. La montée nécessite certes un bon équipement, mais n'exige aucun exercice de varappe. Pour Gérard Clerc, passionné de montagne, cette excursion aurait pu être une simple promenade. Mais soudain, au moment où il s'apprêtait à gravir le dernier raidillon, soit à environ une centaine de mètres en dessous de la cabane, il s'est affaissé sur le chemin à la suite d'un malaise cardiaque. Immédiatement, les secours ont été organisés et un médecin qui se trouvait à la cabane a été appelé sur les lieux. Il n'a pu que constater le décès, qui fut presque instantané. Un hélicoptère d'Air-Glacières piloté par Fernand Martignoni, pilote professionnel, s'est rendu à la cabane de Plan-Névé pour transporter le corps à l'Hôpital de Bex.

Les louanges de la presse

La presse a abondamment commenté le décès subit du syndic de Romont. Dans « La Liberté » du 28 juillet, le professeur Louis Page relève que « la population toute entière, nous l'avons profondément ressenti, était consciente de perdre son guide, son conseiller, un bienfaiteur de la cité dans la pleine acception du terme. » Gérard Clerc était le papa de quatre enfants, deux fils et deux filles.

Louis Page et Pierre Dreyer dans « La Liberté », François Pharisa dans « La « Gruyère » et divers journalistes dans des journaux romands ont relevé les mérites de Gérard Clerc.

Dans son exercice de la syndiculture, il était au courant de tout et voulait tout savoir. Et il lui fallait avoir le dernier mot. L'homme, à la stature imposante, n'aimait pas les contradictions, mais il savait où il allait. Les soirs de Conseil général, avant la séance, il allait et venait sur les remparts, tournant et retournant dans sa tête les points délicats des dossiers chauds du moment. Le chemin de ronde avant la joute politique... Romont vivait dans une atmosphère de contestation incroyable. « Il y a mis de l'ordre », témoigne un citoyen dans le livre de François Raemy, « Balade à Romont ». Son ambition était de développer, sur le plan économique, une cité qui végétait sur sa colline. Par une adroite politique d'acquisition de terrains, il a réussi à amener plusieurs industries. Sa perspicacité, sa ténacité et son réalisme

ont eu d'heureuses conséquences. Entre autres, à l'actif du syndic Clerc, la dynamisation de la zone industrielle de la Maillarde dans les années 1970 ; Tetra Pak, c'est en bonne partie grâce à lui. Il a en outre lancé les premières démarches pour la future zone En Raboud, au sud de la commune, à environ 2 km du centre-ville. Propos du conseiller d'État Pierre Dreyer : « Au cours des très nombreuses tractations qui ont jalonné le développement industriel de Romont, j'ai pu apprécier le sens du dévouement de Gérard Clerc à la chose publique et en particulier à la prospérité de sa commune. Les affaires communales passaient toujours avant les siennes, sans jamais qu'il ne recherche une quelconque popularité. Un tel désintéressement forçait l'admiration. »

**Le syndic Gérard Clerc lors de
l'inauguration de l'école de Romont en
1962**



Le 3 octobre 1980, les autorités romontoises débaptisent l'avenue de la Gare, qui descend la colline du bâtiment de la Banque cantonale à la gare, en faveur de Gérard Clerc, syndic de Romont de 1958 à 1977. (Chloé Lambert)



« La Liberté » du 28 juillet 1977 ; « La Liberté » du 25 juillet 1977 ; « La Gruyère » du 11 août 2018 ; « La Gruyère » du 26 juillet 1977 ; souvenirs personnels, contact avec Alexandra, fille de Gérard Clerc

Dèvan Karêma

A tsô-pou, no j'arouvin dyora a Kametran, n'in d'a ke dyon Kamintran. Van-the povê fithâ kemin dè kothema? Kan no j'iran dzouno, irè pâ rin dè fithâ, dè chè dèdjijâ è dè fére di fâchè. Le delon dè Kametran, din lè j'an thinkanta, no j'avan l'achinbyâye di Tsêrdziniolè, chin irè nouthra fitha a no, lè tyin bon chovinyi. Lè fameujè vèyè dè «Kâfé-nê» dourâvan grantin è farmo bin! No profitâvan dè danhyi onko kotyè j'àrè dèvan le Demikro di Hyindrè. Fô bin dre ke in Karêma... irè pâ-mé tyachon dè chè dèmorâ. Din le to viyo tin, mè l'é pâ konyu chin, ma ma dona no kontâvè ke medjivan rin dè tsê, to le tin dè Karêma. È pu, pâ rintyè la tsê, fayi fére

pènetinthe dè prà dè tsoujè. Rin medji dè bonbenichè, pâ tru tsantâ, rin dè fithè, è, hou ke chè maryâvan din le tin dè Karêma... irè pachke l'avant fithâ Pâtyè dèvan lè Ramô!

Mimamin lè dzin maryâ dèvechan pâ «fére lou dèvé», moujâdè on bokon. L'i avè ouna viyè fèmala ke markâvè chu on karnè kan lè dzin chè maryâvan. Kan le premi piti viyè ou mondo... i kontâvè du vouéro dè tin irè j'ou kemandâ! To chin bayivè a batayi pê le velâdzo. Pâ-mé fôta dè gajèta, avu cht'ache.

Adon, ou dzoua d'ora, no puyin bin no dre , ke le «bon viyo tin» irè pâ tan bon tyè chin.

Avant Carême

Peu à peu, nous arrivons bientôt à Carnaval. Allons-nous pouvoir fêter comme d'habitude? Quand nous étions jeunes, ce n'était pas rien, de fêter, de se déguiser et de faire des farces. Le lundi de Carnaval chez nous, nous avons l'assemblée des Tsêrdziniolè, c'était notre fête à nous, quels bons souvenirs. Les fameuses veillées de café-noir duraient longtemps et fort bien. Nous profitons de danser encore quelques heures avant le Mercredi des Cendres.

Il faut bien dire que, en Carême, il n'était plus question de s'amuser. Dans le tout vieux temps, moi je n'ai pas connu ça mais ma mère nous racontait que l'on ne mangeait pas de viande tout le temps de Carême. Et pas seulement la viande, il fallait faire pénitence de bien des choses: ne pas manger de bonbons, pas trop chanter, pas de fêtes, et, ceux qui se mariaient pendant le temps de Carême... c'était parce qu'ils avaient « fêté Pâques avant les Rameaux » !

Même les époux ne devaient pas « faire leur devoir », pensez donc ! Il y avait une vieille femme qui notait sur un carnet la date où les gens se mariaient. Quand le premier petit venait au monde, elle comptait depuis quand il avait été « commandé » ! Tout cela faisait parler dans le village. Plus besoin de journal avec elle.

Aujourd'hui, nous pouvons bien nous dire que le « bon vieux temps » n'était pas si bon !

Anne Marie Yerly

Henri Guillemin (1903-1992)

Combien de mensonges véhiculés par l'histoire officielle et scolaire ont été abattus à bon droit



par sa verve et ses citations qui faisaient mouche ! Son influence était d'autant plus grande à Fribourg, même auprès du clergé, qu'on le savait catholique pratiquant. Mais quand il se présenta pour occuper la chaire de littérature française à l'Université de Fribourg, le petit Python (José) l'a rembarré. Pensez donc ! » *Denis Clerc, dans « Les lacets rouges », Editions la Sarine, 2007*

Parmi les innombrables prises de position de Guillemin, catholique avant-gardiste, en voici une tirée de « L'affaire Jésus », *Livre de Poche* 1984, à la page 127 : « Et que penser de ces défilés dans les cérémonies vaticanes, ce carnaval de chapeaux pointus, ces parades burlesques considérées sans doute

comme opportunes pour l'hypnose des simples ; spectacles devant lesquels le chrétien sincère hésite entre la gêne, la tristesse, la colère et l'humour ? » Photo : Les Amis d'Henri Guillemin <https://henriguillemin.org/bio/>

De Bellelay à Romont

Bellelay est situé au Jura bernois, dans la commune de Saicourt. Un coin de pays rendu célèbre par une abbaye de chanoines réguliers de l'ordre de Prémontré, fondée vers 1140. Modeste pendant les premiers siècles, Bellelay a pris peu à peu de l'importance. Au XVIII^e siècle, le couvent s'est enrichi de nouveaux bâtiments. Suite à des incendies et dégâts, l'abbatiale a été reconstruite au XVIII^e siècle dans le style baroque par l'architecte Franz Beer et a connu dès lors son âge d'or. Elle est aujourd'hui un haut lieu de culture. Elle accueille chaque année plusieurs expositions d'art contemporain et des concerts d'orgue. Au XIX^e siècle, la reconstruction de ses orgues anciennes a conféré aux concerts un rayonnement particulier.



Collège, puis hôpital psychiatrique

Dès 1772, un collège nouvellement créé a pris rapidement de l'importance. En 1779, il comptait soixante-deux élèves, qui venaient surtout des cantons suisses catholiques et d'Alsace. En 1782, il a fallu construire un nouveau bâtiment pour le pensionnat. En 1797, le collège était fréquenté par plus de cent élèves. Cette année-là, l'abbaye a été occupée par les troupes françaises. Elles ont sécularisé le monastère et le collège a été supprimé. En 1899, les bâtiments conventuels ont été transformés en hôpital psychiatrique. Celui-ci a duré jusqu'en 2023. Les malades de Bellelay ont été accueillis à Moutier dont l'hôpital avait été transformé et agrandi pour devenir un pôle de santé mentale.

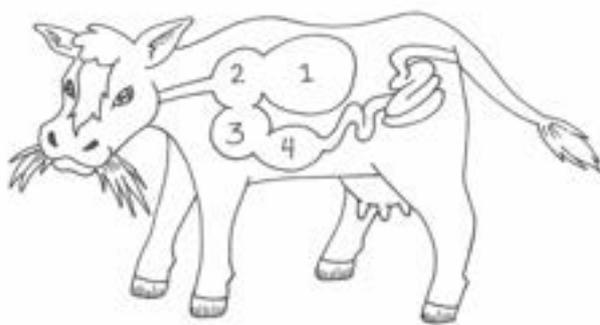
Père Nicolas Lhoste, de Bellelay à Cugy puis à Romont

En 1797, l'abbaye de Bellelay ayant été occupée par les troupes françaises, le monastère a été sécularisé. Le Père Nicolas Lhoste, prêtre prémontré, doit s'en aller comme ses confrères. Il passe un certain temps à l'abbaye de Schussenried (Bade-Wurtemberg), avant d'être curé de la paroisse jurassienne de Genevez. En 1801 déjà, le Père Nicolas ouvre à Cugy une école de langues - un pensionnat - qui compte d'emblée une quarantaine d'élèves. Le collège de Cugy rencontre de graves difficultés qui rendent éphémère son existence. Le Père Lhoste s'établit alors à Romont. Il exerce tout d'abord les fonctions d'organiste et de maître de latin pour la jeunesse. On lui demande d'enseigner aussi les belles-lettres. Un arrangement définitif est établi entre la commune et l'abbé Lhoste. Il devient membre du clergé de Romont dès 1803, chanoine et responsable de l'École latine - située en dessus des classes primaires -, devancière de l'école secondaire créée en 1859 et du pensionnat Saint-Charles ouvert en 1884. L'enseignement humaniste du chanoine Lhoste fait merveille. On reconnaît ses mérites et il est nommé bourgeois de Romont en 1809. Plusieurs de ses nombreux élèves s'illustreront dans les rangs du clergé ou de la magistrature. Après 60 ans de vie religieuse, le chanoine Lhoste meurt à Romont le 13 novembre 1849. Miné par le travail et les infirmités, il avait déjà dû abandonner l'enseignement en 1845.

Mais l'activité du chanoine Lhoste ne s'est pas limitée pas aux seules questions pédagogiques. On lui a confié la tâche de remettre en ordre les archives communales. Un travail long et patient qui a exigé nombre d'années d'efforts persévérants. Grâce à lui, les documents ont été classés, les registres d'une lecture difficile traduits en écriture courante, les protocoles annotés et les tiroirs numérotés.

Neuchâtel et la coutume des tripes

Neuchâtel n'a pas attendu la Révolution de 1848 pour manger des tripes. Le canton s'en délecte depuis la nuit des temps. Il ne s'agit pas des intestins, comme le prétendent certains, mais de l'estomac de la vache. Celle-ci a quatre estomacs pour bien digérer la nourriture. Après avoir été broutée, à peine mastiquée, puis avalée, la bouchée d'herbes se rend dans le



1^{er} estomac, appelé la panse, qui brasse la nourriture pendant 24 à 48 h. Le mélange est ensuite envoyé dans le 2^e estomac, le bonnet, qui l'essore et le transforme en petites boulettes. Ces boulettes remontent jusqu'à la bouche de la vache qui les mâche à nouveau longuement. Lorsqu'elle est ravalée, l'herbe prédigérée passe dans le 3^e estomac, le feuillet, qui poursuit la fermentation. Enfin, elle se retrouve dans le

4^e estomac, la caillette, qui digère le tout avant de l'envoyer dans les intestins. Mais la caillette ne fait pas partie de la composition des tripes. Elle est dédaignée car elle contient des acides totalement indigestes.

La consommation des tripes nécessite une longue et minutieuse préparation. Avant de les assaisonner et de les apprêter, on doit les laver, les froter, les gratter dans un océan d'eau bouillante. Taillées en morceaux, elles sont ensuite bouillies et cuites pendant plusieurs heures.

Depuis des temps immémoriaux, ce mets est intimement associé à la boucherie domestique neuchâteloise. Si le cochon est le roi de cette cérémonie privée, fournissant jambons et côtelettes, les familles paysannes aisées ont l'habitude de « bouchoyer » en même temps une génisse ou une vache mauvaise laitière. Les parties nobles du ruminant sont salées et fumées pour confectionner le bœuf salé - la bovine dans le canton de Fribourg - tandis que les bas morceaux, panse, tête, pieds et fressure, servent à fabriquer des saucisses avec le boyau du porc. (La fressure est l'ensemble des gros viscères d'un animal, cœur, foie, rate, poumons.) Le « bouchoyage » domestique constitue une véritable fête de famille à laquelle est convoqué le voisinage venu donner un coup de main pour sortir le cochon du « boiton » et la vache de l'étable et confectionner la pâte à saucisse. La journée se termine par un repas de boudin, de saucisses grillées et de tripes.

Extrait d'un article de « Passé Simple », février 2023, intitulé « Rituel alimentaire », signé Michel Schlup

Kappel, guerres de religion entre Suisses...

Peu après la Réforme, deux expéditions militaires dites guerres de Kappel - d'après Kappel am Albis - ont opposé les villes protestantes, en particulier Zurich et Berne, aux cinq cantons de la Suisse centrale restés fidèles à l'ancienne foi, soit Lucerne, Uri, Schwytz, Unterwald et Zoug. Lors de la première campagne, en 1529, la diplomatie a permis d'éviter l'affrontement.

Le bourgmestre de Strasbourg, Jean-Jacques Sturmen, qui était l'un des arbitres désigné pour régler le conflit, se serait écrié, à la vue des deux bataillons armés siégeant devant Kappel : « Vous autres Confédérés, vous êtes bien de drôles de comparses. » Car, dans la guerre de religions qui sévissait entre protestants zurichois et catholiques de la Suisse centrale, ce n'était pas le sang, mais le lait qui coulait... Un soldat de Suisse centrale a placé une seille de lait à cheval sur la frontière. Un Zurichois y a jeté quelques morceaux de pain et, bientôt, amis et ennemis ont dégusté paisiblement la soupe au lait. Comme les Confédérés ont préféré la cuillère à la hallebarde, on a conclu la paix de Kappel...

Dès le début de l'année 1531, Zurich a invité les cinq cantons à autoriser le culte protestant sur leur territoire. Cette exigence a été perçue par les catholiques comme une atteinte à leur indépendance et elle a été rejetée. Zurich a fait pression sur son allié bernois pour qu'il intervienne militairement avec lui. Berne a refusé, mais les deux villes ont décrété un embargo alimentaire contre les cinq cantons catholiques : elles ont empêché l'approvisionnement en grains et en sel.

La seconde guerre

Au mois d'octobre 1531, les cinq cantons de Suisse centrale, qui souffraient de plus en plus de l'embargo sur les vivres, ont décidé de passer à l'offensive. Ils ont déclenché une seconde

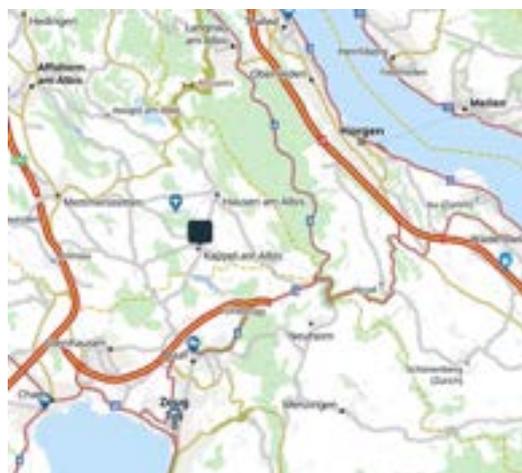
guerre. Leur armée principale s'est déployée à la frontière zougnoise près de Kappel. Les troupes de Zurich ont été mobilisées beaucoup trop tard. Au milieu de la journée du 11 octobre 1531, environ 200 Zurichoïses se sont trouvés seuls face à quelque 7000 soldats des cinq cantons. Le gros des effectifs de Zurich n'est arrivé que dans le courant de l'après-midi. L'attaque lancée à 16 heures par les cantons catholiques s'est achevée par la fuite de l'armée ennemie, prise de panique après une brève résistance. Au nombre des quelque 500 Zurichoïses tués se trouvait le réformateur Zwingli, qui avait accompagné la bannière comme aumônier militaire. Retrouvé mort, on l'a brûlé comme hérétique.

La mort d'Ulrich Zwingli lors de cet affrontement a été considérée comme un revers de plus pour la Réforme. Il a fallu attendre 1848 et la fondation de l'État fédéral pour voir se résoudre le conflit entre les deux confessions au sein de la Confédération.

<https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/008903/2009-11-12/>

<https://blog.nationalmuseum.ch/fr/2019/06/la-premiere-paix-nationale/>

https://fr.wikipedia.org/wiki/Guerres_de_Kappel



Situation de Kappel

Décès tragique d'un brillant médecin

Le nom d'André Girardin a évoqué des souvenirs. Alors que j'étais étudiant au pensionnat Saint-Charles à Romont, la nouvelle du décès tragique du Dr Girardin a profondément ému tous les Romontois en mai 1947. Capitaine médecin, il accomplissait un cours de répétition lorsqu'une balle partie par mégarde d'un pistolet que l'on graissait lui donna la mort. Ses funérailles ont eu lieu à Romont le 12 mai 1947. Âgé de 37 ans, il était le papa de quatre jeunes enfants, Danielle, Bruno, Benoît et Manuel. L'épouse du Dr Girardin se prénomme Eliane. Elle était la fille du conseiller d'État Romain Chatton (1876-1941), directeur cantonal des Finances fribourgeoises de 1919 à son décès en 1941. Un article lui a été consacré dans « Avryzoom » car il était originaire de Romont et d'Avry-sur-Matran.

Les témoignages journalistiques

Le Dr Girardin était Jurassien. « Le Franc-Montagnard » du 10 mai 1947 évoque son décès tragique. « Enfant de Saignelégier, établi médecin à Romont, il a été tué accidentellement par une balle partie d'un pistolet qu'on regraissait à l'occasion d'une inspection d'armes à Oron-le-Château. Le défunt était le fils d'Arthur Girardin, ancien directeur de la succursale de la Banque Populaire, à Saignelégier. André Girardin a fait toutes ses classes dans nos écoles et il était un jeune homme doué d'une belle intelligence. Un brillant avenir lui était assuré. Il s'en est allé à l'âge de 37 ans, laissant dans la douleur une tendre épouse et quatre enfants. »



L'hôpital de Billens tel que l'a connu le Dr Girardin

« Le Franc-Montagnard » du 20 juin 1947 a reproduit un article publié par le Dr Fasel de Romont, dans la « Feuille fribourgeoise ». Extrait reconstitué :

Le Dr André Girardin est né le 24 avril 1910 à Saignelégier. Après ses classes primaires suivies dans cette localité, il a fréquenté le gymnase à Porrentruy. Ses études universitaires à Berne

l'ont conduit au titre de médecin-chirurgien en 1934 déjà : un record ! Partout, durant ses études, il a fait preuve d'une intelligence supérieure, récompensée par de brillants résultats. Sa thèse de doctorat a été obtenue à Berne.

Stages dans les Services de chirurgie, puis chirurgien-chef à Billens

Sa spécialisation en chirurgie a exigé un stage de six mois à Fribourg, à la clinique du Dr Gustave Clément (décédé en 1940), de six mois à l'Hôpital Pourtalès à Neuchâtel. Il est ensuite parti à Lyon, à l'Hôtel-Dieu où il est resté une année. A l'Hôpital cantonal de Fribourg, en chirurgie, il a apporté le témoignage d'une formation constamment perfectionnée.

Formé chirurgicalement et médicalement, il a repris en 1938 le poste de chirurgien-chef à l'Hôpital de Billens. Il a opéré beaucoup, et bien. Nombreux sont les malades qui ont bénéficié de ses soins éclairés et dévoués. Le Dr Fasel a vécu à ses côtés pendant près de neuf ans. Il a pu apprécier son dévouement jamais en défaut. Le Dr Girardin répondait à tous les appels de jour et de nuit. Ses patients appréciaient la douceur de son caractère et son calme souriant.

« La Liberté », ses rédacteurs en chef ; Mamert Soussens

Les rédacteurs en chef de « La Liberté » sont successivement :

Mamert Soussens, 1871-1903

Pie Philipona, 1903

Émile Bise, 1904-1906

Jean Quartenoud, 1906-1938

Albert Dessonnaz, 1938-1945

Roger Pochon, 1951-1970

François Gross, 1970-1990

José Ribeaud, 1990-1996

Roger de Diesbach, 1996-2004

Louis Ruffieux, 2004-2015

Serge Gumy, 2015-2021

François Mauron, dès 2022

Mamert Soussens retient notre attention. C'est un Français, né en 1837 à Puycasquier, dans le Gers, en Gascogne. Le jeune homme avait fait d'excellentes études classiques en vue de devenir prêtre. Il a changé d'orientation. Il est arrivé à Romont, soutenu par le chanoine romontois Nicolet. Il devait faire la connaissance de Catherine Hortense Marilley, de Remaufens, qu'il a épousée et dont il eut quatre enfants. Il est tout d'abord rédacteur de « L'Ami du Peuple ». Le 7 novembre 1863 paraît à Romont le premier numéro de ce journal. Des membres du clergé avaient pris l'initiative de cette création. Le rédacteur idéal était enfin trouvé en la personne de Mamert Soussens. Doctrine, science, style, tout était réuni dans la même tête !



Le 17 octobre 1869, la famille Soussens vient s'établir à Fribourg avec les presses de « L'Ami du Peuple ». En 1871, sous l'impulsion du bouillant chanoine Schorderet, c'est la création de

« La Liberté » dont Mamert Soussens devient le premier rédacteur en chef. Il consacra toute sa vie à l'œuvre nouvelle et à l'apostolat par la presse. En 1873, il est reçu avec ses enfants bourgeois de la commune de sa femme : Remaufens. Il devient ainsi citoyen fribourgeois et suisse. Député, il fut en plus inspecteur des écoles secondaires du canton. Mamert Soussens s'est montré un lutteur infatigable et redouté de ses adversaires pour sa plume acérée, tout au long de la crise religieuse qui a secoué l'Europe à la fin du XIX^e siècle. Il devait s'éteindre à Fribourg le 18 octobre 1903, après avoir apporté par ses écrits et son action politique une contribution importante, notamment à la fondation de cette Université catholique qui manquait à la Suisse.

La bride sur le cou



Mais le rabâchage est la répétition inutile, fastidieuse comme un piétinement sur place. Il ne faut pas imposer à tous ce qui n'est nécessaire qu'à quelques-uns. Le bon maître est moins celui qui forme, qui dresse de brillants poulains pour la course des examens, que celui qui entretient dans l'esprit de ses élèves un tel goût de l'étude et de la culture qu'il survivra au temps de la scolarité obligatoire.

Rossinante n'était pas un destrier superbe. Mais cette rosse efflanquée n'aurait pas conduit si loin son chevalier si celui-ci ne lui avait pas laissé souvent la bride sur le cou. *Léon Barbey, professeur de pédagogie. Extrait de « La Liberté » 7 mars 1964*

Illustration : Don Quichotte et Rossinante, Honoré Daumier (vers 1868)

(Rossinante est le cheval de Don Quichotte, dans le roman « Don Quichotte » de Cervantès)

L'école de jadis et ses modes d'enseignement

Le mode mutuel, importé du Royaume-Uni vers 1815, est une méthode qui s'adresse à de gros effectifs d'élèves, de 100 à 150 en principe, divisés en petits groupes qui étudient séparément sous la houlette de moniteurs, des élèves plus âgés ou plus avancés. Le maître n'enseigne pas lui-même, sauf parfois aux moniteurs. Il a la responsabilité de la conception et de la conduite de l'enseignement qu'il règle à coups de sifflet depuis son bureau. Réputée efficace et économique, la méthode aurait eu l'avantage de familiariser les enfants du peuple avec une approche de l'autorité fondée sur la compétence, assortie de promotions justifiées par le seul mérite. Le conflit avec le modèle des frères des écoles chrétiennes, dit simultané, soit la classe telle qu'elle s'imposera par la suite, deviendra inévitable.

Notons que l'unanimité a condamné le vieux mode individuel, où le maître seul avec tous les élèves du village, les fait venir chacun à leur tour auprès de lui quelques minutes, les abandonnant le reste du temps à l'inactivité, au bavardage et au chahut.

<http://amicalenormalienne88.blogspot.com/p/les-premieres-annees-de-lecole-normale.html>



*Illustration représentant la méthode « école mutuelle »,
Bell-Lancaster (par P.C. Klæstrup, avant 1882)*

Le Père Girard

Comme Pestalozzi, le Père Girard consacre aussi sa vie aux déshérités de l'instruction. À 39 ans, en 1804, il devient directeur de l'école primaire française de la ville de Fribourg. Il y accueille les garçons de toutes religions et de toutes conditions. Son école connaît un vif essor : en 1805, elle compte 203 élèves et quelque 40 à 60 enfants par classe. Dans ces conditions, la découverte de l'enseignement mutuel est une révélation pour le Père Girard qui manque de maîtres et de ressources. Il s'agit en quelque sorte d'une pédagogie du pauvre qui a l'avantage d'alphabétiser et d'instruire un grand nombre d'enfants à moindres frais.

Cette manière de faire était celle que pratiquait le pasteur André Bell (1753-1832) à Madras, en Inde, alors qu'il dirigeait l'orphelinat militaire de cette ville. Revenu en Angleterre en 1797, Bell publie deux ouvrages sur son expérience.

Le Père Girard applique cette méthode à Fribourg dès 1816. Il l'adapte à ses exigences, l'affine et lui insuffle sa propre sensibilité. Son système acquiert une telle renommée que les visiteurs affluent d'Europe, de Russie et des Amériques. Le Dr Bell lui-même vient à Fribourg en 1819 et se déclare conquis. Girard, accusé de libéralisme, assiste à l'abandon progressif du mode mutuel. *Tiré de J.M. Barras, Notice sur le Père Girard*

L'enseignement simultané

Jean-Baptiste de La Salle (1651-1719), fondateur des Frères des écoles chrétiennes, a inventé l'école pour tous, ou l'enseignement simultané. Dans les écoles que dirigent les Frères, l'enseignement est dispensé en français et non en latin. À la pédagogie individuelle en usage jusqu'à cette époque, Jean-Baptiste de La Salle préfère l'enseignement simultané prodigué à un groupe d'élèves réunis dans une même salle. Le Frère enseignant est secondé dans sa tâche par des moniteurs, choisis parmi les élèves les plus avancés dans l'étude du programme. Le principe du regroupement des élèves par niveau est introduit, ce qui annonce déjà la distinction des trois cours, élémentaire, moyen et supérieur.

Se souvenir : Missak Manouchian

Hommages très émouvants à la télévision française et à la radio rendus à Missak Manouchian et à sa femme Mélinée. Ils ont été solennellement introduits au Panthéon ce 21 février 2024, quatre-vingts ans jour pour jour après l'exécution de Missak, grand résistant aux nazis et poète.



Né le 1^{er} septembre 1906, survivant du génocide arménien de 1915 et formé au métier de menuisier, Missak Manouchian se réfugie en septembre 1924 en France, devenant « Français de préférence ». Il s'engage à la suite de la crise du 6 février 1934 dans le mouvement antifasciste qu'anime le Parti communiste français. Il monte à Paris, la Ville lumière qui le fait rêver. Il exerce plusieurs métiers : ouvrier chez Citroën, ficeleur de paquets, laveur de voiture, modèle pour peintres... tout en fréquentant, dès qu'il peut, les bancs de la Sorbonne, la célèbre université parisienne, ou la bibliothèque Sainte-Geneviève. Attiré par l'écriture depuis ses 12 ans, il devient aussi poète. En 1924-1925, il compose un poème intitulé « Vers la France ». Il demandera à deux reprises la nationalité française, qui lui sera à chaque fois refusée.

Militant communiste

Il fréquente des communistes dès 1931 et s'engage au Parti communiste français en 1934, pour défendre plus de justice sociale et lutter contre l'extrême droite. Il rejoint la même année la section française du Comité de secours pour l'Arménie, une organisation communiste qui fédérait les immigrés arméniens et l'Arménie soviétique. C'est lors d'un gala de ce Comité, en 1934, qu'il rencontre Mélinée Assadourian, orpheline arménienne comme lui, qu'il épousera deux ans plus tard.

Après le début de la Seconde Guerre mondiale, en 1939, il est emprisonné un temps pour ses activités de militant communiste. Lorsqu'il est libéré, il continue à militer clandestinement après 1940, sous l'Occupation, distribuant des tracts antinazis. Début 1943, il rejoint la résistance communiste armée au sein du groupe des FTP-MOI (Francs-tireurs et partisans-Main d'œuvre immigrée). Ce groupe participe à des opérations de sabotage, de déraillements et d'attaques de soldats nazis. Le 28 septembre 1943, ils fusillent un général SS à Paris. Arrêté, torturé, Missak Manouchian est fusillé par l'armée allemande avec 22 autres résistants le 21 février 1944 au Mont Valérien. Les fusillés du Mont-Valérien sont plus d'un millier d'otages et de résistants abattus par l'occupant allemand dans la forteresse du Mont Valérien lors de la Seconde Guerre mondiale.

L'affiche rouge

Placardée à 15 000 exemplaires sur les murs de Paris et ailleurs en France, cette affiche fait partie d'une vaste campagne de propagande orchestrée par les Allemands pour couvrir un procès retentissant : celui de vingt-trois communistes du groupe Manouchian. « L'Affiche rouge » vise à décrédibiliser la Résistance en l'assimilant à une bande de hors-la-loi étrangers. Mais elle provoque l'effet contraire, les accusés suscitant plutôt la sympathie et la compassion de la population. Tous sont condamnés à mort. Les vingt-deux hommes sont fusillés au mont Valérien le 21 février. Olga Bancic, la seule femme du groupe, sera décapitée à Stuttgart le 10 mai.

https://fr.wikipedia.org/wiki/Missak_Manouchian

<https://enseignants.lumni.fr/.../car-toute-vie-est-un...>

Leysin et l'héliothérapie

Avant le Dr Auguste Rollier, on montrait de pauvres êtres émaciés, rongés de plaies suppurantes. L'artisan du renouveau - l'héliothérapie, cure par le soleil - était un jeune homme modeste qui, sans bruit, introduisait une révolution. Plus de plâtres, plus d'interventions chirurgicales. Les malades, en tenue légère, prennent des bains de soleil sur de grandes galeries où on transporte les lits. L'exposition est progressive, elle commence par les membres inférieurs pour s'étendre ensuite à l'ensemble du corps. Après deux ou trois semaines d'acclimatation progressive, la cure peut durer deux heures par jour.

Dès 1903, Auguste Rollier ouvre une modeste clinique, Le Chalet, où il peut mettre en pratique ses théories sur l'héliothérapie. Le succès ne se fait pas attendre. Il inaugure une nouvelle clinique en 1909, Les Frênes, suivie de Miremont en 1914. En pleine guerre mondiale, en 1915, il ouvre la Clinique militaire suisse dans laquelle il inaugure sa « cure de travail ». Leysin accueille plusieurs milliers d'internés tuberculeux français, belges et anglais. Le Dr Rollier pense au moral des personnes soignées. L'oisiveté forcée induite par le long séjour en sanatorium lui paraît préjudiciable à l'équilibre psychologique. Fils de pasteur, imprégné de l'éthique protestante du travail, il pense très vite à organiser des activités : de la petite mécanique, des travaux de bois découpé, cartonnage, divers travaux d'aiguille... Les moyens ne seront pas tout de suite disponibles, mais il poursuit ce but pendant toute sa carrière à Leysin. Dans le même esprit, la Clinique Manufacture ouvre ses portes en 1930, toujours sous

l'égide du Dr Rollier. Les malades y ont la possibilité d'exercer un travail rémunéré. Je suis allé à Leysin, dans les années 1950, trouver mon oncle Michel Chatagny, agriculteur à Onnens, hospitalisé à la Clinique Manufacture. Il avait été atteint de tuberculose à l'armée. Comme petit travail, il confectionnait notamment des porte-monnaies.

Au fil des années qui suivent son installation à Leysin, le Dr Rollier construit un empire. En 1940, il est responsable de dix-huit cliniques qui accueillent près de 1500 victimes de la tuberculose. Depuis le début du XX^e siècle existe une clinique pour enfants tuberculeux. Le Dr Rollier a aussi été très attentionné à leur égard.

Dès 1946, un médicament révolutionnaire, la streptomycine, permet de guérir la tuberculose sans hospitalisation. Malgré l'opposition des médecins de Leysin, l'évolution est inéluctable. Les sanatoriums ferment les uns après les autres entre 1954 et 1976



**La Clinique Manufacture et mon oncle Michel Chatagny,
patient de la Clinique vers 1950.
Guéri et décédé en 1997 à l'âge de 88 ans**

<https://www.rts.ch/play/tv/couleurs-locales/video/entre-1886-et-1955-leysin-vs-accueillait-de-nombreux-sanatoriums-et-cliniques-pour-soigner-les-personnes-atteintes-de-tuberculose?urn=urn:rts:video:9662859>

Le pont de la Glâne et son auberge

Le pont de la Glâne a été construit au cours des années 1853 à 1858. Il enjambe la rivière à une hauteur de 53 mètres. D'abord imaginé comme un pont suspendu, le pont de la Glâne a été réalisé en molasse sur des soubassements en tuf. Initialement prévu sur trois niveaux, sur le modèle du pont du Gard, il a finalement été construit sur deux niveaux. Sa longueur est de

178 mètres sur une largeur de 9 mètres. Le tuf provient de la Tuffière et la molasse des falaises environnantes. Les études de sa réalisation ont été faites par le colonel La Nicca, ingénieur grison et les travaux exécutés par les entrepreneurs fribourgeois Curty et Nein, sous la direction de l'ingénieur Kocher. Le pont de la Glâne concourt depuis 1858 au développement du trafic. Longtemps lien privilégié entre Fribourg, Bulle et l'Arc lémanique, il a été remplacé dans ce rôle par l'autoroute, au début des années 70. En 1969, on a renoncé à le reconstruire, mais on l'a élargi de 3 mètres.



Le Pont de la Glâne, l'auberge jadis et sa transformation regrettée...



<https://fribourg.ch/fr/fribourg/architecture-et-monuments/pont-de-la-glane/>

L'ardent et remuant chanoine Schorderet y a travaillé

Dans son imposant ouvrage de 664 pages sur le chanoine Joseph Schorderet (1840-1893) - « Diffuser au lieu d'interdire » - le Père Dominique Bathélemy OP écrit : « Joseph Schorderet, de 11 à 13 ans, gagnait son pain en travaillant comme manœuvre à la construction du Pont de

la Glâne. Il lui arriva souvent, plus tard, de rappeler aux ouvriers qu'il avait manié comme eux l'outil et la truelle. Il se souvenait avec émotion des durs labeurs de son adolescence. Il a apporté le mortier aux ouvriers qui construisaient le pont. Attelé à un tombereau, il a charrié des pierres à la carrière de la Tuffière. »

L'Auberge du Pont de la Glâne, lettre ouverte en 2009

Ah! l'inoubliable auberge du « Pont de la Glâne » ! Un endroit idyllique qui a vu jurer bien des charretiers et se saouler bien des étudiants. Souvenirs...

Quiconque emprunte la route Bulle-Fribourg, par Posieux, passe obligatoirement près de l'Auberge du Pont de la Glâne. L'endroit est idyllique. Les grands arbres qui lui font écrien, le départ du chemin historique qui descend vers le vieux pont de Sainte-Apolline, la grande forêt du Bois de la Glâne... tout concourt à donner à l'endroit un caractère quasi mythique. Sauf le nom bizarre qui, aujourd'hui, « orne » sa façade. Un nom qui ne veut rien dire, accolé là par les propriétaires actuels, une sorte de mafia turque nauséabonde et en faillite. L'Auberge du Pont de la Glâne en a vu passer des Fribourgeois dont elle a fait le bonheur ! Au temps où nos paysans livraient à la capitale leurs sacs de blé sur des chars tirés par deux chevaux, il fallait faire halte ici pour « doubler » les attelages avant la rude montée. Au retour, on y faisait halte pour boire un verre entre joyeux charretiers. Joyeux aussi les monômes d'étudiants venus fêter quelque examen ou la fin de l'année scolaire. Et combien d'heureux événements se célébraient en famille sous son toit accueillant, dans la simplicité campagnarde ! L'auberge est en sommeil. Nul ne s'y arrête, à part les huissiers. Qui rendra aux Fribourgeois le charme de ces lieux ? Que l'on commence par replacer le panneau portant le nom original de l'auberge. Pourquoi renier le passé ? Imagine-t-on de remplacer les enseignes « Zähringen », « La Tour », ou « Chalet des Colombettes » par des vocables exotiques ? La parole est aux autorités compétentes pour l'octroi des patentes. Qu'elles nous rendent bientôt la chère auberge ! « *La Liberté* » 27 juin 2009, Gilles Chavaillaz, Posieux

Après les Turcs qui ont possédé le restaurant, celui-ci a été vendu et fermé en 2017. Actuellement, il n'abrite - hélas ! - que des appartements et des bureaux.

François Dumas, devenu le Père Luc, O.P.

Nombreuse famille que celle de l'architecte Fernand Dumas de Romont. Celui-ci, durant les années 1920 et 1930, a construit de nombreuses églises catholiques. Il a procédé à la transformation de dizaines d'édifices religieux dans les cantons de Fribourg, Vaud, Berne et du Valais, dans un style qui se situe entre l'architecture néoclassique et le modernisme. Père de sept enfants, deux de ses fils, Pierre et Jacques, ont pratiqué avec art le même métier que leur papa et François - devenu le Père Luc, dominicain - est présenté ci-après. Dans un panégyrique fouillé réservé à l'architecte Fernand Dumas dans « *La Liberté* » du 22 octobre 1956, le Père Vicaire, O.P., rappelle la présence du papa à la Première Messe de François.

« Comme il rassemblait ses collaborateurs et ses amis, Fernand Dumas rassemblait sa famille. Ceux qui, en 1955, ont eu le privilège d'assister à la Première Messe de son fils François, à Romont, dans cette église qu'il avait rénovée lui-même avec un goût si sûr, peuvent-ils oublier

la figure de patriarche qu'il fit dans la cérémonie ? (...) Peu après, dans la grande salle harmonieuse qu'un autre de ses fils, architecte à son tour, avait bâtie avec le même goût, le même sens de l'accord avec le paysage et les bâtiments d'alentour, il était entouré de ses sept enfants, de ses collaborateurs, des magistrats de son pays, d'innombrables amis. C'était la fête du jeune dominicain, bien sûr ; c'était en même temps celle du père de famille, celle du vrai chrétien. »



Père Luc Dumas : 1) Le grand peintre Gino Severini a pris comme modèle pour ses anges de la Basilique Notre-Dame de Lausanne le visage de Luc Dumas enfant 2) une sculpture du Père Dumas, Résurrection 3) Le Père Dumas lors d'un cours 4) Âgé, dans son appartement-atelier lausannois

Le Père Luc, dominicain indépendant

Le Père Luc, intellectuellement et artistiquement très doué, s'est séparé de la communauté dominicaine. Néanmoins, « Dominicain, jusqu'à la mort » : c'est ainsi que qu'il aimait rappeler la fidélité à son engagement religieux. En délicatesse avec sa communauté, il gardait pourtant, dans son refuge de la rue de Bourg à Lausanne, son costume blanc de Frère dominicain. Quand on le questionnait à ce sujet, il répondait : « Je me suis mis à mon compte ».

Le professeur

Devenu professeur de philo au collège Regina Pacis à Saint-Maurice, au Collège Ste-Croix à Fribourg, il va briller dans l'exercice. Ma fille, Christine Barras, l'a beaucoup apprécié comme professeur de philo au Collège de Ste-Croix à Fribourg. Elle écrit à son sujet : « Luc Dumas a été mon professeur de philosophie pendant deux ans, il y a presque un demi-siècle. Le

souvenir que j'en garde est double. D'abord, c'était un enseignant qui nous subjuguait par sa mise en scène, théâtrale. Ses cours, d'ailleurs, sont visibles à ce jour encore sur youtube. Ce sont les mêmes que dans mon souvenir. Il déployait soigneusement le fil de sa pensée, n'aimait pas être interrompu, encore moins contredit. Son discours était une œuvre d'art. Je me souviens que lorsqu'il traçait des cercles au tableau noir, ils étaient parfaitement ronds. Comme philosophe, il se disait "aristotélico-thomiste". À seize ans, ce mot était le plus compliqué de notre lexique. Il faisait savant, il faisait adulte. Mais avec le recul (et c'est le deuxième point de mon évocation), j'aurais aimé qu'il nous familiarise avec le maniement des idées, le jeu de l'argumentation, le débat contradictoire. Nous étions ses spectatrices, et non ses élèves ».

Romont et ses «nuages d'encens»

Luc Dumas va revisiter son passé dans deux livres : *Bachu* (1983) et *Bachu chez les justes* (1985), parus chez « L'Âge d'Homme ». Il y décrit avec force détails la ville de son enfance, son milieu familial et social, sa formation religieuse. Sous sa plume enthousiaste, Romont devient « la Jérusalem céleste régionale, une citadelle divine de campagne, flottant sur des nuages d'encens ». Et lorsque le peintre Gino Severini, invité par son père, s'annonçait dans la cité glânoise, il raconte comment « "*Le Lion d'Or*" se transformait spontanément en "*Café de Paris*" et tout le monde y venait, cravaté du dimanche, le chapeau à la main, le notaire, le préfet, le vétérinaire, le secrétaire communal et le greffier. »

Le Père Dumas est aussi l'auteur de deux essais : « *Le dieu probable* » en 1981 et, en 2013, « *Le Silence de l'eau* »

<https://www.cath.ch/newsf/luc-dumas-vous-avez-une-vocation-divine/>
<https://www.cath.ch/newsf/lausanne>

Un grand musicien, Marius Pasquier

Le chanoine Marius Pasquier est décédé le 20 février 2017, à St-Maurice, à l'âge de 98 ans. Le religieux a été l'un des principaux artisans du renouveau liturgique et musical en Suisse romande après le Concile Vatican II.

Né le 4 avril 1918 au Pâquier en Gruyère, le jeune Marius Pasquier est bercé par les musiques de l'Abbé Bovet. « En 1925 pour la première fois de ma vie, lors d'un séjour à l'hôpital à Fribourg, j'ai entendu une musique enregistrée, » racontera-t-il beaucoup plus tard. En 1930, pour le jeune garçon, l'arrivée au Collège de St-Maurice qui disposait alors d'un chœur, d'une fanfare et d'un orchestre fut une révélation. La musique ne le quittera plus durant près de 80 ans de vie religieuse. Il est ordonné prêtre en 1943. Il étudie la musique avec le chanoine Louis Broquet, puis à l'Institut de Ribaupierre, à Lausanne, auprès d'Aloys Fornerod et d'Émile de Ribaupierre. Après ses études de théologie, pendant lesquelles il avait abandonné toute musique, ses supérieurs lui demandent de reprendre et de terminer sa formation musicale. Il peut ainsi remplir pleinement les nombreuses tâches qui l'attendent.

Activités du maestro

Professeur de religion et de violon au Collège, maître de chapelle à la suite du chanoine Louis Broquet, directeur du Chœur du Collège, du Chœur-Mixte de la Ville, ses semaines sont plus

que chargées et ses week-ends sont tout entiers consacrés au ministère pastoral. Il lui faut encore diriger l'Orchestre du Collège et des Jeunesses Musicales de Saint-Maurice, préparer les messes radiodiffusées avec l'Ensemble vocal qu'il a créé, sans oublier les multiples fêtes de chant et festivals où il est invité comme chef et plus tard comme jury.

Humble et transmetteur éclairé

Qualités éminentes de Marius Pasquier, sa discrétion, sa délicatesse, son humilité presque maladive, son naturel porté vers le dépouillement comme pour mieux saisir l'essentiel. Marius Pasquier n'est jamais le spécialiste qui s'adresse à des érudits, c'est l'homme spirituel qui essaie de faire découvrir la beauté à tous ceux qui ont la chance de jouer ou de chanter sous sa direction. Il accepte toujours de travailler avec les moyens à disposition et parfois ceux-ci sont bien pauvres ! Pour ces générations de jeunes qui ont découvert concertos, symphonies, oratorios, une Passion de Bach ou le Requiem de Mozart, il est parvenu à illuminer la musique de toute la richesse d'un texte longuement médité. Rien d'étonnant dès lors que de nombreuses vocations musicales aient pris naissance grâce à un tel guide. On ne compte plus les chanteurs et instrumentistes qui, formés au contact d'une telle exigence, ont poursuivi leur formation et leur carrière. Sans jamais tomber dans certains malheureux excès postconciliaires, le chanoine Pasquier a admirablement tiré profit de son amour du grégorien pour renouveler l'Office de la communauté et enrichir de ses compositions le trésor de la musique sacrée.

Composée sur des paroles populaires, cette « Complainte » est sans doute l'œuvre profane la plus connue du Chanoine Pasquier. La version ci-après est celle de « La Chanson du Moulin », de Neyruz, enregistrée lors du Concours Choral de Fribourg en 2013.

<https://www.chant.ch/chorona-song/le-song-du-jour/complainte-529>

Source principale de l'article :

<http://perso.numericable.fr/armand.pasquier/2artipaq.html>

3 mars 2024, troisième rente : un succès !

Voilà une victoire qui va gonfler les voiles de la gauche et qui consacre la puissance conquise



par Pierre-Yves Maillard, le « huitième conseiller fédéral », chef de file d'une campagne d'une intensité rare. Voilà une défaite que ni la droite ni le gouvernement n'avaient envisagée et anticipée. « Si on gagne, ce sera une sensation », disaient les syndicats. C'est fait et c'est gagné. La population suisse a accepté clairement, par 58% des voix, le versement d'une treizième rente, pour tous les retraités. Les Romands et les Tessinois ont plébiscité ce treizième salaire, par un vote massif. Suisse romande : 75% de

oui Genève ; 82% Jura ; 78% Neuchâtel ; 74% Vaud ; 64% Valais ; 72% Fribourg... Des cantons de Suisse centrale, tout comme Lucerne, l'ont refusée. Le record du non se trouve à Appenzell Rhodes-Intérieures avec 68,5% de non. Une sensation. Un vrai coup de semonce, alors que l'initiative des jeunes PLR pour une retraite à 66 ans a été sèchement rejetée par 75% des voix.

François Mansard, Breilles et Cheiry



Cheiry, « La Liberté » 18 août 1987



Breilles « La Liberté » 27 juillet 1958



Cheiry, photo Camille Thierrin, mars 2023



Breilles, photo Emmanuel Chatton, mars 2023

François Mansart a vécu au XVII^e siècle (1598-1666). Il est considéré comme l'un des premiers architectes français. Lorsqu'il a généralisé l'usage vers 1650 de briser les pans de toitures pour donner plus de volume aux greniers, sa méthode a été appliquée en France aux maisons de maîtres et châteaux. François Mansard ne serait pas vraiment l'inventeur... Ce genre de toits brisés a été employé environ 100 ans avant les constructions de François Mansard, en 1540, par Jean Bullant, pour le château d'Écouen. Mansard a mis simplement à la mode ce qui, avant lui, était d'un usage exceptionnel.

Allons voir une ferme Mansart à Breilles, près de Courtepin et Barberêche. Quelle vue depuis Breilles ! Toute la chaîne des Alpes, depuis les bernoises à la Savoie et le Jura. Mais lorsque ce tour d'horizon est fait, le regard se porte sur les maisons et les fermes, sur une ferme surtout, celle qui surpasse toutes les autres par sa masse et son caractère. La ferme de M. Charles Chatton à Breilles - aujourd'hui Emmanuel Chatton - quoique datant de 1818 est un de ces beaux modèles. Elle a été édiflée par Maurice Schmutz de Barberêche et Cressier-sur-Morat, maître charpentier qui ne savait ni lire ni écrire, mais qui connaissait à fond son métier. La construction a duré trois ans. On ne construira probablement jamais plus de ferme aux toits Mansard, c'est pourquoi il est intéressant d'attirer l'attention sur celles qui existent encore et spécialement sur le bel exemple de Breilles.

Cette deuxième ferme se trouve à Cheiry, dans l'enclave de Surpierre. C'est un édifice très remarquable. Avec son toit à la Mansard et son volume inhabituel, cette ferme appelée « château » ressemble plus à une maison de campagne patricienne qu'à une demeure rurale. Elle a été construite au début du XIX^e siècle. (« *La Liberté* » 18 août 1987, M.Th.Torche-Julmy)
Elle a trois habitants actuellement, André Marro, David Zimmer et Léonard Girard.

À Fribourg, en 1660, apparaissent les premiers toits brisés des petits hôtels particuliers que nous appelons aujourd'hui maisons bourgeoises, spécialement dans les plans de François de Reyff et de Charles de Castella. Par contre, la campagne fribourgeoise est restée rétive encore longtemps et les toits brisés sont assez rares. (« *La Liberté* », 26 juillet 1958, A. Cuony)

Illusions avant 39-45

En rentrant de l'hôpital le 12 mars 2023, j'ai parcouru d'anciennes « Liberté(s) ». Cet article signé Toc a évoqué de vivants souvenirs d'avant la guerre de 1939-1945 ! Oltramare, militant fasciste genevois, collabo avec les Allemands, Daladier, ministre français et parfois Président du Conseil des ministres, Chamberlain, Premier ministre anglais, Conférence de Munich du 29 septembre 1938, poudre aux yeux qui laissa croire à la paix...

Billet signé Toc, écrit dans « *La Liberté* » du 19 mars 1963

Il y a vingt-cinq ans

En furetant dans mon galetas, j'ai trouvé des journaux d'il y a vingt-cinq ans (1938). Comme le siècle a vieilli depuis lors ! Ou peut-être a-t-il rajeuni, on ne sait jamais... À huit heures du soir, un jour d'août 1938, nos rues et nos cafés étaient vides. Pourquoi ? Hitler parlait à Nuremberg. Et les gens, devant leur radio, qu'ils comprissent ou non l'allemand, frémissaient d'angoisse.

Alors, on « obscurcissait ». Vous rappelez-vous le papier que vous plaquiez sur vos vitres ? L'atmosphère était nerveuse, tendue. On trouvait des journalistes pour ressortir ce vieux devin de Nostradamus afin de l'interroger sur le risque de guerre. D'ailleurs, en 1938, les hirondelles étaient reparties plus tôt que de coutume. « Mauvais signe » ! disaient les gens.

Certaines de nos villes avaient leurs « chemises vertes », fanatiques fascistes qui allaient de leurs petits défilés ; ailleurs, c'était l'Union nationale, conduite par feu Géo Oltramare qui faisait des conférences contre la pourriture des vieilles démocraties. Il y avait des effluves de fin du monde. Et partout les chômeurs protestaient, couraient sus aux pelles mécaniques qui, proclamaient-ils, leur enlevaient le pain de la bouche. Oui, c'était une bien triste année.



Neville Chamberlain, Édouard Daladier, Adolf Hitler et Benito Mussolini à la conférence de Munich en 1938.

Bridgeman Images

L'année de Munich... Vous rappelez-vous Daladier et Chamberlain qui s'en revenaient d'une visite au Führer allemand ? « Je vous apporte la paix » ! disait le Premier anglais en brandissant un petit papier - encore un accord inutile ! - à sa descente d'avion. Et toutes les populations se mirent aussitôt à jubiler. Les Suisses aussi, bien sûr ! Il suffit de lire les journaux du moment.

Comment avait-on pu penser qu'il y aurait une guerre ! Les nazis ? Du bluff, rien que du bluff. Quant à l'armée française - on pouvait le lire - elle était prête jusqu'au dernier bouton de guêtre, comme toujours. Et la Pologne, me amis ! D'ailleurs, il y avait la Russie des Soviets. Et personne n'ignorait qu'elle serait la première à foncer sur l'hitlérisme, son ennemi mortel...

Oui, comme tout cela est lointain. Comme si l'on parlait d'un autre monde.

Régent puis professeur, Séraphin Wicht (1889-1962)

Le dimanche 25 février 1962, la population de Léchelles a vécu un jour bien triste. Elle conduisait à sa dernière demeure Séraphin Wicht. De multiples dons d'intelligence et de cœur l'avaient popularisé dans tout le canton.

Né en 1888, il était entré à l'École normale d'Hauterive, en 1904. Distingué, toujours en tête de sa classe, il a obtenu brillamment son brevet d'instituteur en 1908. Il a débuté dans l'enseignement à Cousset. On entend de temps à autre l'un de ses anciens et premiers élèves devenu grand-père louer les qualités pédagogiques de celui qui fut le jeune régent « il y a plus de cinquante ans ». En 1911, nommé instituteur à l'école supérieure des garçons de Léchelles, ses talents pédagogiques et ceux d'organiste et de directeur de chant ont fait merveille. On peut dire que Séraphin Wicht a marché avec son temps et a su s'en servir. Tout en étant à

l'avant-garde du progrès, il aimait les solutions rapides et simples. Son enseignement était vivant et concret. En voici un exemple :



L'École normale d'Hauterive au début des années 1930. Les professeurs, au deuxième rang, de gauche à droite : le deuxième sur la photo est Casimir Both, puis Séraphin Wicht, Alphonse Müller, Maxime Berset, l'abbé Eugène Dévaud, l'abbé Denis Fragnière, l'abbé Léon Barbey, Jean Berchier, Lucien Plancherel, Auguste Overney, Canisius Chavaillaz

Tout jeune maître à l'école de Léchelles, il avait chargé ses grands élèves d'établir le relief de quelques monticules du village, en particulier de la petite colline de « l'Orjuz » qui se détache nettement du territoire. Il s'agissait de l'étude des courbes de niveau. Chaque courbe de niveau était figurée par une feuille de carton. Les feuilles diminuaient donc de surface au fur et à mesure de la montée vers le sommet de la colline. Ces feuilles collées ensemble donnaient le relief et les contours exacts de la colline. L'échelle et l'équidistance étaient indiquées et inscrites sur les travaux. Ces petits « chefs-d'œuvre » avaient été exposés au Musée pédagogique.

Ce fut aussi en ce temps-là que M. Wicht avait été désigné comme rapporteur cantonal pour une question mise à l'étude : « L'enseignement du dessin à l'école primaire ». Ce rapport, à l'époque, a fait sensation.

De Léchelles, Séraphin Wicht s'est astreint à un entraînement méthodique pour la gymnastique et il a suivi de nombreux cours pratiques. En 1924, la direction de l'Instruction publique l'a appelé aux doubles fonctions d'inspecteur cantonal de gymnastique et de professeur de culture physique au Collège Saint Michel et à l'École normale. Il fut aussi chargé de cours à l'Institut du Sacré-Cœur, à Estavayer.

Il était aussi un conciliateur-né. On ne dira jamais assez tous les conflits qu'il a apaisés, partout et dans tous les milieux où son activité s'est manifestée : dans les domaines cantonal, communal, militaire, collectif ! Il avait obtenu à l'armée le grade de capitaine. Tous les soldats qui ont servi sous ses ordres l'ont aimé et parlent de lui avec admiration et respect.

Pendant une longue période, il a présidé la Fédération des tireurs du district de la Broye. À Léchelles, il a rendu de précieux services en qualité de chef de section, d'agent communal de la Caisse cantonale de compensation, de président du comité de direction de la Caisse Raiffeisen. En outre, il mettait à disposition, avec empressement, ses qualités d'organiste et de directeur de chant chaque fois que le titulaire en était empêché.

Ajoutons que M. Wicht était, depuis 1955, titulaire de la médaille Bene Merenti. Il a élevé une nombreuse famille qui lui tenait fort à cœur. *D'après Max Sauter, instituteur à Léchelles puis à Fétigny*

Versatile, Eusèbe Philipona ?

Ce nom ne vous dit rien. Même des historiens fribourgeois de renom n'ont rien à dire à son sujet... Et pourtant ! Le DHS précise qu'il fut notamment - durant sa courte vie, il est décédé en 1951 âgé de 50 ans - ingénieur agronome diplômé de l'EPF de Zurich, rédacteur du « Paysan fribourgeois » de 1929 à 1949, aux mêmes dates professeur à l'Institut agricole de Grangeneuve, directeur de l'Hôpital psychiatrique de Marsens de 1949 à 1951, conseiller national de 1943 à 1949...

Dans le « Fribourg Illustré » de janvier 1949, Pierre Verdon ne tarit pas d'éloges : « Philipona est homme de caractère et d'action. Il n'a point l'habitude de mâcher ses mots, ce dont il sied de le féliciter. Originaire de Planfayon et d'Oberschrot, né à Alterswy) le 9 août 1901, il incarne le type du Singinois doué et travailleur. Il s'est distingué à la tâche car il a du cran, de l'allant et de l'esprit d'initiative. Et, comme on dit, il n'a pas froid aux yeux. Le conseiller d'État Maxime Quartenoud l'appelait « l'intrépide Eusèbe »...

Dans l'article nécrologique paru dans « La Liberté » du 9 novembre 1951, le conseiller d'État Paul Torche a parlé au nom de la Commission administrative des Établissements de Marsens et Humilimont. Il a rappelé « l'immense besogne accomplie en trois ans par le défunt, ferme mais bon, esprit clair et pondéré, qui s'est montré excellent administrateur, vrai pater familias pour le personnel et les malades. Il a veillé avec beaucoup de compétence au rendement du domaine considérable qui lui avait été confié. »

Parlant en sa qualité de président de l'Union des paysans fribourgeois, le député Alphonse Brügger a souligné entre autres que « Philipona a montré qu'il savait faire face aux plus graves difficultés : lors de la crise de 1932 et pendant la guerre. Lorsque la crise sévit, il s'est penché avec une rare sollicitude sur le sort de ceux que guettait la misère. »

Eusèbe Philipona le conservateur antisémite...

Mais... voilà que le journal socialiste « La Sentinelle » du 30 octobre 1942 - on peut s'y fier m'ont assuré trois historiens fribourgeois - publie au sujet d'Eusèbe Philipona :



« Le fait que Eusèbe Philipona peut, tout à loisir, réitérer ses attaques antisémites, permet de déduire qu'il a l'approbation tacite des chefs conservateurs fribourgeois. Il ne manque plus au « Paysan fribourgeois » que de publier des articles de Jean-Marie Musy et de reproduire les diatribes de la presse et de la propagande de l'Axe. (...) Eusèbe Philipona est libre de faire de l'antisémitisme son dada favori et de dévoiler son admiration pour les théories axiales. La publication de sa prose antisémite dans un organe presque gouvernemental implique la responsabilité des chefs du régime conservateur fribourgeois. »

Sonnenwyl et ses particularités, en dessus de Paroman-Le Mouret

La ferme-école

La création de cette école d'agriculture, la première du genre dans le canton, est l'œuvre de l'abbé Pierre Biolley de Praroman. La photo provient d'une carte postale des années 1890. Le domaine de Sonnenwyl a été acquis par l'abbé Biolley. Il envisageait d'y fonder une ferme modèle, prototype des futures écoles d'agriculture. Anne Philipona écrit : « Il ne s'agissait pas d'une école de pointe, mais d'une structure passéiste qui accueillait des orphelins et des enfants placés là pour être formés comme domestiques agricoles. »

La société de la « Ferme-École de la Sainte Famille » fut constituée le 2 août 1886 et a duré jusqu'en 1900. Selon le Père Apollinaire Dellion, elle poursuivait « un but religieux et de bienfaisance... » Quatorze ans après sa fondation, elle sera rattachée à la nouvelle École cantonale d'agriculture, fondée en 1900 à Grangeneuve, sur l'ancien domaine des moines d'Hauterive. L'abbé Biolley sera d'ailleurs chargé par le Conseil d'État d'en assurer le premier la direction. *D'après Pro-Fribourg Noël 2000, Aloys Lauper*

L'Institut

En 1903, sur demande du conseiller d'État Python, la Congrégation des « Filles de la Sagesse », religieuses françaises, s'installe à Sonnenwyl et ouvre un institut destiné aux filles dites *caractérielles*. Il s'agissait en fait de jeunes filles ayant des difficultés de comportement. Les dernières religieuses sont parties en 1985. Sur cette photo qui date de la fin des années 40, la laïque est ma sœur Marguerite, née en 1923, qui fut un certain temps maîtresse d'école ménagère à Sonnenwyl. Réflexion d'une jeune fille : « *Ce serait très intéressant de prendre connaissance des traitements dits éducatifs que les pensionnaires ont dû subir ! Je suis née en 1957 et Sonnenwyl n'avait vraiment pas bonne presse. Ce n'est pas une institution où on avait envie d'être envoyée !* » En 1978, le nom « les Peupliers » a remplacé celui d' « Institut de Sonnenwyl ». Ce nom a été choisi en raison des arbres qui entourent l'établissement.

En 1941, un incendie terrible a dévasté le bâtiment. Les autorités ont décidé toutefois de le reconstruire en raison de la raison d'être de l'institution. En 1969, l'Institut a été reconnu par l'Office fédéral des Assurances sociales. Ce qui lui a permis d'obtenir des subventions pour se développer. Cette même année, un homme - Gregor Thurner - fut engagé comme éducateur,

ceci pour la première fois dans l'histoire de Sonnenwyl. En 1982, la dernière Sœur-directrice s'est retirée pour laisser la place au premier directeur laïc, François Menétrey, qui prendra sa retraite en 2008.



Dortoir de la colonie de Sonnenwyl. — Bâtir des premiers colons (21 juillet 1909).



- → La première « école d'agriculture », la « Sainte Famille » à Sonnenwyl
- → Sonnenwyl aujourd'hui
- → Les Sœurs de Sonnenwyl
- → La première colonie de Fribourg en 1909
- → Le Chalet de Sonnenwyl

Le home

Au fil des années, les activités se sont diversifiées avec l'inauguration du Home en 1983. Depuis, l'institution est composée de trois associations : une École Spécialisée avec Internat, un Centre de Formation Professionnelle spécialisée, un Home pour personnes âgées.

Situation dans un cadre idyllique au pied du Cousimbert, entre Fribourg et Bulle... Perché au sommet du village, l'établissement offre une vue féerique sur le plateau du Mouret et sur le Jura. L'institution offre un cadre de vie, des soins et un accompagnement personnalisé des personnes âgées présentant de bonnes compétences d'autonomie. Sonnenwyl dispose de 17 lits en chambres individuelles.

Aux Peupliers, les résidents ont l'occasion d'échanger avec les enfants de l'école, les apprentis, les collaborateurs ou encore les chevaux de la halle équestre... Ils peuvent profiter de l'« Espace Bien-être », comprenant un snözelen et un wellness. (Le snözelen est une stimulation multisensorielle contrôlée et le wellness est composé d'un jacuzzi, d'un sauna et

d'un "hammam", bain de vapeur humide.) Cet espace détente peut accueillir un maximum de six personnes durant 2 heures. Les résidents peuvent recevoir des visiteurs et faire ainsi profiter leurs proches du cadre unique qu'offre l'institution.

Le chalet de Sonnenwyl

Situé au pied des Préalpes fribourgeoises, dans la commune d'Oberried, le chalet de Sonnenwyl se trouve au milieu d'un pâturage. Il peut abriter jusqu'à 100 personnes réparties dans les dortoirs pour 4 à 12 personnes. Il se prête spécialement bien pour des camps, des week-ends, des colonies ou des fêtes de familles. Le chalet est situé à l'écart du village dans un vaste pâturage de 6000 m², avec un terrain clôturé et entouré de verdure. Les colonies de vacances de la ville de Fribourg se sont déroulées au chalet de Sonnenwyl depuis le début du XX^e siècle.

L'Association des scouts fribourgeois en bénéficie. Elle compte actuellement 16 groupes : Christ-Roi, Domdidier, La Molière, etc. L'équipe cantonale fondée en 1915 dispose notamment du Chalet, devenu Centre scout de Sonnenwyl.

Mais « Toujours prêt » et « BA » (bonne action) n'ont jamais aussi bien fonctionné que lors de la mobilisation 1939-1945. Les scouts étaient chargés de missions diverses : animateurs pour les réfugiés, agents de liaison, récupérateurs de papier et métaux, auxiliaires de la Croix-Rouge... et tout ceci en l'absence de leurs chefs mobilisés. En 1990, les scouts fribourgeois se sont réunis autour du Lac de la Gruyère pour fêter leurs 75 ans d'existence.

<https://www.e-periodica.ch/cntmng?pid=bpe-001%3A1910%3A39%3A%3A837>

<https://www.peupliers.org/fr/la-fondation/historique>

<https://www.peupliers.org/fr/ems>

<https://www.myswitzerland.com/fr-ch/hebergement/chalet-de-sonnenwyl/>

Romont, le pensionnat saint-Charles

Le Pensionnat St-Charles à Romont, en 1956. Son but était de favoriser le recrutement du clergé diocésain. Il dépendait de l'évêché. Il portait aussi le nom de « petit séminaire. Il s'est adjoint l'École secondaire des garçons, grâce à une convention avec la Ville de Romont.

La photo représente la classe de 4^e en 1956. Sont présents aussi des prêtres qui ont animé Saint-Charles. Ils portaient le titre de chanoine. N'y figure pas le chanoine Octave Oberson, décédé en 1970, professeur durant 40 ans, mélomane et animateur de la jeunesse.

Le deuxième depuis la gauche est l'abbé Maurice Roulin, enseignant dès 1914 et directeur de 1936 à 1958. Au centre, se tient l'abbé Jean Vermot, professeur dès 1934 et directeur de 1958 à 1970. À sa droite, avec les cheveux blancs, l'abbé Léon Pasquier, curé de Romont, qui y a enseigné de 1912 à 1958. Le chanoine Léon Pasquier avait la réputation d'être pudibond, autocrate ; il détestait par-dessus tout les protestants. (Photographie Adolphe Geisel). Les abbés Roulin et Vermot enseignaient notamment le latin et le grec avec beaucoup d'exigences.



Restauration église de Cheiry



Je suis enchanté des restaurations effectuées à l'église de Cheiry ! La consécration du sanctuaire avait eu lieu le 8 mai 1967. L'architecture a été confiée à Jacques Dumas, digne descendant du grand bâtisseur d'églises que fut son père Fernand Dumas. La forme du clocher

est symbolique : l'ouverture du monde des vivants sur celui des défunts, le cimetière se trouvant vis-à-vis de l'église.

Les vitraux du Valaisan Robert Héritier(1926-1971), comme l'iconographie sur le mobilier liturgique et les murs sont d'un style figuratif moderne singulier. Jacques Dumas et Robert Héritier étaient de grands amis. *Cf. le chapitre qui lui est consacré.*



L'artiste Robert Héritier

Le Valaisan Robert Héritier (1926- 1971) - décédé bien trop jeune - a démontré son génie dans plusieurs domaines artistiques : gravure sur bois, fer forgé, mosaïque, peinture murale, vitrail, illustration de livres... Originaire de Savièse (VS), il est né le 2 août 1926. Il effectue une première formation de céramiste à Chavannes-près-Renens VD, à l'École suisse de céramique, entre 1942 et 1946. Il complète sa formation artistique entre 1951 et 1955 à l'École des Beaux-Arts de Lausanne. C'est à cette période qu'il rencontre l'architecte Jacques Dumas avec lequel il va entretenir une étroite collaboration.

Dès 1959, il donne des cours à l'École d'Arts et Métiers de Vevey avant d'y être nommé maître d'enseignement en 1962. Dès ses débuts, il développe un style structuré et schématique. Héritier a mérité le titre de prince de l'étiquette. Heureux les producteurs qui ont cru en son style, comme les Fils Maye, dont les habillages (médaille d'or à l'Expo 64) sont de purs chefs-d'œuvre !

À Saillon, un parcours balisé de vitraux

À signaler ses magistrales compositions pour le « Farinet » de Budry à Saillon. Le travail artistique a été confié au talentueux verrier de Täschi Theo Imboden. Aujourd'hui, vingt et un vitraux massifs jalonnent la promenade, du pied de la colline de Saillon jusqu'à la plus petite vigne du monde, celle de Farinet, un aventurier du XIX^e siècle. Les œuvres en trois dimensions jouent avec les rayons du soleil tout au long de la journée. Les thèmes sont inspirés des gravures sur bois que Robert Héritier avait réalisées pour le « Farinet » de Budry. (Paul Budry, « La véritable complainte du faux-monnayeur, Farinet ») Pour le 150^e anniversaire de la naissance du redoutable mais généreux faux-monnayeur réfugié à Saillon, les amis de Farinet ont entrepris en 1995 l'aménagement d'un parcours initiatique balisé de somptueux vitraux.

À Cheiry

Les vitraux de Cheiry, comme l'iconographie sur le mobilier liturgique, sont représentatifs d'un style figuratif moderne singulier, stylisé, c'est-à-dire représenté en simplifiant les formes, mais de façon évocatrice. Ses silhouettes aussi dépouillées qu'expressives, ses visages stylisés évoquent l'art roman dans ce qu'il a de plus pur. Un mot sur le vitrail « Sylvestre-Constantin ». Le sujet est tiré de la vie de saint Sylvestre (280-335). Ordonné prêtre, Sylvestre fut le 33^e pape. Il a occupé le Saint-Siège pendant 32 ans. C'est sous son règne que le christianisme a été reconnu comme religion de l'Empire romain avec la conversion de l'empereur Constantin. Ce dernier, atteint de la lèpre, devait selon des prêtres païens se baigner dans le sang de 3000 nourrissons. Saint Pierre et saint Paul apparaissent en songe à l'empereur et lui prédisent sa guérison s'il fait venir à lui Sylvestre et s'il se convertit. Ce qu'il fait et les nourrissons sont sauvés. Les églises de Moudon et de Granges-Marnand sont elles aussi enrichies des vitraux de Robert Héritier.

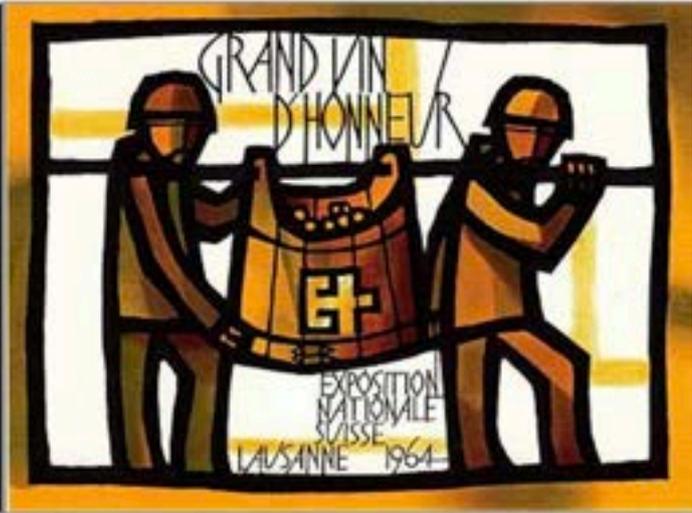


Photo Robert Héritier ; 2. Une étiquette de vin 3. À l'église de Cheiry, le vitrail représentant l'empereur Constantin lépreux baptisé par Sylvestre ; 4. L'un des vitraux de Saillon du parcours Farinet

http://www.histoirevalleedejoux.ch/articles/2_saillon_et_ses_vitraux

<https://www.confiserie-etiquette.ch/createur-detiquette-de-vin-robert-heritier/>

Matran et les d'Astier de la Vigerie !

Non loin d'Avry, le hameau de Nonan, avec notamment son château, son domaine, et la « Maison Neuve », demeure des Blancpain... Ce hameau est associé à une célèbre famille française, les d'Astier de la Vigerie. Claude Blancpain, docteur ès sciences de l'Université de Genève, co-inventeur du « Parfait », directeur de la brasserie du Cardinal, a épousé Bertrande d'Astier de la Vigerie (1914-1967), qui est tragiquement décédée dans un accident de la circulation, à Lucens, le 21 avril 1967. Elle a rendu le dernier soupir dans l'ambulance qui la conduisait à l'hôpital de Moudon. La seconde épouse de Claude Blancpain fut Marie-Béatrice d'Astier de la Vigerie (1922-2003), cousine de Bertrande. Héroïnes de la Résistance, toutes deux ont été honorées par de prestigieuses décorations. Médaille de la Résistance pour Bertrande, Croix de guerre et Légion d'honneur pour Marie-Béatrice.

Elles reposent au cimetière de Matran, aux côtés de Claude Blancpain. Les noms des d'Astier de la Vigerie sont inscrits dans l'Histoire de France et de la Résistance. Les trois frères d'Astier, différents les uns des autres, ne partageaient pas les mêmes opinions politiques. François faisait partie de la droite républicaine, Henri militait à l'Action française et Emmanuel, le plus jeune, nourrissait des idées d'extrême gauche. La tradition familiale étant de servir, ils se sont retrouvés sur le terrain du patriotisme.

François d'Astier-de-La Vigerie (1886-1956), général de corps aérien, résistant gaulliste, Compagnon de la Libération. En mai 1942, son frère Emmanuel lui apporte de Londres une lettre du général de Gaulle l'appelant à le rejoindre. Le 1^{er} décembre, il est nommé adjoint du général de Gaulle et membre du Haut comité militaire. Du 19 au 22 décembre 1942, il est en mission à Alger où il est chargé d'étudier la situation et de préparer la venue du général de Gaulle en Afrique du Nord. Il y rencontre plusieurs personnalités dont le comte de Paris, le général Giraud et l'amiral Darlan, haut-commissaire pour l'Afrique du Nord, dont il constate l'impossibilité d'obtenir son retrait volontaire.

Henri d'Astier de La Vigerie (1897-1952), frère du précédent, militaire, militant monarchiste, résistant-gaulliste, Compagnon de la Libération et homme politique. Le 21 décembre 1942, le comte de Paris - héritier du trône de France - donne l'ordre à Henri d'Astier et à l'abbé Maurice Cordier d'éliminer physiquement l'amiral Darlan sans délai et par tous les moyens. Darlan est exécuté le 24 décembre 1942.

Emmanuel d'Astier de la Vigerie (1900-1969), a pris part à la deuxième guerre mondiale en sa qualité d'officier de marine. Il a organisé, dès après l'armistice de 1940, le mouvement de la Résistance française dans le Midi. Il a fondé « Libération », nom qui désigne à la fois son groupe de résistants et l'organe de celui-ci. En 1942, répondant à l'appel du général de Gaulle, il se rend à Londres. En 1943, de Gaulle l'envoie en mission officielle aux États-Unis en vue de procurer au maquis français des armes et du matériel. De retour en France, il assume les fonctions de commissaire à l'Intérieur avec rang de ministre. Après la Libération, il se consacre de nouveau au journalisme. Il dirige le journal « Libération » et se rapproche politiquement du mouvement communiste. Il a reçu à Nonan la fille de Staline.



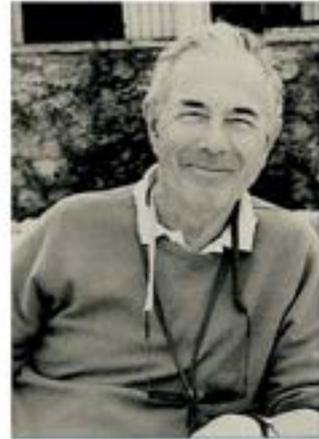
François d'Astier
de la Vigerie
1886-1956



Henri d'Astier
de la Vigerie
1897-1952



Emmanuel d'Astier
de la Vigerie
1900-1969



Bertrande Blancpain-d'Astier (1914-1967), fille de François ; Marie-Béatrice Blancpain-d'Astier (1922-2003), fille d'Henri ; les trois frères d'Astier de la Vigerie, résistants 1939-1945 ; Claude Blancpain (1911-1998), co-inventeur du « Parfait », administrateur de la Brasserie du « Cardinal » ; après le décès accidentel de Bertrande, il épouse Marie-Béatrice, cousine de la défunte.

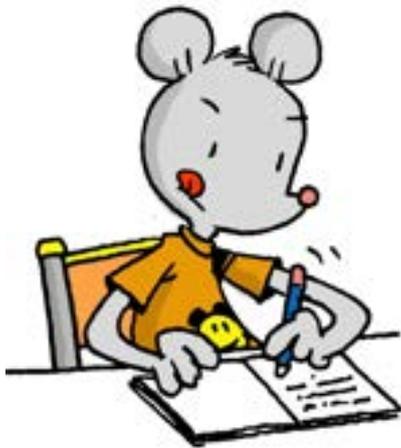
Plaque funéraire au cimetière de Matran

La dictée et ses variantes

Baisse actuelle de l'orthographe ? Revenons à de « vieux » exercices...

- Enseignement de l'orthographe : varier les exercices

- On ne dicte rien qui n'ait été vu, lu, entendu, copié. Les enfants sont rendus attentifs à l'orthographe dans l'enseignement de toutes les branches. C'est un propos de Samuel Roller, premier directeur de l'Institut romand de recherches et de documentation pédagogiques à Neuchâtel (1970-1977).
- Autodictée : texte beau et très court appris par cœur, plusieurs fois par semaine. Les difficultés orthographiques ont été préalablement étudiées et l'originalité du style mise en évidence. Les élèves reproduisent ce texte et l'enseignant les contrôle.
- Dictée « ouverte » : un enfant est au tableau noir (ou blanc aujourd'hui !). Il écrit face à ses camarades. La dictée est commentée et corrigée au fur et à mesure. Tous les enfants écrivent.



- Dictée avec temps d'auto-correction : après la dictée, les enfants peuvent consulter leur dictionnaire ou autres ouvrages de référence. Si, durant la dictée, l'enfant a une hésitation, il peut laisser une lacune qu'il remplira, après la dictée, avec un stylo de couleur.
- Dictée hebdomadaire de contrôle (seul exercice qui comporte une note). Le maître choisit quelques phrases où figurent les difficultés étudiées durant la semaine.
- Adjuvants : panneaux clairs et bien présentés, peu nombreux ; éviter les panneaux du genre « tour de Suisse » où les meilleurs en orthographe sont toujours en tête. Ces panneaux sont humiliants pour les plus faibles.
- Et, une règle d'or: répéter ! Et aussi apprendre des règles orthographiques par cœur et non pas se contenter de « sensibiliser » !

Louis, Henri et Augustin Macheret...

Remontons le temps ! Louis - le grand-père d'Augustin le conseiller d'État - était domicilié à Rueyres-Saint-Laurent. Il est mort en 1959 à l'âge de 83 ans. Après avoir été gendarme, il a exploité un petit domaine à Rueyres. L'aîné de ses fils était Henri Macheret, instituteur dont il est question ci-après. Le second, François Macheret, a été syndic de Villars-sur-Glâne de 1958 à 1974. Dans leur jeunesse, ils habitaient Rueyres-St-Laurent.

Henri Macheret (1904-1983) était notamment le papa d'Augustin Macheret, ancien conseiller d'État, décédé le 29 mars 2024 et du Dr Hubert Macheret, médecin à Genève, décédé le 22 juin 2022.

Carrière d'Henri, régent



Henri Macheret a assumé la responsabilité de plusieurs postes. Un lourd handicap - la surdité - l'a perturbé durant ses dernières années d'enseignement. Il a occupé la fonction de régent à Botterens dès 1924, à Vuippens dès 1928, à Treyvaux dès 1940, à Cutterwil dès 1954, à Mossel dès 1960, à Gletterens dès 1965. Il a ensuite été retraité à Marly.

Dans le long texte adressé aux épouses des collègues de sa classe d'Hauterive à l'occasion du cinquantième anniversaire de la sortie de l'École normale fréquentée de 1920 à 1924, il écrit à son sujet : « (...) Nerveux, anxieux, souffrant physiquement - je ne pus me faire soigner qu'après ma sortie d'Hauterive - je ne pouvais donner toute ma mesure. Je mangeais peu et dormais moins encore. J'étais beaucoup plus littéraire que scientifique et pas du tout bricoleur. Une petite anecdote. Après un séjour à l'infirmerie, je ne revins que pour la « composition » de géométrie. Je fus projeté dans l'espace et ma pyramide refusa de se laisser projeter. Lorsqu'il rendit les copies, Petiot - ainsi appelait-on le professeur Joseph Aebischer - a ricané : « Voici venir le plus malin, Macheret, zéro point sur seize. ». Mais je récupérai largement car je pouvais aussi bien réaliser 23/24 que 0/16... Dans ma carrière, malchanceux, j'eus toujours à diriger des classes nombreuses, surchargées : jamais moins de 65 élèves à Vuippens et jamais moins de 55 garçons au cours supérieur de Treyvaux. Mes forces s'épuisèrent. Plus mon étoile baissait, plus mes enfants réussissaient dans leurs études supérieures. Douce consolation ! »

Portraits de professeurs ; Henri Macheret en présente beaucoup. En voici trois.

M. Joseph Aebischer

Professeur de mathématique et de sciences naturelles, sa haute compétence et sa conscience professionnelle étaient reconnues. Il est arrivé à Hauterive en 1890 et y restera 34 ans,

enseignant le dessin durant 19 ans, les mathématiques et les sciences naturelles pendant la longue période qu'il a passée à Hauterive, jusqu'à sa démission en 1924. Tous les jeunes Fribourgeois et Fribourgeoises, élèves de l'école primaire entre la fin des années 20 et 1960, ont eu un contact quotidien indirect - et parfois cuisant - avec Joseph Aebischer. Il était en effet l'auteur des « Séries de calcul » qu'a utilisées Henri Macheret dans ses postes. Mais le comportement cruel, l'humeur belliqueuse de M. Aebischer (Petiot) étaient particulièrement révoltants ! Les mathématiques étaient éliminatoires. M. Aebischer éliminait impitoyablement. Ceux qui passaient le cap des quatre années sans répéter, qui obtenaient leur brevet après une première session d'examens et, en cas d'échec lors d'une deuxième session, étaient des héros dignes des guerriers des Thermopyles !

Louis Pidoud, de Montagny

Professeur de français, de grammaire, il était assidu, d'une conscience scrupuleuse. Sa grammaire Brechet et Dussouchet était criblée de biffages, d'annotations, de modifications ! Mais il excellait dans l'enseignement de la géographie. Il avait suivi les cours universitaires du grand professeur Bruhnes. Durant les vacances, il voyageait beaucoup, se documentait sans cesse. Surveillant permanent - ça le desservait grandement - il était, là aussi, méticuleux. Jean Piccand, à qui sa demi-heure de piano quotidienne ne suffisait pas, chassait les occupants des studios, les matraquait et prenait leur place. M. Pidoud le pourchassait de cellule en cellule et Piccand lui échappait presque toujours. On ne devient pas grand organiste de la cathédrale sans avoir lutté et travaillé dur !

Louis était l'oncle de Jean-Marie Pidoud, mon collègue et ami qui fut directeur du CO d'Estavayer.

L'abbé Joseph Bovet

Professeur ordinaire de chant et musique depuis 1908, il tenait plus de l'ambulant que de l'ordinaire ! Compositeur, poète, conférencier, directeur de plusieurs sociétés à Fribourg, il parcourait à grandes foulées les 5 km qui séparaient Hauterive de Fribourg centre. Il n'eut son auto qu'en 1923. Toujours pressé, sans horaire défini, enseignant à bâtons rompus, il fut pourtant le seul qui nous ouvrit une large fenêtre sur le monde fribourgeois que nous allions affronter. Il cherchait à nous sortir du grand trou profond par des causeries prolongées au début des leçons de chant. Mais, quand il le fallait, on abattait un vaste programme en moins d'une heure.

Quand un musicien renommé se tue avec sa femme

Une triste nouvelle est publiée dans les journaux le 13 octobre 1958. Une voiture est tombée sur la voie ferrée et a rebondi sur la voie parallèle. La passagère, Mme Rina Schroeter-Albertano, âgée de 43 ans, a été tuée sur le coup. Elle était la fille de Rocco Albertano, maître-fondeur à Bulle. Marcel Schroeter, qui conduisait, est décédé à son arrivée à l'hôpital de Billens. Il était âgé de 46 ans. Il exerçait la fonction d'inspecteur des taxes militaires au département fédéral des finances tout en étant un musicien renommé. Les défunts laissent deux enfants, une fille de 11 ans et un fils de six ans. Marcel Schroeter était originaire de Fétigny. Il avait passé son enfance à Châtel-Saint-Denis où son père Émile était instituteur. Il a effectué ses études classiques au pensionnat Saint-Charles, à Romont, puis au collège Saint-Michel, à Fribourg.

Le *Quatuor Kaelin* est né également - avec le *Chœur du Régiment* et le *Joli Chœur de Bercher* - de l'initiative de Pierre Kaelin, pendant la mobilisation de 1939 à 1945. A l'origine, le *Quatuor Kaelin* était composé, de gauche à droite, de Marcel Schroeter, Michel Huwiler, Pierre Kaelin, Joseph Huwiler.



Extraits de l'hommage de Pierre Kaelin dans « La Liberté » du 24 octobre 1956

« 1939. La mobilisation arrive. Au cours d'un concert donné à Bulle par le Quatuor du Régiment de Fribourg, dont il était, on peut bien le dire, la vedette, une jeune Bulloise, Rina Albertano, se laissait charmer par cet homme fin, spirituel, malicieux. Elle devint Mme Schröeter. Que de services Marcel a rendus et dans les activités les plus diverses. Nous voulons relever ici ceux dont il a fait bénéficier l'art musical. Émule de Carlo Boller, admirateur sincère de l'abbé Bovet, le défunt était, on doit le dire, un des meilleurs chefs de chœur romands. Un juste équilibre des dons de l'intelligence et de la sensibilité lui permettait de réussir là où beaucoup restent médiocres. Il disait toujours : "Il faut qu'un chef de chœur sache chanter lui-même." C'est pour cela que, malgré un temps de loisirs très limité, il tenait à chanter en quatuor ou avec "La Chanson de Fribourg". »

Bref curriculum

Marcel Schröeter a consacré tous ses loisirs à la musique et plus particulièrement à la chanson populaire. Après avoir fait de solides études à l'Institut César-Franck, à Paris, il a appartenu au premier quatuor vocal ABCD fondé par Pierre Kaelin, lui-même étudiant à César Franck, Institut qui s'est fermé à la fin des années 1980.

Marcel Schröeter est rentré au pays au début de la dernière guerre. Il s'est fait connaître en Suisse romande dans les ensembles créés pendant la mob 39-45 par le capitaine-aumônier Pierre Kaelin : basse du quatuor Kaelin, membre du « Joli Chœur de Bercher » - comme son épouse - basse au « Chœur du Régiment de Fribourg ».

Établi à Berne, il a fondé et dirigé l'imposant chœur de l'église Saint-Grégoire en 1948. Voici ce que le « Bund » a écrit à la suite d'un concert : « Dès la première partie qui comprenait des chants grégoriens et des motets, on a pu se rendre compte de la qualité remarquable des voix de ce chœur dont les registres sont parfaitement équilibrés. Grâce à l'excellente formation qu'il a reçue de son chef Marcel Schröeter, cet ensemble sait se présenter au public dans une exécution aux nuances riches et à la prononciation soignée. »

En 1955, année de sa fondation, la « Chanson du Pays de Neuchâtel » a eu le privilège de s'assurer ses services comme premier directeur. Grâce à lui, ce chœur a pris d'emblée un essor rapide et s'est produit en de très nombreux endroits. Marcel Schröeter composait et

arrangeait lui-même une grande partie de son répertoire. La « Chanson du Pays de Neuchâtel » a perdu en lui non seulement un directeur, mais aussi un ami, qui avait su communiquer à tous la joie de chanter.

Un grand homme à réhabiliter : Bernard Barbey (1900-1970)

Une personnalité vaudoise et suisse dont la gloire s'est estompée... Et pourtant, quel grand homme : écrivain, journaliste, diplomate, ministre, lieutenant-colonel EMG, secrétaire particulier du général Guisan...

Aperçu du curriculum

Après ses études à Genève et à Lausanne, Bernard Barbey se rend à Paris dans le but de se lancer dans une carrière littéraire. Il rencontre de nombreux écrivains dont Jean Cocteau, et collabore à la « *Revue hebdomadaire* ». Après la publication de son premier roman « *Le Cœur gros* » en 1924, il devient proche de François Mauriac... qui est amoureux de lui. (Bernard Barbey a suscité une violente passion amoureuse chez François Mauriac auquel il était venu demander conseil en 1924 pour son roman « *Le Cœur gros* » !) Suivront dans l'entre-deux-guerres « *La Maladère* » (1926), « *Toute à tous* » (1930), « *Ambassadeur de France* » (1934), « *Le Crépuscule du matin* » (1938), ainsi qu'un recueil de nouvelles, « *La Maison d'illusion* » (1933).



Photo : Le général avec le major Bernard Barbey

Armée et Unesco

Dans l'armée, il est nommé chef de l'état-major particulier du général Henri Guisan et rend compte de cette période dans un livre de souvenirs intitulé « *P.C. du Général* » (1947), ouvrage qui a de grands retentissements dans la Suisse de l'après-guerre. À la démobilisation, en 1945, il devient attaché culturel auprès de la Légation suisse à Paris et représentant de la Suisse à l'UNESCO avec le titre de ministre plénipotentiaire. Son dernier roman, « *Chevaux abandonnés sur le champ de bataille* », reçoit le Grand Prix du roman de l'Académie française en 1951.

Décès accidentel

Bernard Barbey est décédé le 27 janvier 1970 dans un accident de la route à Boulogne-Billancourt. Heurté par une voiture alors qu'il regagnait son domicile, il est décédé sur le coup.

Brefs résumés d'hommages à Bernard Barbey

Maurice Zermatten

Ce rendez-vous de l'amitié et de la mort, Bernard Barbey l'avait souhaité dans son pays natal, et plus exactement dans cette église aux voûtes admirables que ses vacances vaudoises devaient fréquenter. Le temple d'Orbe, le petit cimetière de Montcherand. Soixante-dix ans d'une vie radieuse, noble, bienfaitrice viennent de s'arrêter là. Il avait reçu tous les dons, et d'abord celui de se faire aimer. Oubliées quelques casquettes qu'il avait égratignées dans son « *P.C. du Général* », j'imagine bien que cet homme à la parfaite gentillesse n'avait que des amis.

Pierre Béguin

Bernard Barbey, major puis lieutenant-colonel, a passé cinq longues années aux côtés du général Guisan. Il était le chef de son état-major général. À ce titre, il a partagé toute la vie, toutes les préoccupations, tous les soucis, de celui qui était le premier dépositaire de nos chances d'avenir. L'association de ces deux hommes était remarquablement heureuse et féconde. Entre le grand terrien pour qui l'indépendance nationale est une valeur première et l'intellectuel qui sait qu'on ne peut trahir d'autres valeurs sans se renier soi-même et sans trahir ses compagnons, il existait en quelque sorte un accord préalable, une connivence aussi qui leur a permis de s'entendre sans toujours s'exprimer.

Denis de Rougemont

Romancier aux succès précoces, mémorialiste trop modeste, lieutenant-colonel EMG, ministre plénipotentiaire, tel serait le résumé sobrement helvétique d'une carrière qui eût été, en changeant de passeport, celle d'un ambassadeur de France, d'un général, et de l'un des plus jeunes élus de l'Académie. Mais là n'était pas son souci ! Et il nous suffisait, nous ses amis (mais avons-nous su le lui dire assez...) de pouvoir admirer, en lui, la parfaite élégance du courage secret, du talent et de l'efficacité. C'est par des hommes de cette qualité-là que vaut la Suisse.

Auguste Marmier, personnalité politique radicale (1841-1894)

Auguste Marmier est né à Sévaz, près d'Estavayer, le 5 mai 1841. Son père Nicolas était agriculteur. Entré à l'École cantonale en 1854, il s'y est distingué comme élève en conquérant toujours la première place, comme plus tard au Collège fréquenté jusqu'en 1862. Il a suivi ses études de droit à Fribourg. Ses principales activités : précepteur en Pologne de 1862 à 1866, brevet d'avocat en 1873, propriétaire et rédacteur, avec Edouard Biemann, du *Confédéré de Fribourg*, organe des radicaux fribourgeois de 1871 à 1874. Marmier, chargé de l'agence de la Banque cantonale à Estavayer, a quitté Fribourg et a laissé son ami Edouard Biemann seul à la tête du *Confédéré*. Pendant vingt ans, Auguste Marmier a administré l'Agence de la Banque et il a pratiqué le barreau dans la Broye avec tact et sûreté. Il était aussi très populaire dans les campagnes. Député radical et conseiller national de 1881 à 1884, il a joui d'une vraie considération aux Chambres fédérales. Son coup d'œil prudent et sûr, sa physionomie mâle et énergique, son esprit caustique et sa parole nette et parfois cinglante en ont fait un des hommes en vue de la Suisse romande. Au Grand Conseil, il a bénéficié d'un véritable prestige et lorsqu'il parlait, le silence s'imposait sur tous les bancs. Malgré ses mandats politiques relativement courts, Marmier s'est montré jusqu'à sa mort le leader incontesté des radicaux fribourgeois et, aux côtés de Biemann, le principal opposant au régime conservateur de Georges Python. Il appartenait à la franc-maçonnerie.

Jules Marmier (1874-1975)

Jules Marmier, fils d'Auguste, est né à Fribourg en 1874 et il est mort à Estavayer-le-Lac en 1975. Il est compositeur, violoncelliste, organiste, chef de chœur... et banquier. Venu à Estavayer-le-Lac tout jeune, dès 1877, il est resté attaché à cette ville, dont il a influencé grandement la vie culturelle et musicale. Il a 18 ans. en 1892, lorsqu'il vient à la banque staviacoise aider son père gravement malade. Deux ans plus tard, il est à la tête de l'Agence et il dirige la banque jusqu'en 1954.

Étudiant au Collège Saint-Michel de Fribourg, il a été l'élève d'Édouard Vogt, l'éminent organiste de la Cathédrale Saint-Nicolas de Fribourg. Il a fréquenté le Conservatoire de Bâle, où il a suivi des cours de piano et branches théoriques, d'orgue et de violoncelle. Il a joué un rôle de précurseur dans le domaine instrumental et choral à Fribourg-Ville et dans le canton. Professeur de violoncelle au Conservatoire de Fribourg de 1902 à 1930, instrumentiste et soliste des concerts de musique de chambre de Fribourg, auteur de partitions chorales réputées telles *La Brise Volage* en 1902, *Ahasvérus* en 1911, *Le coup de Joran* en 1923, *La Voie Lactée* en 1924.

Organiste de la collégiale Saint-Laurent d'Estavayer-le-Lac de 1915 à 1938, Jules Marmier a écrit sur le plan religieux une messe en 1929, une cantate en 1916 et de nombreux motets. Collaborateur du docteur Thürler pour ses œuvres théâtrales, il a assumé la responsabilité des partitions musicales pour *Le Vieux Stavayer*, *Alcool et petite ville*, *Les Transplantés*, *Jésus et le Centenier*, *La Krotzeranna*. « *La Liberté* », 16 mars 1953



La Liberté, 11 septembre 1979
De gauche à droite M. Georges Filleuri, président de paroisse, Mgr Henri Marmier
et M. Jean Marmier, frère du jubilaire, ancien juge cantonal. (Photo Llib. - G.P.)



Le musicien Jules Marmier âgé avec sa bonne, Agnès Chatagny, fidèle et dévouée.

Noces d'or sacerdotales de Mgr Henri Marmier, à Estavayer.

Jules Marmier avec son successeur Bernard Chenaux

Jules Marmier le violoncelliste au temps de son professorat.

MGR HENRI MARMIER (1905-1982)

Le musicien Jules Marmier est le père de Mgr Henri Marmier, directeur du Grand Séminaire et Official du diocèse. Le musicien est aussi le père de Jean Marmier, qui fut président du Tribunal cantonal et de Auguste Marmier pharmacien.

Journée débordante d'émotion et d'amitié le 9 septembre 1979 à Estavayer-le-Lac où la paroisse catholique fêtait les noces d'or sacerdotales de Mgr Henri Marmier, Official du diocèse, né à Estavayer le 23 novembre 1905. À cette occasion, le chœur mixte a interprété la messe que le père du jubilaire, le musicien Jules Marmier, avait composée en 1929.

Ordonné prêtre le 14 juillet 1929, Mgr Marmier a exercé d'abord son ministère à la cure lausannoise du Valentin avant d'entreprendre des études de droit canon couronnées par un doctorat.

Parallèlement à sa longue carrière au service du diocèse, Mgr Marmier montrait un inaltérable dévouement envers la région de Ménières, Granges-Marnand et Cheiry. En 1963, il a supervisé la construction de l'église de Granges réalisée par l'architecte Jacques Dumas et enrichie des œuvres de Robert Héritier.

La communauté de Cheiry-Chapelle a bénéficié elle aussi de la sollicitude de Mgr Marmier. Il venait également célébrer la messe dans l'antique chapelle de Cheiry. Il a été, comme à Granges, le maître à penser de la construction de l'église qui fut aussi confiée au duo Dumas-Héritier, à partir de 1966. De Granges, Ménières ou Cheiry, Mgr Marmier se rendait à vélo à Estavayer. Il allait chez son père, le musicien Jules Marmier, décédé centenaire en 1975.

De 1962 à 1980, Mgr Marmier fut Official du diocèse (juge ecclésiastique). Il a exercé diverses autres charges : professeur au Grand Séminaire, rédacteur du Journal *La Semaine catholique*, responsable des écoles catholiques du canton de Vaud, président du comité directeur de l'Institut Stavia à Estavayer...

FC Fribourg en ligue nationale A

En 1954, le FC Fribourg a joué la finale de football de la Coupe Suisse devant 26 000 spectateurs ! À l'issue de la saison 1951-1952, le club avait obtenu sa promotion en ligue nationale A.



**C'était il y a 70 ans. Ce rappel figure dans « La Liberté » du 17 avril 2004.
Le foot a été jadis à Fribourg bien plus populaire que le hockey !
Parmi les 11 joueurs, comptez les « étrangers »...**

Aigle (Vaud), ancien bailliage bernois

Situation, historique, château

Située dans le Chablais Vaudois, entre les Alpes et le lac Léman, Aigle est une petite ville de plus de 11 000 habitants. Je me rappelle qu'à l'époque où j'étais écolier à Onnens, mon papa parlait d'Aigle et Cerlier. Je ne voyais pas le rapport... Le voici :

Les guerres de Bourgogne n'ont pas valu aux huit cantons beaucoup de gains territoriaux. Au congrès de Fribourg déjà, 16 août 1476, les cantons ont rétrocédé le Pays de Vaud à la Savoie. En 1479, Louis XI a versé 150 000 florins et les cantons ont renoncé à la Franche-Comté. Cette retenue s'explique par la méfiance persistante des autres cantons envers l'expansionnisme bernois. Berne et Fribourg ont conservé seulement Morat, Echallens, Grandson et Orbe en bailliages communs. Berne seule a gardé Aigle et Cerlier (Erlach) jusqu'en 1798.

Chef-lieu de district, siège de la préfecture pour 15 communes environnantes, vers Aigle convergent les lignes de transports publics qui mènent à neuf stations de montagne. Son château - dont les origines remontent au début du XIII^e siècle - abrite le Musée de la vigne et du vin. Ce sont les Bernois, dont les armoiries surmontent toujours la porte d'entrée, qui ont donné sa physionomie au château d'Aigle. Ils ont élargi les enceintes, construit de nouveaux corps de bâtiment, aménagé des appartements et locaux administratifs.

Propriété de la commune d'Aigle depuis 1804, le château a été restauré avec l'aide du canton de Vaud, de la Confédération et de nombreux donateurs dans les années 1970-1980, puis dans les années 2001-2009. Il est devenu depuis 1975 un site culturel qui abrite quatre salles de réceptions pour banquets, mariages, séminaires ainsi que le Musée de la Vigne et du Vin.

Vignoble.

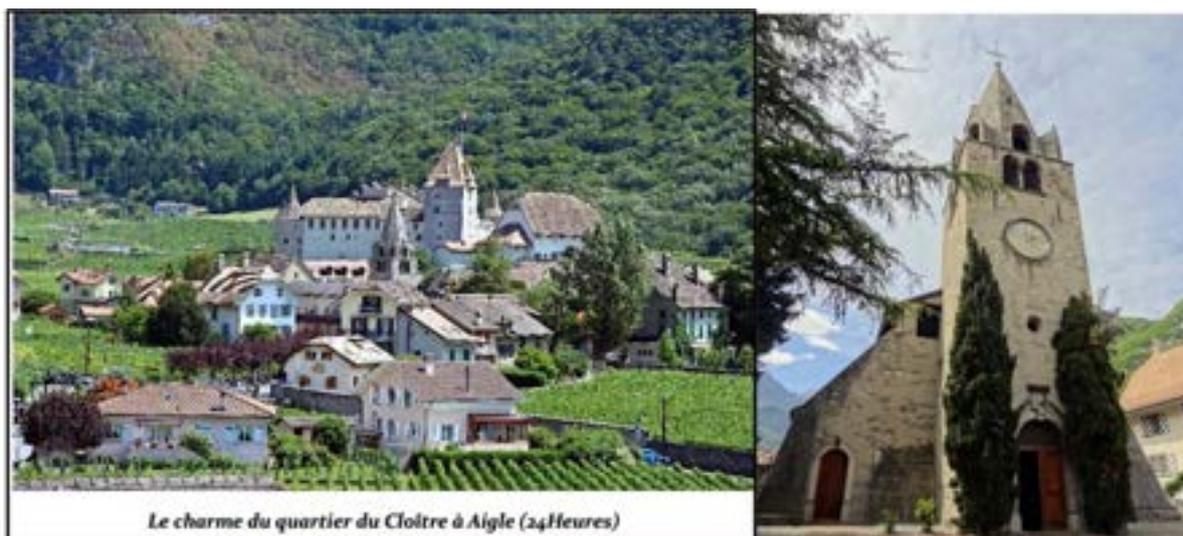
Grâce à la valeur de son patrimoine et de son vignoble, Aigle se profile comme un écrin touristique d'un intérêt certain. Par son terroir d'exception, le vignoble aiglon bénéficie d'une belle réputation. Depuis 2012, la ville accueille le Mondial du Chasselas, concours international qui désigne les meilleurs crus issus de ce cépage.

Églises

Située au pied du château, nommée église Saint-Maurice puis Saint Jacques - fondée par les moines du monastère de St-Maurice -, l'église romane du Cloître d'Aigle fut élevée probablement durant le XII^e siècle. À la Réforme, elle est devenue église paroissiale. Au XV^e siècle, des voûtes gothiques l'ont embellie. Cet édifice appartient aujourd'hui à l'Église évangélique réformée du canton de Vaud. Son clocher avec sa flèche de pierre, typique de la vallée du Rhône, héberge quatre cloches de différentes époques : gothique, baroque et moderne. Ce clocher pourrait dater de la fin du XV^e siècle. C'est à l'église St Jacques que le théologien Guillaume Farel a célébré pour la première fois un culte réformé en 1526.

Diversités

Parcourir les rues du vieux bourg offre un certain intérêt au niveau architectural. Aigle se présente aussi volontiers comme la capitale du cyclisme, par la présence du Centre Mondial du Cyclisme, siège de l'UCI, l'Union cycliste internationale. De nombreuses compétitions s'y déroulent. Diverses PME, orientées vers les services, la construction et l'artisanat, ainsi que de grandes entreprises dans le domaine de l'ingénierie et l'agroalimentaire constituent le tissu des activités économiques d'Aigle.



Le charme du quartier du Cloître à Aigle (24Heures)



Quartier du
Cloître ;

Ancienne
église
devenue
temple
réformé ;

Le château
d'Aigle et une
partie du
vignoble

« La Liberté » 26 mai 1976 ; <https://www.alpesvaudoises.ch/fr/service-providers/eglises-daigle>; [https://fr.wikipedia.org/wiki/Aigle_\(Vaud\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Aigle_(Vaud))

Albert Anker et les avis d'un grand analyste : Hans Armin Lüthy (1932-2009)

Après ses études d'histoire de l'art à l'Université de Zurich, Hans Armin Lüthy a été nommé en 1963 à la direction de l'Institut suisse pour l'étude de l'art, aujourd'hui SIK-ISEA. Cet Institut, fondé en 1951, n'en était encore qu'à ses débuts. Lüthy a consacré sa vie à son développement. En plus de 30 ans, il est parvenu à conférer à SIK-ISEA une réputation nationale et une visibilité internationale. Car il n'avait pas son pareil pour recruter des chercheurs prometteurs ou déjà reconnus. Considéré notamment comme le spécialiste d'Anker et de Hodler, le professeur Hans A. Lüthy est une figure importante dans les milieux de l'art helvétique. Il est l'auteur de nombreux essais, études et réflexions. Certains de ses ouvrages sont absolument incontournables pour la compréhension de l'art suisse du XIX^e au début du XX^e siècle.



"L'École en promenade", Albert Anker, 1872, huile sur toile, 90 x 150. Collection Christoph Blocher. © SIK-ISEA, Zurich

L'œuvre d'Anker analysée par Hans Armin Lüthy

Pour un très nombreux public, Anker symbolise l'art indigène mieux que ne l'a jamais fait aucun autre peintre suisse. Ça me fait toujours un peu sourire quand Christoph Blocher parle d'Anker comme de l'incarnation de « l'âme suisse ». Et pourtant, il était très français dans son art. Sa peinture n'incarne pas une véritable identité suisse contrairement à Hodler, par exemple, dont les toiles glorifient une sorte de Suisse héroïque et mythique... En fait, Anker partageait son temps entre la France et la Suisse, passant l'hiver à Paris et l'été à Anet. Il n'était pas du tout indifférent aux nouveaux courants picturaux en vogue dans la Ville Lumière. Tout en restant fidèle à l'académisme, il s'intéressa beaucoup aux nouveaux courants, notamment au réalisme de Courbet, ainsi qu'au travail des impressionnistes. Il leur trouvait une relation avec ses propres idées. Le thème de la vie champêtre étant très à la mode au milieu du siècle passé, Anker savait pertinemment qu'il aurait un certain succès en exposant ses paysans seelandais au Salon de Paris. Cf. « *La Liberté* » du 2 mai 1999 ; extraits et adaptation

Jean-Lou Tinguely 1937-2002

Ce fils d'instituteur bullois n'avait guère de goût pour les études. Il devient pâtissier à Beyrouth, puis il suit une formation de décorateur à l'École des arts et métiers de Vevey. Bien vite, il bifurque et travaille comme maquettiste pour des architectes. Ce sont les visites de musées, la lecture de traités de peinture qui le convainquent de prendre le pinceau. Comme aussi des rencontres déterminantes avec les artistes Armand Niquille et Charly Cottet. Son parcours artistique est rythmé par plusieurs déménagements avec sa famille à Fribourg, Bulle, Nuvilly, Courson-les-Carières et Vermenton en Bourgogne, Gruyères et Bramois en Valais. En 1996, il revient seul à Bulle. Il redécouvre ce lieu et la campagne gruérienne avec délices. Sa confiance retrouvée, il peint avec une sorte de jubilation. Aux heures claires, il parle du bonheur d'être indépendant et de la délectation de peindre : « Je n'ai pas à chercher les

sujets. Ils viennent à moi.» Aux heures sombres, il parle des exigences du métier, de l'écroulement des prix. Et de sa solitude. Tant d'efforts - il ne savait pas ce que veut dire le mot vacances - finissent par user sa santé. Les sept derniers mois de sa vie, il les passe à l'hôpital.

Cf. Pierre Gremaud, « La Gruyère », 14 février 2002



Jean-Lou Tinguely, cour de ferme à Nuvilly, 1994

Café de l'Union, à Murist, 1973

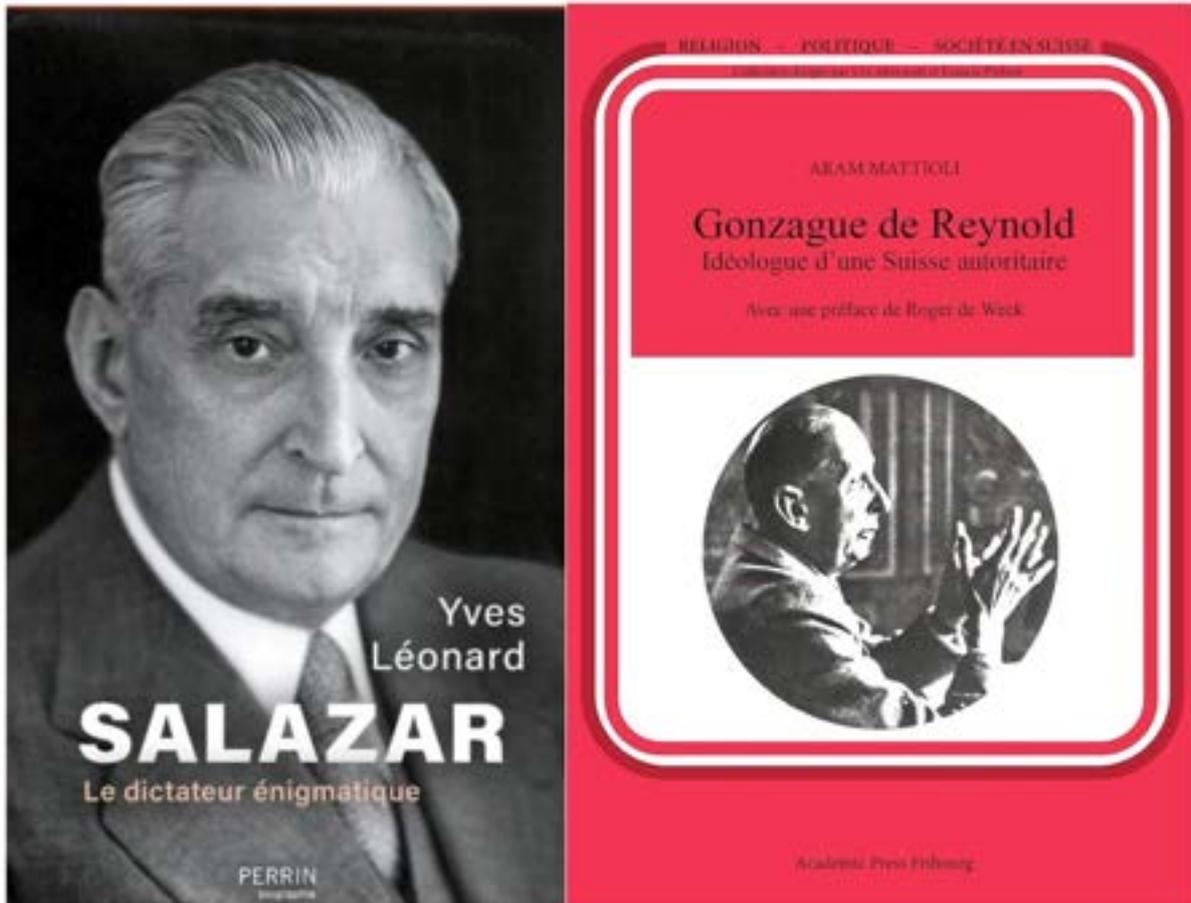
Le dictateur portugais Salazar et de Reynold

António de Oliveira Salazar (1889-1970) est un homme d'État portugais, premier ministre du Portugal de 1932 à 1968. Il a dirigé le Portugal de façon autoritaire durant près de 40 années, soit quasiment jusqu'à sa mort en 1970. Ce personnage, dont la pensée politique rappelle le « travail-famille-patrie » du régime de Pétain à Vichy, a gouverné son pays d'une façon dure, réactionnaire et paternaliste.

Gonzague de Reynold et Salazar

De Reynold est un admirateur passionné du dictateur portugais. Qui admire Salazar n'a pas de haine pour Franco et qui aime Franco trouve beaucoup de qualités à Mussolini, sans parler de Hitler... Gonzague de Reynold est un idéologue d'extrême-droite qui enseigne la littérature à l'Université de Berne jusqu'en 1931. Ses idées antidémocratiques provoquent son départ. À peine mis à la porte à Berne, il est nommé professeur à Fribourg par le conseiller d'État Ernest Perrier (futur moine à l'abbaye bénédictine française de La Pierre-qui-Vire). De Reynold enseignera à l'Université de Fribourg de 1932 à 1950. On crée pour lui une chaire d'histoire de la civilisation moderne et d'histoire de la littérature romande.

Denis Clerc écrit dans « La Liberté » du 22 janvier 1998 l'article intitulé "Gonzague de Reynold et les conjurés du Capitole" : Pas étonnant que Reynold ait accueilli tous les malheurs du vingtième siècle avec des cris de joie, comme autant de signes d'échec de la démocratie et de promesses d'un "ordre nouveau" : les guerres de 14 et de 39, Mussolini, Hitler et surtout Salazar, son chouchou, célibataire, catholique et professeur devenu dictateur d'un peuple enfermé dans l'ignorance et la misère. Son modèle, en somme.



Dans le canton de Fribourg, les radicaux notamment voient en lui « un ennemi de la démocratie ». Cette polémique n’empêche pas Reynold d’écrire un livre sur le Portugal du dictateur Salazar et de tenir une conférence sur ce sujet en 1937. « Ce pays est l’État chrétien idéal, dans la ligne des encycliques papales et de la sociologie catholique. Ce n’est pas une dictature mais un régime d’autorité, régime libérateur pour la personne humaine. »

“Reynold n’a pas dû visiter les geôles de la police politique et ses salles de torture dans l’État Nouveau de « mon ami Salazar », expression qu’il utilise aussi avec Mussolini...” In Jean-Pierre Dorand, « La politique fribourgeoise au XX^e siècle, De l’hégémonie conservatrice au pluralisme »

Jean-Marie Musy et Salazar

Passage tiré de « La Liberté » du 30 septembre 1939, article signé Jean-Marie Musy, conseiller fédéral de 1920 à 1934. “Il y a la grande bataille des idées. Face aux conceptions du XIX^e siècle, décidément périmées, se dressent, ardentes et combatives, animées d’un dynamisme puissant, les idées nouvelles. Elles ont trouvé leur expression dans la coopérative, la coopération et toutes les formules communautaires qui vont du grand Salazar en passant par Rome et Berlin jusqu’aux extravagantes solutions moscoutaires”.

Portugal, nouveau régime

Salazar, as de la finance nourri de doctrine catholique, mène d’une main de fer l’« Estado novo corporatiste ». Taillé sur mesure pour et par Salazar, « l’Estado novo (nouveau régime) » comporte une gouvernance autoritaire. L’opposition politique est muselée. Le pouvoir

exécutif - le Conseil des ministres - a toute autorité sur le pouvoir législatif, sans avoir à lui rendre de comptes en cas de désaccord. L'équilibre budgétaire et la conservation des colonies sont érigées en dogmes par Salazar. Le nouveau régime s'appuie sur les piliers traditionnels du pays, en établissant un concordat avec l'Église catholique romaine, l'armée, le patronat. Les syndicats ouvriers et patronaux passent sous contrôle de l'État. Les grèves sont illégales, comme le Parti communiste et la CGT.

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/sans-osser-le-demander/salazar-vie-et-mort-d-un-dictateur-7052930>

C'était à Villaz-St-Pierre en 1971

Les faits bizarres qui ont perturbé la région de Villaz-St-Pierre en 1971-1972 sont encore présents dans bien des mémoires. Des événements que des explications scientifiques ne sont pas parvenues à effacer complètement...

Les faits

Inexpliquée, l'apparition inopinée d'eau dans une demeure du village où plusieurs objets - tiroirs, paire de bottes - se sont remplis d'eau. Des lits, des plafonds, des parterres de la maison ont eux aussi été victimes de légères inondations. Un entrepreneur de l'endroit a procédé à plusieurs vérifications. Il a sondé murs et parterres sans résultat. Aucune conduite d'eau n'était défectueuse.

Visiteurs, circonspection et croyances

Plusieurs personnalités de la Glâne se sont rendues sur place, dont Rémy Brodard, préfet de Romont et Claude Dumas, président du tribunal d'arrondissement. Tous deux ont constaté l'existence réelle du phénomène. Diverses interprétations irrationnelles ont été émises : présence d'un grimoire, mauvais sort jeté sur une enfant de la famille, manifestations d'agissements diaboliques... L'émotion n'a cessé de croître depuis l'apparition de ces singularités. Henri Ballif - de Surpierre - buraliste postal, syndic de Villaz-St-Pierre pendant 20 ans, de même que le curé Martin Roggo, curé de Villaz durant 26 ans, témoins oculaires de plusieurs phénomènes, se sont montrés très circonspects.

Parapsychologie

La parapsychologie est l'étude de phénomènes paranormaux qui mettent en jeu le psychisme et son interaction avec l'environnement. « Der Bund », le 29 mai 1972, et das « Bieler Tagblatt » le 29 janvier 1972 ont présenté les études inspirées de la radiesthésie. En parapsychologie, la radiesthésie est utilisée pour tenter de détecter des objets ou des énergies cachés. Le Père Joseph Seiler, radiesthésiste, prêtre rédemptoriste à Matran, a parlé des résultats de ses recherches lors d'une conférence à l'Université de Berne. Il a pu décrire clairement les phénomènes d'avril 1971 à Villaz-St-Pierre : eau chaude dans les lits des trois garçons, flaques d'eau dans la chambre des parents, dans la cuisine, etc., même si celle-ci avait été asséchée peu avant. La conférence comprenait une courte présentation par le Dr Thomas Loher, de Bienne. Celui-ci proposait un aperçu de la phénoménologie et des interprétations possibles des différents types de hantises.

Marie-José

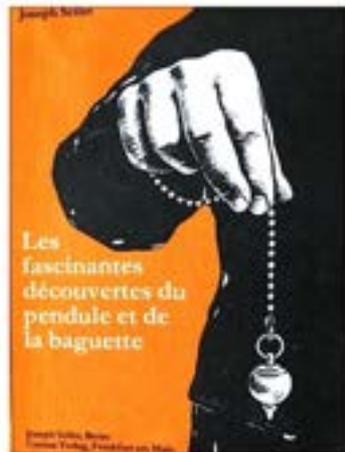
À l'origine de ces événements, Marie-José, 11 ans, dont l'inconscient semble avoir fourni l'énergie psychologique nécessaire. Comme le montrent de nombreux cas étudiés précédemment, les pouvoirs psychologiques de la puberté semblent être convertis en pouvoirs physiques, produisant souvent des événements significatifs. Quant à « La Liberté » du 3 mai 1971, elle se satisfait d'une constatation : ...Les événements auxquels nous avons fait allusion ont complètement cessé et la fillette a été placée chez un professeur habitant le village. Il appartient désormais aux hommes de science de se livrer aux investigations qui s'imposent...



Dur les hauteurs de Villax-Saint-Pierre, à proximité d'une école, le chalet à l'intérieur duquel le plupart des phénomènes se sont manifestés. (Photo J.-L. Bourcier)



Père Josph Seiler



Villax-Saint-Pierre, dimanche matin. Pour la grand-messe de 9 heures et demi, l'église est pleine. En cours d'office, au moment des annonces, l'abbé Roggs, curé de la paroisse, s'adresse aux fidèles pour les prier de respecter la tranquillité d'une famille éplorée et faciliter l'enquête en cours. Les rites anciens et nouveaux sont étroitement mêlés : le chœur chante une messe en latin, les fidèles égoïsent le Credo et le Pater Noster. Les limites de l'insupportable n'ont cessé de reculer : il y a quelques années, un tracteur a refusé de se mettre en marche; on a pensé qu'il s'agissait d'un mauvais sort; seules les bougies étaient éteintes. Quelques porcs ont crevé, sans raison, voilà hierôt quinze ans, dans la région... « La Liberté », 3 mai 1971
Photo : Le Père Seiler cherche de Teau à Surpierre... et en trouve !

Texte écrit le 25 avril 2024, une date mémorable !

La « Révolution des œillets »...

Ce fut un coup d'État réussi, presque non violent, très populaire. Il y a cinquante ans exactement, le 25 avril 1974, la « Révolution des œillets » changeait le visage du Portugal. Le pays était toujours sous la coupe d'un régime fasciste, instauré en 1933 par Salazar. Mais ce régime est fragilisé par les guerres contre les mouvements de libération nationale de ses colonies : Mozambique, Angola, Guinée-Bissau, Sao Tomé et Príncipe, le Cap-Vert. Les colonies coûtent de plus en plus cher ; divisée, la classe dirigeante déçoit le peuple. La révolution doit

son nom à l'œillet rouge que les militaires arborent à leur boutonnière et dans le canon de leur fusil, en signe de ralliement. Par l'adhésion spontanée de la foule, la « rébellion des capitaines » allait devenir la « Révolution des œillets ». De jeunes officiers, membres d'une armée épuisée par des guerres coloniales et abhorrant la dictature de Salazar, ont été les instigateurs de la révolution. Rappel : le Portugal était dirigé par le régime autoritaire de Salazar dans lequel le président de la République Americo Tomás ne remplissait qu'un rôle de figuration. Tomás nomme Marcelo Caetano président du Conseil en 1968, en remplacement de Salazar, malade. Quand la « Révolution des œillets » dépose Caetano le 25 avril 1974, Tomás est également renversé et envoyé en exil au Brésil.



La fin des Rédemptoristes à Matran...

Mail du Frère Charles, le 26 avril 2024 : La petite communauté de rédemptoristes du « château », route de l'église à Matran, sera dissoute cet été. Le Père Bernard Rey-Mermet, après son accident du 10 novembre dernier - fracture du col du fémur - a trouvé un nouveau domicile chez les Sœurs de Saint-Paul à Fribourg. Ce qui veut dire que le Frère Kilian Steiner, 85 ans, et moi-même, Frère Charles Elsasser, 87 ans, partirons probablement au mois de juin à notre Maison de Mariawil à Baden où nous formerons une dernière petite communauté de rédemptoristes suisses. Le Père Hugo Heule - paralysé -, artiste, restera à son domicile actuel, route de l'église 22 à Matran.

De la communauté jadis bien étoffée, cinq noms ont été retenus...

Le Père Joseph Isele est devenu prêtre rédemptoriste en 1944. Il a fait partie de la communauté de Matran en qualité de professeur. Il exerçait la charge de supérieur lorsque la chapelle a été créée en 1969. Pendant la guerre de 1939-1945, il a fait preuve d'un courage

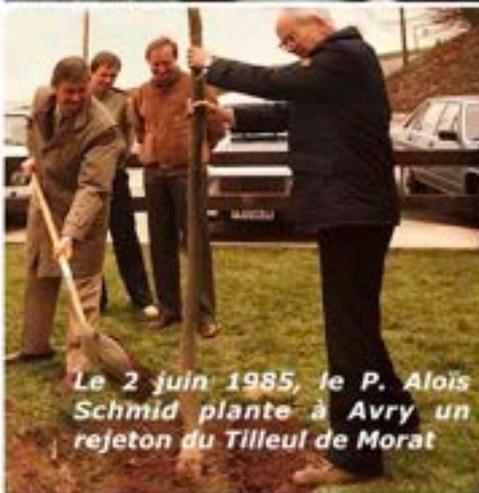
remarquable. Engagé dans l'armée allemande, il s'est enfui à pied de Russie pour rejoindre l'Allemagne. Moment crucial : devant le peloton d'exécution, Joseph Isele fut sauvé in extremis en exhibant un court texte biblique. Le Père Isele fut aussi un remarquable dessinateur et calligraphe.

Le Père Bernard Rey-Mermet, né en 1933, très engagé dans la pastorale régionale, était estimé pour son charisme. Il a lui aussi enseigné au Collège de Matran. Dès l'ouverture du Collège, les Rédemptoristes ont desservi régulièrement la chapelle d'Avry. En dernier lieu, c'est la riche personnalité du Père Bernard Rey-Mermet qui a été appréciée dans l'Unité pastorale Notre-Dame de la Brillaz. Dans sa chronique de 1993 qui relate l'histoire du Collège de Matran, le Frère Charles écrit : « Le 1^{er} octobre 1952, c'est l'arrivée des huit premiers juvénistes, dans des conditions d'hébergement sommaires. Parmi eux le supérieur de la maison, le Père Bernard Rey-Mermet. »

Le Père Aloïs Schmid - 1927-1994 - un éminent scientifique, a dirigé l'Institut de botanique de l'Université de Fribourg. Il était aussi très impliqué dans la vie de la paroisse de Matran. Il a notamment présidé le jury qui attribuait les diplômes délivrés à l'issue du concours du village fleuri, à Avry. Les diplômes étaient dessinés par le Père Joseph Isele. Le Père Schmid a planté sur la place de l'école à Avry, le jour de la Trinité le 2 juin 1985, l'un des rejetons du tilleul de Morat. Il avait patiemment réussi à cultiver des boutures. Il a écrit un ouvrage fort apprécié intitulé *Remèdes de plein air*, avec des dessins de Rita Schöpfer.

Le Père Hugo Heule, sculpteur, né en 1941, vit encore à Matran, victime d'une paralysie. Il est sculpteur, peintre et artiste sur vitraux. Il échappe à toutes les catégorisations de l'espèce humaine... Religieux « non pratiquant » - il doute de l'existence de Dieu - il exprime son cheminement à travers ses nombreuses œuvres sculptées, peintes ou dessinées, et ses vitraux. Hugo Heule est né en 1941 et il a passé son enfance dans les Grisons. Il précise : « Si ce qu'on m'a dit est vrai, mais on m'a tellement menti sur mon enfance, que je me méfie ». Il est très vite entré à l'internat à Fribourg pour pouvoir faire des études. Ses vocations religieuse et artistique ont « explosé » lorsqu'il avait 30 ans. Auparavant il n'avait jamais imaginé devenir artiste.

Le Père Joseph Seiler, 1917-2008, était renommé en tant que radiesthésiste et graphologue. Né en 1917, il a suivi une formation de théologie en France avant d'étudier la psychologie et la pédagogie à l'Université de Fribourg. Spécialiste de la graphologie, il est l'auteur d'un livre sur la question et il a enseigné cette branche à l'Université de Fribourg. Fêré de radiesthésie depuis l'âge de 15 ans, il était considéré comme une référence dans le domaine. Il a découvert un nombre impressionnant d'eaux souterraines, y compris plusieurs sources thermales, dont celle de Saillon-les-Bains.



La laiterie-fromagerie de Porsel-Bouloz

Une laiterie découverte naguère en passant. Impressionné par ce bâtiment remarquable, esseulé dans la campagne ! En voici une brève présentation.

Bref historique

L'entreprise est née en 1986, lorsque Roland Pittet a repris la laiterie de Porsel, en Veveyse. En 1993, les sociétés de laiterie de Bouloz et Porsel ont fusionné et Roland a naturellement repris la fabrication de l'ensemble du lait. Une nouvelle laiterie a été construite. Le lait, produit dans un périmètre de 7 kilomètres autour de la fromagerie, provient de vaches nourries à l'herbe et au foin. Les infrastructures de la laiterie devenant vétustes, la laiterie a été entièrement rénovée en 2019. Bien que le bâtiment de la laiterie date de 1993, la fromagerie est flambant neuve. Les caves et les installations ont été remises au goût du jour pour être aux normes et obtenir la certification Fromarte.



Précisions au sujet du « patron » Anthony Pittet

En 2011, Anthony a rejoint son papa Roland et il a effectué son apprentissage dans l'entreprise familiale. Il bénéficie d'une maîtrise fédérale obtenue en 2019. Au 1^{er} janvier 2020, Roland a remis les rênes de l'entreprise à son fils Anthony. Actuellement, ce sont 3 600 000 kilos de lait

qui sont transformés annuellement dans la fromagerie. Anthony Pittet élabore, aidé par son père Roland et deux employés, 277 tonnes de Gruyère AOP par an.

Au sein de notre magasin - précise Anthony Pittet - nous privilégions la vente de produits artisanaux et d'épicerie, et même des arrangements en fleurs coupées ou séchées ! Notre laiterie moderne et modèlle offre du gruyère AOP, du vacherin fribourgeois AOP, du fromage pour la raclette, du beurre doux ou salé, du sérac, de la crème double. La fromagerie crée des plateaux de fromages et/ou viande froide. Nos horaires d'ouverture sont les suivants, du lundi au samedi de 6 h 30 à 19 h non-stop et le dimanche de 6 h 30 à 12 h et de 17 h à 19 h. [Adresse](#) : Imp. du Marteray 2, 1699 Bouloz

Les nouvelles technologies ont fait leur entrée dans la fromagerie en 2020. Même avec beaucoup plus de lait, nous gagnons bien du temps grâce entre autres au robot de la cave et à l'automatisation de certaines tâches comme le nettoyage.

Louis Ruffieux : Accusés boomers, que dites-vous ?

« La Liberté » du 2 mai 2024 ; extrait...

Les griefs qu'on nous adresse, à nous les seniors, sont graves. Notre faute originelle, notre maxima culpa : être nés - nombreux - durant les Trente Glorieuses, ces trois décennies d'après-guerre marquées dans les sociétés occidentales par un fort boom démographique, économique, scientifique et technologique. En gros - et c'est parfois petit - on reproche aux baby boomers d'avoir bousillé la planète.

Qu'ont vécu naguère les ados d'ici ? L'arrivée de la première voiture familiale, une Kadett sans direction assistée et dépourvue de tout gadget ; l'achat d'un gros meuble (la radio) surmonté d'un tourne-disque pour écouter « la Perce-Oreille » de Roger Volet ; l'apparition de la téléviston, son antenne mobile sur l'important appareil, sa chaîne romande ; l'installaton d'une douche, d'un lave-linge. (...)

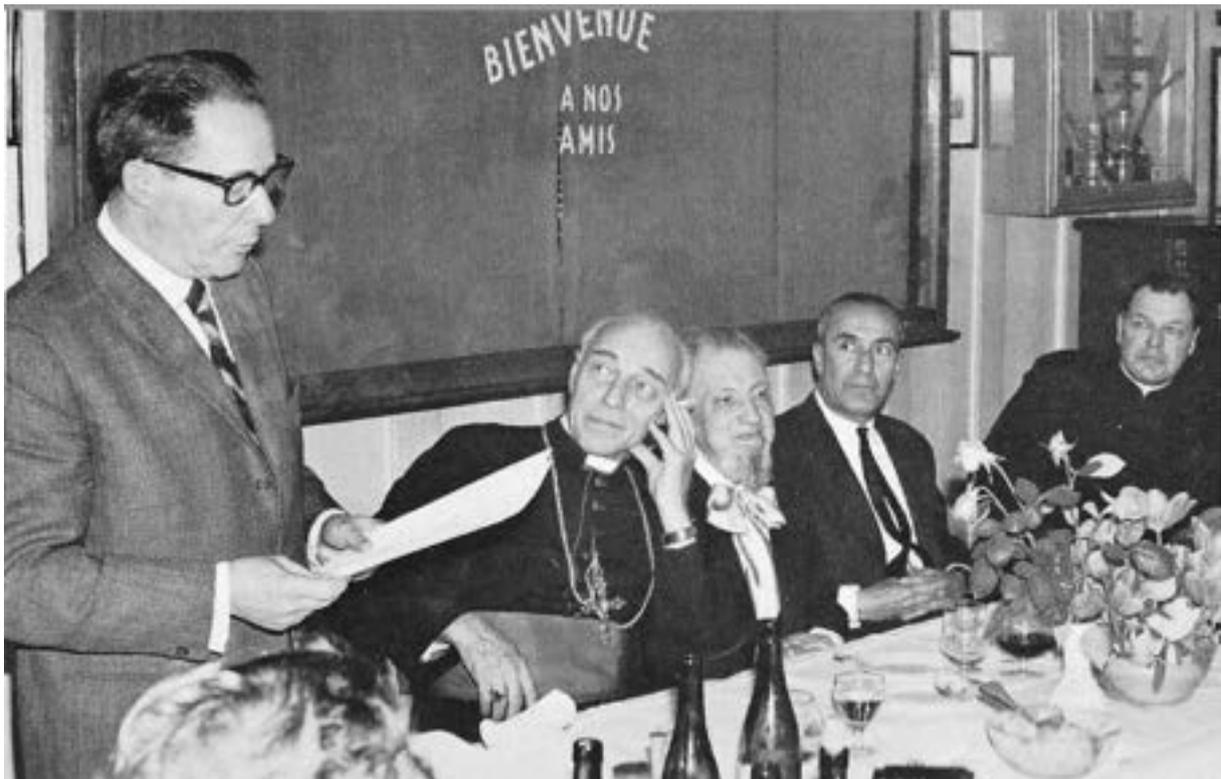
Puis, de l'âge du plomb de l'imprimerie à l'impression assistée par ordinateur, du bidon à lait à la brique, de la charcuterie à la coupe au prétranché dans son emballage plastique, de l'épicerie villageoise à l'hypermarché, de la route cantonale utilisée comme terrain de jeu à l'autoroute encombrée, du téléphone noir vissé à la paroi au smartphone, du voyage-événement en avion aux week-ends easy à Barcelone : tout est allé vite, avec une accélération à la charnière des XX^e et XXI^e siècles.

Et nous, et nous ? Partis de loin avec pas grand-chose, puis bercés par la croisière plutôt agréable des Trente Glorieuses, nous n'avons pas su prévenir la soudaine transformation de la rivière en fleuve furieux. Mais quelles forces aurait-il fallu déployer pour réussir à l'endiguer ? Et pourquoi ne voit-on pas davantage de forces à l'œuvre aujourd'hui, alors que la réalité des dégâts n'est plus contestable ? (...)

En marge des 70 ans de Léon Savary

Léon Savary, l'éminent écrivain et journaliste romand né en 1895 à Fleurier a fêté ses 70 ans le jeudi 29 avril 1965 à Bulle, entouré de nombreux amis, bellettrien et autres... Un assemblage assez singulier à certains égards, à l'image du double caractère de Savary, qui aimait tout autant choquer que conquérir...

Maurice Zermatten et al. ont écrit « Léon Savary », à l'occasion de cet anniversaire, *Éditions du Panorama, Paul Thierrin, éditeur, 1965*. La photo étonne par la disparité des personnages... Les voici, de gauche à droite.



Maurice Zermatten, 1910-2001

L'orateur est Maurice Zermatten, auteur valaisan prolifique, bien connu dans le canton de Fribourg. Il a étudié à l'École normale d'Hauterive, obtenant son brevet en 1930, puis à l'Université de Fribourg. Dès 1937 il enseigne au Collège de Sion jusqu'à la retraite. À partir de 1952, il est également chargé de cours à l'École polytechnique fédérale de Zurich. Il publie son premier roman, *Le Cœur inutile*, en 1936. Suivent entre autres : *Le Chemin difficile*, 1936 ; *La Colère de Dieu*, 1940 ; *Le Sang des morts*, 1942 ; *Christine*, 1944 ; *L'Esprit des Tempêtes*, 1946 ; *Le Lierre et le Figuier*, 1957 ; *Une Soutane aux orties*, 1971 (...) Il accomplit une carrière militaire le conduisant au grade de colonel EMG. Maurice Zermatten a également présidé la Société suisse des écrivains à la fin des années 1960.

Mgr Paul Vonderweid, 1898-1982

Quand il passait ses vacances au château d'en haut à Onnens, il fumait une cigarette en allant dire sa messe et en rentrant au château... C'était un homme gai, intelligent, chaleureux, proche des gens, dynamique et doté de multiples charismes. Musicien, il fut souvent membre du jury avec l'abbé Bovet dans les réunions de chorales. Il fut aussi aumônier de La Landwehr

pendant 40 ans. De 1955 à 1973, il a assumé la présidence de la Commission du Conservatoire de musique. Il a fâché mon papa qui était organiste à l'église d'Onnens. Le « curé du château », comme on l'appelait, est allé s'exercer à l'orgue avec des souliers militaires et il a amoché les pédales de l'orgue... Le rédacteur en chef François Gross a dit de lui qu'il avait de la race, de la gueule et du caractère. Du caractère notamment par son attachement indéfectible à l'Église traditionnelle et à sa méfiance du renouveau postconciliaire. Curé de Saint-Nicolas à Fribourg, il en est devenu le Prévôt crossé et mitré...

Léon Savary, 1895-1968

Né en 1895 à Fleurier, dans le canton de Neuchâtel, Fribourgeois d'éducation, Genevois et Bernois dans l'exercice de sa profession, Veveysan à son retour de Paris, puis Gruérien de domicile. Léon Savary a aussi été un fervent admirateur de l'Abbaye de Saint-Maurice. Collégien, il vient à Fribourg avec sa mère, une femme dépressive décrite comme « insupportable et malfaisante ». Ses humanités au Collège Saint-Michel sont évoquées dans son livre de 1932 sur le Collège St-Michel. En quête d'absolu, séduit par la vie monacale et ses offices, il se convertit au catholicisme à l'âge de dix-huit ans et songe à se faire chartreux à la Valsainte. Mais il s'arrête *Au seuil de la sacristie* et il entreprend des études de lettres à l'Université de Fribourg. Membre de Sarinia, section de la Société des étudiants suisses, il s'en fait exclure. Humiliant ! Il est alors admis dans la Société de Belles-Lettres, se lance dans le journalisme collaborant à *La Liberté* et à la *Tribune de Lausanne*. Sa licence ès lettres en poche, avec l'hébreu et la philosophie comme branches principales, après un court séjour à Lausanne il s'installe à Genève. Il abandonne son activité de rédacteur en chef du *Genevois*, et il entre en 1923 au service de la *Tribune de Genève*. Il y sera chroniqueur littéraire et judiciaire, billettiste - plus de huit mille billets «En passant». Il assume la tâche de correspondant au Palais fédéral (1935-1946), puis à Paris (1946-1956), où il recevra le ruban de la Légion d'honneur. Son ironie voltairienne et son style font merveille.

Pierre Jaccoud, 1905-1996

Un avocat genevois, bâtonnier, député au Grand Conseil, est resté célèbre par son « crime », devenu « l'affaire Jaccoud ». L'accusation donne pour mobile la jalousie, en s'appuyant sur la liaison de Jaccoud avec Linda Baud, ex-maîtresse qui l'avait quitté pour André Zumbach. Celui-ci est metteur en ondes à Radio-Genève où Linda Baud travaille comme secrétaire de direction. Le 1^{er} mai 1958, Charles Zumbach, vendeur de machines agricoles de 62 ans, père d'André, est assassiné à Plan-les-Ouates. C'est peut-être pour récupérer des missives et des photos de Linda nue que Pierre Jaccoud serait venu à Plan-les-Ouates. Son procès devant la cour d'assises du canton s'ouvre le 18 janvier 1960. Il est défendu par trois avocats : Raymond Nicolet, René Floriot et Albert Dupont-Willemin. Jaccoud est condamné à sept ans de prison pour meurtre brutal. Par la suite, il se bat, réclamant en vain, jusqu'en 1980, la révision de son procès. Son cas est considéré comme un des dossiers « les plus troublants, les plus énigmatiques qui aient jamais défrayé la chronique judiciaire de la Suisse. »

https://fr.wikipedia.org/wiki/Affaire_Jaccoud

Chanoine Lucien Surdez 1907-1977

De Peuchapatte, il est né à Porrentruy en 1907. Chanoine régulier de St-Maurice (VS), il a effectué ses études à l'Institut St Charles à Porrentruy et à St-Maurice. Ordonné prêtre le 16 avril 1933, il a célébré sa première messe à Porrentruy. Le chanoine Surdez est devenu

professeur au Collège de St-Maurice. Il était en plus excellent musicien, directeur de la fanfare du Collège en 1934-1935, puis, dès 1938, organiste à Aigle, fonction conservée jusqu'à sa mort. Il a suivi des cours d'harmonie et de contrepoint avec Aloys Fornerod. En 1946, il a obtenu ses diplômes d'orgue et de contrepoint. Lucien Surdez se signalait par un réel talent de composition et d'improvisation. Internet cite : Lettres amicales de Léon Savary au chanoine Lucien Surdez.

Violences à Drognens de 1889 à 1963

Les Pères Salvatoriens dirigeaient d'une main de fer cette institution d'éducation pour « garçons difficiles » entre 8 et 18 ans, qu'on appelait maison de correction ou de redressement. Ces religieux avaient « *la réputation de faire de leur institut un vrai bagne où tout marchait au fouet* » selon le Dominicain Luc F. Dumas dans *Bachu* (Ed. L'Âge d'Homme, 1983, p. 158). La direction salvatorienne - comme les autres directions à la tête de Drognens - sont intraitables. En 1916, cinq élèves sont privés de nourriture pour bris de vitre avec des marrons. L'année suivante, la direction décide que les sujets mouillant leur lit n'auront plus qu'un morceau de pain et quelques pommes de terre à souper. Le directeur signale en 1915 des punitions à genoux dans la cour, appliquées à des élèves pour avoir parlé pendant les repas. Plus humiliantes encore les chaînes aux pieds signalées plusieurs fois entre 1915 et 1919 et la tonte des cheveux à ras, appliquée à partir des années 1940.



Les Pères spiritains ont dirigé Drognens de décembre 1891 à novembre 1895. Puis, pendant vingt ans, de novembre 1895 à mars 1915, la responsabilité est assumée par les Pères

salvatoriens. Durant la période de 1915 à 1919, l'établissement est confié à des directeurs temporaires clercs ou laïques. De juillet 1919 à avril 1934, Drognens sera sous la direction des Frères des écoles chrétiennes et enfin, de 1934 à 1963, on assistera au retour des Salvatoriens. Deux mots à leur sujet. La Société du Divin Sauveur, mieux connue sous le nom de Salvatoriens, est une congrégation internationale religieuse de prêtres et de frères catholiques. Cette Société a été fondée à Rome le 8 décembre 1881 par le Père François Marie de la Croix Jordan. C'est un prêtre allemand, né le 16 juin 1848 à Gurtweil (grand-duché de Bade). Il a étudié entre autres à l'Université de Fribourg. Il est décédé à Tavel (Tafers) en 1918. Béatifié en 2021.

Grange-la-Battiaz, situation et personnalités

Grange-la-Battiaz, un hameau sis sur la rive droite de la Glâne, proche de Villaz-St-Pierre. Ceux de la région disent tout simplement Les Granges, un nom de lieu très fréquent en Suisse romande. On le trouve une quarantaine de fois, sans compter les petites granges, ou Grangettes. Au Moyen Âge, une grange était aussi une exploitation rurale. La commune de Grange-la-Battiaz fut dissoute par un arrêté du 7 septembre 1866, et son territoire rattaché à celui de Chavannes-sous-Orsonnens, tout en faisant partie, comme précédemment, de la paroisse de Villaz-St-Pierre. L'évêché a vendu les propriétés qu'il possédait dans ce hameau.

Depuis plus d'un siècle, les électeurs de Grange-la-Battiaz élisent les conseillers communaux de Chavannes-sous-Orsonnens et les conseillers paroissiaux de Villaz-St-Pierre. Ils paient des impôts aux deux endroits. Leurs enfants vont à l'école à Villaz et c'est le facteur de ce village qui apporte le courrier. Même pour « aller couler », les paysans sont partagés entre Fuyens et Villaz-St-Pierre.

Des personnalités sont natives de Grange-la-Battiaz.

Mgr Eugène Dévaud

Une branche de la famille Dévaud est mentionnée à Grange-la-Battiaz en 1526. C'est à elle que appartient Mgr Eugène Dévaud, professeur à l'Université et directeur de l'École normale, qui se plaisait à dire: « Mon père s'appelait Joson, et je suis né à Grange-la-Battiaz. » Né le 17 mai 1876, Eugène Dévaud était le fils unique de Joson, propriétaire d'un important domaine, député au Grand Conseil, fondateur en 1904 de la Caisse d'épargne de Villaz-St-Pierre -Villarimboud. Il n'y a actuellement qu'un seul Dévaud issu de cette famille. Il n'habite Grange-la-Battiaz que l'été.

Eugène Dévaud fut sans doute, avec le Père Girard, le pédagogue le plus connu à l'étranger. Il était fier de ses origines paysannes et de la ferme paternelle. Il lui arrivait de se présenter avec humour, même à l'étranger, en disant : Eugène Dévaud, de Granges-la-Battiaz. Une anecdote. Dans les années 70, une École normale de Bretagne avait organisé une semaine de visites dans le canton de Fribourg. À sa descente du car, un professeur breton s'exclama : « Et dire que l'on est dans le pays de Dévaud ! » Témoin de cette scène, je me dis que l'adage « Nul n'est prophète dans son pays », s'applique bien à Mgr Dévaud. Son message n'a pourtant guère pris

de rides, sauf les tendances profondément religieuses de sa pédagogie, relatives à son époque.

Alphonse et Léonard Dévaud, drivers célèbres

«Sa mère, c'était Veinarde de la Battiaz. Et son père, Mont-Clair, un tout bon petit cheval français. Ma femme me disait: «Faimerais tellement un poulain azezan!». «Faut pas y compter, avec les parents!», que je lui répondais. Et puis le miracle. La naissance d'un poulain azezan «brûlé» avec la tête blanche des naseaux au front: Hanover. L'événement s'est passé il y a dix-huit ans à Grange-la-Battiaz (Villaz-Saint-Pierre). Aujourd'hui âgé de 72 ans, Alphonse Dévaud, le premier éleveur de trotteurs en Suisse, se souvient de cette naissance comme si c'était hier. Son Hanover de la Battiaz est entré dans la légende du trot attelé: 56 victoires, palmarès inégalé en Suisse! Le Fégase glénois coule une retraite heureuse à la Battiaz.

La famille Dévaud et les chevaux: une histoire d'amour, de coups de coeur, avec ses pages de gloire, ses trophées, ses souvenirs extraordinaires. Et des jours sombres, aussi. Car les chevaux meurent. «Quand on sait que ça doit arriver, on n'en parle pas. On est malade», dit Madeleine Dévaud.

Comment, de marchand de bétail, devient-on éleveur et entraîneur de trotteurs en Suisse? Alphonse Dévaud a toujours eu la passion des chevaux. «Depuis tout gamin», dit-il. Son père était déjà marchand de bétail. En ce temps-là, les chevaux faisaient partie du quotidien.

Jeune marié, Alphonse Dévaud allait souvent regarder les courses avec sa femme Madeleine. «On rêvait. Je lui disais: on aura son trotteur, un jour...». Le délice se produit en 1952. Alphonse Dévaud acheta son premier cheval, «Veinarde». Puis «Blmoun III». Un cheval qui gagna sur tous les hippodromes de Suisse après avoir «tout cassé à Morges».

dit-il en riant. «Je n'étais pas riche. Mais j'étais l'homme des chevaux», explique modestement Alphonse, alias «Chéchi», connu comme le loup blanc sur tous les champs de courses de Suisse et de Navarre.

Cracks et sixième sens

Les secrets d'Alphonse Dévaud? Les bons soins. Nourriture, promenades, entraînement, patience, affection. Et cette sorte de sixième sens qu'ont les humains qui aiment les animaux, les chevaux en particulier. Le tout dans une ambiance de famille qui «pense cheval».

Alphonse Dévaud éleva ses propres chevaux dès 1955. Source de grandes joies dont la plus belle s'appelle Hanover de la Battiaz. «On n'a qu'un seul cheval comme celui-là dans une vie». Hanover passa ses premiers étés sous les sapins du Pays de Gex, en France. Alphonse Dévaud sentit de la graine de crack dans cet étalon volontaire, au tempérament de feu. «Quand on l'a ramené en Suisse, il faisait le fou dans la paillé!».

Léonard, le fils d'Alphonse, hérita du «virus». A seize ans, il décrocha sa licence de driver et gagna ses premières courses. Tel père tel fils. «Dès cette époque, j'étais le technicien des Ferrari (l'entraîneur), et Léonard le pilote (le driver). Le duo fut parfait», résume Alphonse. Le palmarès de Léonard, aujourd'hui: six fois champion suisse des drivers (la dernière fois en 1990), vice-champion du monde en 1980 à Vienne. Il totalise plus de 220 victoires (11 dont 56 sont redevables à Hanover de la Battiaz. Alphonse, lui, fut maintes fois champion suisse des entraîneurs (la dernière fois en 1990) et sacré meilleur éleveur pour Hanover.



Extrait de « La Gruyère » du 6 juin 1991. L'article est consacré à Alphonse Dévaud et à son fils Léonard, deux passionnés de chevaux. L'illustration représente le driver Léonard qui a totalisé plus de 220 victoires...

Photo de Mgr Eugène Dévaud.

Comme l'a affirmé l'abbé Léon Barbey : « L'école fribourgeoise s'est engagée, dans les années 30 à 40, dans la voie d'une école active à structure forte sous l'impulsion de M^{re} Dévaud ». L'image de l'école traditionnelle n'aurait-elle pas dû se modifier davantage grâce aux articles, conférences et ouvrages de M^{re} Dévaud ? Il est vrai que la structure des écoles de la campagne - des classes à effectifs rédhitoires composées de tous les degrés de la scolarité - n'a guère favorisé l'innovation.

En 1935 paraissait *Lire, parler, rédiger*. L'un des ouvrages méthodologiques de Mgr Dévaud qui conserve toute sa valeur !



Un driver est la personne présente dans le sulky, voiture légère à deux roues située derrière le cheval, lors de la course de trot attelé. Alphonse Dévaud a élevé ses propres chevaux dès 1955. Source de grandes joies dont la plus marquante s'appelle « Hanover de la Battiaz ». On

n'a qu'un seul cheval comme celui-là dans une vie, assurait Alphonse. Léonard, le fils d'Alphonse, a hérité du « virus ». À seize ans, il a décroché sa licence de driver et gagné ses premières courses. Tel père tel fils ! Le palmarès de Léonard : six fois champion suisse des drivers - la dernière fois en 1990 - vice-champion du monde en 1980 à Vienne. Il totalise plus de 220 victoires, dont 56 sont redevables à « Hanover de la Battiaz ». Alphonse, lui, fut maintes fois champion suisse des entraîneurs, la dernière fois en 1990. Il a été désigné en qualité de meilleur éleveur. Cf. « *Journaux fribourgeois* » au sujet de *Grange-la-Battiaz*

On a recouru à la « mède »

La Périsonne, mède (guérisseuse) à Villarsiviriaux, est présentée dans « La Joux-à-la-Dame », légende qui figure dans « Légendes fribourgeoises II » de Marie-Alexandre Bovet, Éditions de l'Imprimerie St-Paul 1944 et 1946. Le premier volume a été édité chez Spes à Lausanne en 1918. Cet auteur était l'oncle de l'abbé Joseph Bovet. Eugène Reichlen - qui fut professeur de dessin à Saint-Michel - neveu du célèbre peintre Joseph Reichlen, est l'auteur des illustrations.



À Villarsiviriaux , l'histoire d'un pré communal hanté évoque la puissance du démon. Les villageois avaient reçu un droit de pacage (pâturage) d'une comtesse de Savoie, au lieu dénommé dès lors la Joux-à-la-Dame. Mauvaise surprise ! Les ronces l'ont recouvert dès l'arrivée du bétail. On a appelé à l'aide des cisterciens d'Hauterive, sans effet... Mais un

personnage, grâce à tout l'outillage du village, a nettoyé l'endroit et il s'est réservé le premier « modzon » qui viendrait paître au pré. Les femmes ont trompé l'individu en lui livrant un outil que deux bœufs ne pouvaient tirer. Il s'est fâché et s'est enfui. La réjouissance des habitants du Gibloux fut cependant de courte durée. Le bétail est certes venu au pré enfin défriché, mais il en était à chaque fois chassé par un bourdon. Il a fallu recourir aux recettes de la Périsonne, la « mèdeze », pour tuer l'horrible insecte...

Au temps des ouvriers italiens...



Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, la Suisse est confrontée à une pénurie de main-d'œuvre. Elle décide de faire appel à des travailleurs étrangers et signe en 1948 un accord de recrutement avec l'Italie. Les saisonniers peuvent rester au maximum neuf mois en Suisse. Ils sont privés d'assurances sociales et n'ont pas le droit de faire venir leurs familles... Les personnes âgées - comme moi, j'ai 92 ans - se souviennent de la venue dans nos régions, dans les années 50, des ouvriers italiens. Leurs surnoms insolents étaient notamment Ritals, Maguts ou Piafs... Ils étaient en tête du hit-parade de la xénophobie...

Dans « La Gruyère » du 24 mai 1952, le rédacteur en chef Gérard Glasson dresse le portrait d'un Italien. C'est assez long, mais bien « croqué » !!!

« Il a débarqué sur le quai de la gare, l'œil vif et le pas nonchalant. Il portait des espadrilles, un foulard rouge au cou, un ample pantalon de velours jaunâtre serré à la cheville. Sur ses cheveux frisottés, un béret vert faisait de l'équilibre. Son baluchon de toile était à l'ancienne mode. Des

souliers ferrés y étaient ficelés soigneusement. C'était peut-être la seule richesse du bonhomme... La seule, avec son sourire éclatant de blancheur, son teint basané et ses muscles de jeune athlète. Les filles aiment autant ça qu'un gros portemonnaie, hein ?...

Il regardait autour de lui d'un air perplexe. Soudain, un paysan en blouse brillante s'approcha. Il y eut un mystérieux conciliabule. Le garçon sortit une liasse de papiers crasseux. Le campagnard les examina très attentivement. Puis, sous ses épaisses moustaches, un sourire apparut. Une main largement ouverte se tendit. « Lè vo, l'italien », murmura l'agriculteur. Et, d'un geste, il entraîna le nouveau venu vers un char à échelles dont le cheval s'impatientait. Les deux hommes se hissèrent côte à côte sur la banquette. L'attelage démarra au trot. La ferme aura un domestique pour l'été. J'imagine le sort de ce gars de Toscane ou de Calabre arrivant dans un village gruérien pour y travailler.

Les premiers jours, on l'examine un brin comme le merle blanc. Les gosses tournent autour de lui, fureteurs. Ils s'appriivoisent rapidement. Car il n'est pas méchant. Et il n'a pas son pareil pour tailler un sifflet dans une branche de noisetier. Le patron, lui, juge son valet à la tâche. L'italien n'est guère habile à traire les vaches. Il est trop nerveux. Les bêtes sont méfiantes. En revanche, il est infatigable dans les champs. Il manie ses outils avec adresse. Le soleil de mai n'arrache pas une goutte de sueur à son front bronzé. Il va vite en besogne. Il ne s'éternise pas aux dix-heures et aux quatre-heures. Il mange peu. Il boit de l'eau. Pour lui donner ses ordres, le maître se débrouille. Diantre ! Il a fait du service militaire au Tessin et son voyage de noce à Venise. Il baragouine quelques mots d'italien qu'il mélange au patois ancestral et au latin d'église. Bref, après une semaine, on se comprend parfaitement. Et le fermier est persuadé qu'il parle très convenablement la langue de Dante...

Les femmes s'habituent peu à peu à la présence de l'étranger. Bien sûr, il n'a pas beaucoup de conversation. Il déguste sa soupe quotidienne en baissant les yeux. Il se glisse hors de la cuisine dès la fin du repas. Un soir, la patronne lui fait signe de rester. Assis sur un banc, il demeure discret. À la longue, il devient plus familier. Il lui arrive de fredonner une romance de son pays. On l'écoute. Le « bel canto » jette ses mélodies chaudes et ses trémolos magiques sur l'auditoire. Les filles de la maison et la servante se sentent tout émues. Elles remarquent que, le dimanche, au lieu d'aller au cabaret, l'italien va se promener à l'aventure dans la forêt voisine. Comme elles souhaiteraient lui montrer le chemin !...

Gino - car on l'appelle maintenant par son petit nom - devient la coqueluche de ces demoiselles. Le papa gronde. Il n'entend pas avoir comme gendre un « avignéro ». D'ailleurs, l'automne emportera cet oiseau de passage. Au retour de la mauvaise saison, il reprendra le chemin de son Italie natale. Il s'en ira, songeant à une vieille « mama » édentée et une brune Maria qu'il aura hâte de serrer dans ses bras. Et, dans une ferme gruérienne, une petite Margoton essuiera de grosses larmes dégringolant sur ses joues roses. En reniflant, elle repensera à un certain « Dzojet » qui n'a ni les cils noirs, ni la démarche élégante et ni la voix chantante. Hélas ! La vie n'a rien de commun avec une « canzonetta »... »